

Dominique Schwob- Delporte



Morts sans monument

Roman

Dominique Schwob- Delporte

12 carrier de l'escoutil 11340 COMUS

Mel : dominique.schwob@wanadoo.fr

Avis au lecteur

Tout d'abord il s'agit d'un roman « bio » c'est à dire sans intelligence artificielle, tiré de mon imagination.

Ce roman « Morts sans monuments » n'a pas été accepté par un des éditeurs que j'aurais souhaités. Il est resté presque deux ans dans un tiroir. Je le mets en ligne malgré ses imperfections dû l'absence d'un travail d'édition. Même si ma lecture en audio m'a permis de corriger certaines erreurs.

Il me tenait à cœur qu'il soit découvert du moins par quelques personnes plutôt qu'il soit publié dans une édition confidentielle. Dans la vidéo mise en ligne sur YouTube, j'ai été obligée vers la fin de nommer les narrateurs, car ce qui est évident à l'écrit par le changement de typographie ne l'est pas à l'oral.

Je suis partie comme mon personnage de l'absence de monument aux morts dans un village et j'ai tiré sur ce fil. J'avoue m'être bien amusée en écrivant certaines scènes. Des thèmes plus graves se sont ajoutés inspirés par l'actualité.

J'espère que ce roman vous séduira, si c'est le cas faites en profiter votre entourage et vos amis et connaissances. Plus il sera diffusé plus j'en serai satisfaite. Un petit ressenti de votre part me fera plaisir et m'indiquera combien de personnes l'ont lu.

Vous pouvez déposer cet avis sur mon site à l'adresse :

Bonne lecture

Chapitre 1

Après, le grand après, des années de vagabondage au gré de ses mutations où elle prenait des meublés au cadre anonyme.... Enfin un poste fixe libre à cause d'un décès soudain ; pas facile alors que l'année scolaire a commencé depuis plus de deux mois. Elle a hésité car jusqu'à présent elle avait l'habitude de ne pas avoir d'habitudes, rester au même endroit, elle s'y refusait. Après tout... un poste qu'elle pourra conserver aux portes des Cévennes. Là ou ailleurs.

Elle s'éloigne de la plaine, s'enfonce dans les Cévennes où le paysage en novembre est en accord avec sa peine qu'elle traîne depuis cinq ans. Elle passe en un jour gris le premier col tel une entrée vers l'inconnu, la noirceur du schiste, les châtaigneraies sans feuillages ; oui, une plongée à l'unisson du deuil. Elle s'habille de couleurs vives pour conjurer la dépression qui tourne en elle, va et vient. Elle s'efforce de se maquiller, des vêtements mode, blouson de cuir, ses élèves ont droit à quelqu'un de plaisant face à eux, ses cheveux châtain-clair tordus en tous sens pour des coiffures différentes : queue de cheval chignon haut chignon bas cheveux lâchés. Elle porte des talons afin de ne pas paraître trop petite par rapport à ses élèves, ça accentue sa cambrure des reins et sa taille en paraît plus fine. Elle opte pour chemisiers, pulls, pantalons afin d'être à l'aise dans sa classe. Jolie ? Elle ne sait pas ; du moins elle s'en moque, elle s'efforce de remonter les commissures de ses lèvres pour ne pas ressembler aux gens aigris auxquels elle ne veut pas appartenir. Son regard, qu'elle laisse trop souvent dans le vide, l'oblige à sourire. De grands yeux toujours soulignés de bleu, la couleur de ses yeux.

Elle loge les premiers mois dans une ancienne magnanerie, un appartement de location de vacances qu'elle ne pourra pas garder. Patou, son chat à chaque sortie de voiture s'affole à voir les oiseaux survoler la rivière, ça le rend fou. Un logement juste pour le temps de prospecter et se poser définitivement. Dommage de ne pouvoir y rester. La rivière coule aux pieds de l'impressionnante bâtisse reconvertie en gîtes, elle aime la fraîcheur qui s'en dégage. La nuit, le bercement du flot continu et tumultueux des eaux du Gardon la porte vers la mer, elle se laisse emporter ; parfois elle se réveille en panique. Parfois elle se revoit enfant assise sur le socle de la croix des gardians à l'heure du goûter, elle écoutait le grondement lointain des vagues, observait les files de fourmis, leur travail pour transporter les miettes de son pain d'épices. Expérience d'enfant : passer le doigt sur les brillances de la terre et en goûter le sel dans le silence de la sansouïre, sa mère à ses côtés. L'insomnie s'enfuit dans le plongeon des souvenirs les plus anciens. Dès l'aube les canards, les hérons, familiers des lieux lui tiennent compagnie, avant le départ vers Alès, elle prend quelques instants pour voir comment ils se jettent sur les restes des tartines jetés par la fenêtre.

Elle parcourt les jours de congé les villages alentours. Où se poser ? Elle ressent l'austérité émanant de la pierre grise, les gens sont-ils austères ? On le dit parfois des pays protestants. Maladresse en questionnant la postière quinquagénaire plantureuse, qui a enlevé son casque audio pour l'écouter.

– « Aqué » austérité ! La préposée, choquée mais pas rancunière poursuit. On aime bien la fête ici. Bientôt c'est la fête des châtaignes ; venez, vous serez rassurée.

Elle n'ira pas à la fête des châtaignes. Elle prend le carnet de chèques commandé. Dehors la pluie, des façades aux volets fermés, trop de résidences secondaires s'est plaint la postière, ça vit juste aux vacances scolaires, d'ailleurs les fêtes sont à ces moments-là.

Non, impossible de s'installer à Pont de Rastel, pas assez de commodités. La carte routière lui indique un village important. Elle ne comptait pas s'éloigner autant de la plaine.

Elle retourne interroger la postière. Oui, Vénargue, là elle trouvera tous les commerces.

Vingt kilomètres de route sinueuse, elle s'inquiète pour son niveau d'essence ; elle craint une panne sous la pluie, trouvera-t-elle une station-service ? Le chat dans son panier en osier s'inquiète aussi, il en a assez de voyager et le manifeste par des miaulements d'impatience. Pas bon signe, le poste d'essence à l'entrée du village fait office de petite épicerie, cafétéria. Une sortie sous une pluie battante pour un café et quelques renseignements. Au-dessus des journaux une étagère avec les œuvres de Jean-Pierre Chabrol.

L'homme voit son regard.

- Et oui, il était d'ici, c'est notre écrivain célèbre. Un grand monsieur. Vous l'avez lu ?

Elle avoue son inculture, elle connaît quelques titres de ses romans c'est tout, et change de sujet :

- Pas terrible ce temps.

- Oui, mais c'est bon pour les champignons, si on pouvait avoir une dernière sortie avant les froids. Vous faites du tourisme ? Novembre c'est pas l'idéal.

Curiosité pleine de sympathie d'un quadragénaire au regard plein d'empathie derrière ses lunettes.

-Non je cherche un village pas trop petit où on trouve l'essentiel pour s'y installer.

- Alors c'est ici, Vénargues est une capitale comparée au reste des villages alentours. On a une école ; avec tous les néoruraux, on a même ouvert une classe de plus, j'en suis l'instituteur. Le mercredi je remplace ma femme, elle en profite pour les courses, le coiffeur, l'ortho dentiste des enfants, enfin vous voyez la vie quoi... Un café ? Je vous l'offre, quelqu'un qui vient s'installer ici il faut bien le recevoir. Et qu'allez-vous faire par nos Cévennes ?

- On est confrère, je suis professeur en lycée.

- Hou ! Le plus proche, il n'est pas près ! Mais dites un professeur qui n'a pas lu Chabrol !

- J'aurai le temps de le lire ici, en plus je pourrais comparer ses descriptions avec ce que je vais découvrir. Des locations c'est facile à trouver ?

- Ça dépend, si vous avez une famille nombreuse c'est délicat.

- Je suis seule.

- Alors pas de problème.

La pluie fine se contente de faire briller le macadam. Une zone commerciale extérieure jugée supportable car constituée d'une unique supérette, d'un centre médical, d'un immeuble hlm et d'un vaste hangar faisant office de magasin d'usine. Tout à côté le Gardon se fait entendre. Elle voulait de la ruralité, elle l'a, malgré le titre de « capitale ». Elle fait le tour du village. Le centre n'est jamais loin, Vénargues nord Vénargues sud Vénargues ouest Vénargues est ne sont pas très distants

Les places pour se garer ne manquent pas, autre avantage, pense -t-elle, elle qui n'aime pas faire des créneaux.

Elle ressent la fatigue à chaque pas ; des pas qui évitent les flaques bleu indigo des dernières gouttes de pluie.

Une place cernée de platanes aux branches sculptées noires et blanches plus hautes que les immeubles. Une place à demi entourée par des arcades, un panneau indique un marché tous les samedis matin et sous les voutes de quelques siècles : deux

bars restaurants, une pharmacie, une boulangerie, une boutique de mode et même un fleuriste ; ça lui suffit. Quelques enfants courent et profitent des flaques pour s'éclabousser, des passants sous parapluie les grondent et s'interpellent. Leurs pains protégés par des sacs de courses lui rappellent l'heure. Elle entre dans la boulangerie pour un piquenique sur le pouce. La vendeuse au joli minois a pour chaque client des yeux rieurs semblables à ceux d'un chat. La taille fine, une plastique irréprochable et un look étonnant, il émane de la jeune femme une énergie séductrice. Sa tenue de touriste pantalon chemisier et parka de pluie n'a pas la même originalité.

Ne reste dans la boutique qu'un homme la cinquantaine acétique costume cravate chapeau à large bord qui est entré devant elle, il a laissé son parapluie dégoulinant près de la porte. Avant de choisir son pain, il a une question étrange avec un fort accent américain.

- Où est le monument aux morts ?

Ça donne avec l'accent des mots à demi prononcés, surtout machés.

La boulangère déconcertée, appuie ses bras avec force sur le comptoir, fixe du regard le client.

-Y en a pas

Et en se concentrant bien on peut comprendre :

- Pas possible, il y a un monument dans tous les villages de votre pays.

- Pas chez nous

De plus en plus difficile à décoder la suite sous l'émotion manifeste de l'homme.

- Inadmissible, et le respect pour ceux qui ont perdu la vie pour votre patrie

- Et d'un ça ne vous regarde pas et de deux il aurait mieux valu éviter la guerre au lieu d'envoyer faire tuer ces pauvres jeunes que d'inscrire leur nom sur un monument d'un gout douteux.

La boulangère, au verbe rugueux, présente un look affranchi : coiffure originale avec mèches bleues tresses ajoutées, tatouages visibles sous des manches d'un tissu transparent. Son sourire de chat a disparu ; un tempérament manifeste.

L'homme à la maigreur encore plus raide prend son parapluie, et sort, sans rien acheter. Elle le suit du regard comme la commerçante.

- Qu'est-ce que ça peut lui foutre à cet amerloque. Il va au bar ? ! Et bien s'il leur pose la même question il va être reçu !

Elle paie une quiche qu'elle ne mangera pas, une envie de savoir... Son côté toujours à l'affût de situations insolites qui pourraient l'inspirer pour créer une fiction. Que va-t-il se passer au bar-restau à l'enseigne « Chez Marcou » ? Elle y prendra un repas. Pas de monument aux morts.... Ça lui plaît. Elle qui quelle que soit la ville la région prend quelques minutes pour lire les noms d'une jeunesse sacrifiée.

L'homme au grand chapeau rejoint une tablée, le par-dessus une fois ôté et méticuleusement plié on peut voir son col de clergyman, il s'assoit aux côtés d'un couple dans la quarantaine et d'un homme plus jeune ; la femme en jupe à mi-mollets, chemisier sage, les hommes en cravate. Elle s'installe à une table en face de la leur, sa mauvaise conscience pour cause d'indiscrétion est vite balayée. Elle, qui cherche un sujet d'écriture pourquoi ce ne serait pas ces quatre américains qui le lui apporteraient. Dommage qu'elle ne comprenne pas assez l'anglais pour suivre leur conversation. Une jeune femme à la peau diaphane et aux vêtements austères a le regard sur ses mains décharnées, elle tient droit un dos qui semble la faire souffrir. Un darling à voix assez haute laisse entendre que son voisin de table est son époux ou compagnon : assez grand, cheveux blonds coupés ras, au teint tout aussi pale que celui de la jeune femme et à la mâchoire résolument américaine, de celle qui veut avaler le monde. Le dernier diffère, assez replet et petit, la taille épaisse, le visage rosé par un début de couperose, plus style cowboy qui sait profiter de la vie. Il diffère aussi par la couleur orange vif de sa cravate. Ce dernier a un regard scrutateur derrière des lunettes à lourdes montures, il s'est aperçu qu'elle les observait, elle doit baisser la tête sur son assiette. Être écrivain n'est pas une excuse pour se comporter avec impolitesse sous prétexte d'observation des mœurs de ses semblables.

Le patron, un grand baraqué chemise avec les manches retroussées lance à ses clients appuyés au comptoir : « Soun mai aqui !¹ ». Et tout en essuyant un verre il donne un coup de menton vers eux. Elle ne comprend pas l'occitan mais l'irritation est perceptible dans le ton et la façon de se débarrasser du torchon. Le cafetier est du format de Jean-Pierre Chabrol, tignasse blanche où doit rarement se risquer un peigne, les yeux d'un noir qui virent vite à la rage en cas de contrariété, et quand il sert ses clients à leur table elle constate des pantalons froissés qui tirebouchonnent sur des baskets usées. Le commerce est à l'image du patron, simple, sans recherche d'esthétique particulière, des tables en marbre des chaises démodées une pendule qu'on ne peut occulter vue sa dimension entre le bar et le comptoir destiné à la vente du tabac.

¹ Ils sont encore ici

La tablée des américains la fascine. Le vieil homme se penche vers le cowboy qui acquiesce de la tête, et sort.

- Vous désirez ?

Surprise en plein délit de curiosité, elle se ressaisit : elle veut manger. Il n'y a pas de doute vu la ressemblance le serveur est le fils du patron, son visage montre un caractère tout aussi déterminé, il a juste des kilos en moins, une chevelure châtain et une tenue plus soignée. Tenue plus que soignée à bien y regarder : coiffure bien ordonnée en arrière, col roulé et mocassins de marque, une silhouette élancée malgré une légère bedaine. Oui un homme qui tient à son apparence.

- Et quoi ?

- Apporte- lui de la « ragougniasse », elle se réglera, j'y ai mis plein de cèpes.

Le fils précise :

- Mon père a raison, de l'agneau cuit à l'étouffée avec thym laurier olives, pommes de terre.

Un client en bleu de travail approuve : vous trouverez pas meilleur.

Un fumeur accoudé au bar sans se retourner, regarde le patron :

- Il a quitté ses idées de grandeur le Marcou, il nous met plus des noms à rallonge sur le menu. Tu te souviens de la cassolette d'agneau aux parfums du terroir accompagnée de tubercules en robe de chambre arrosées d'un élixir au basilic ?

- Et toi, on t'a pas appris à ne pas fumer dans un établissement public ?

- Tu es bien à cheval sur les principes aujourd'hui !

Mais le fumeur écrase sa clope...

Un vieux assis en train de manger revient sur l'intitulé de la carte :

- Moi j'ai trouvé l'intitulé si long qu'avant de finir de le lire j'avais plus faim.

- Un truc surtout pour augmenter les tarifs ! On le connaît le Marcou.

Le fils prend la défense de son père : - L'été on est bien obligé de faire plus chic, si on met « ragougniasse », les touristes fuient.

- Vous aurez beau faire tous les deux, vous serez toujours moins chics qu'en face. Philippe lui il sait recevoir, fauteuil en cuir, décor étudié...

Marcou hausse les épaules, d'un geste dégage son visage de sa chevelure argentée, ce qui laisse apparaître de grandes oreilles attentives aux commentaires de ses clients ; à son tour il s'accoude au comptoir face à l'auditoire.

- Alors pourquoi vous continuez à venir chez moi, si c'est mieux chez Philippe ?

- Hé ! On préfère ta cuisine... Et puis ta « ragougniasse » elle est faite avec les agneaux de Rémi.

- Oui, mais tu pourrais faire plus simple sur ta carte.

- La poésie culinaire, ça te plait pas, Picou ? C'est vrai que la poésie elle t'étouffe pas, y a que les sous que tu trouves poétiques !

Le Picou rentre un peu plus son cou dans les épaules, et fait profil bas.

Eclat de rire général. Elle se sent bien.

-Eh ! Bastien : ils veulent commander là-bas...

- Il y a pas le feu, ils sont en vacances, ils ont le temps.

Bastien revient au comptoir l'air dégouté : quatre cocos. Et rien à manger ? Non.

Le jeune américain encravaté et une pochette orange dans la poche de sa chemise pousse la porte ; dans les mains quatre paquets de chips et quatre sandwiches.

Elle entend un pétard de sort explosif, suivi d'un silence pesant. Les spectateurs croient halluciner, les américains les mains jointes la tête baissée en signe de prière, tandis que le vieux clergyman bénit les sandwiches et les paquets de chips !

Le patron appelle : Luce vient voir... Il explique à voix basse. Moins discrète :

- C'est des mormons ?

-J'en sais rien mais c'est de la secte des sans gêne.

- Ils ne sont peut-être pas riches...

- « Qué » ! t'a vu leur bagnole juste en face ?

Bastien derrière le comptoir les coudes appuyés pour soutenir sa tête, fixe la scène ; à côté Marcou tout rouge tombe un verre avec force de « merde » en ramassant les débris.

Les cinq habitués de l'apéro attendent l'esclandre. Un vieux éclate de rire :

- C'est pour la Caméra Invisible ?

- On te pardonne Palot vu ton âge, mais ça existe plus depuis des lustres la caméra invisible ; explique placidement le fumeur.

Elle n'avait pas observé jusque-là le vieillard assis à la table derrière la sienne, il plonge dans un café au lait un carré de beurre et des gros croûtons de pain, mortifié par la remarque des autres qui lui rappelle son âge, il prend son bol de bouillon gras le porte à ses lèvres sans plus s'occuper des américains.

Une femme achète à Luce un paquet de cigarettes et dit tout haut ce que tout le monde pense : des abrutis !

La « ragouniasse » est excellente, les cèpes parfaits, le spectacle réussi malgré l'odeur du café au lait qu'elle ne supporte pas.

Un regard vers le bol de lait fait deviner ses pensées au travailleur en bleu de travail.

- C'est son diner, impossible de lui faire manger autre chose, changez de place si l'odeur vous incommode.

Derrière leur bar, le fils et le père parlent en chuchotant puis on entend :

- Non Bastien ne fais pas l'imbécile !

Commentaire du chœur : - Ah ! Il a une idée !

Un autre - Une vengeance subtile sans doute.

Le patron s'énerve :

- L'encouragez pas, je les connais ses vengeance subtile !

La famille étrangère sort et comme un ban de harengs agité par la houle tous les clients se collent à la baie vitrée. Surprise ! Ils ne se dirigent pas vers leur voiture, mais droit sur la mairie.

Elle demande au serveur la note et s'il y a une agence immobilière à Vénargues.

- Pourquoi faire ? Vous voulez acheter ?

Les oreilles se dressent ; elle devient le nouveau centre d'intérêt

- Non pour une location à l'année.

- Pas besoin d'agence.

Elle sort son portable.

- Pas besoin de téléphone, en sortant tournez à droite c'est la première maison à gauche, Bernier, il s'appelle, il est toujours chez lui.

- Mais je voudrais visiter plusieurs appartements.

- Vous inquiétez pas c'est le riche du village, il en a plusieurs.

Et tous s'y mettent :

- Et vous faites quoi par ici ?

- Je suis prof à Alès.

- Ça fait loin si vous y allez tous les jours.

- Et vous étiez où avant ?

Elle donne un nom de ville, en fait elle a fait des remplacements à de nombreux endroits, toujours en collège. Elle a tenu bon quelques années, peut-être à cause des douleurs sous-jacentes : des familles monoparentales, des parents la plupart chômeurs, certains en prison, un univers pauvre sans autre culture que celle des réseaux et l'avenir des enfants qui se joue au collège... Elle s'appliquait à les aider du mieux qu'elle le pouvait. Elle ne parlera pas de son désarroi ; elle n'a pas pu supporter le dernier poste. Jusque-là, elle n'avait jamais eu de problème, elle arrivait à gérer les difficultés. Mais un grand frère qui ne voulait pas que sa sœur fréquente un autre, une bagarre pour un mauvais regard ; elle n'a pas supporté ce vent de non-sens à son dernier poste. Les surveillants épuisés, elle était intervenue à plusieurs reprises lors des interclasses, leur faire prendre conscience que leurs différends ne tenaient pas, des disputes des bagarres sans savoir pourquoi, juste pour évacuer une tension qui n'a pas proprement de nom si ce n'est misère et injustice. Elle n'a pas tenu le coup, la fatigue qu'elle portait depuis longtemps avait pris toute la place dans sa vie.

- Une question, j'ai entendu qu'il n'y a pas de monument aux morts, c'est vrai ?

- Pourquoi vous demandez ça ?

- Le vieux monsieur américain a posé cette question à la boulangère, elle lui a répondu qu'il n'y en avait pas.

Bastien aussi rouge que son père, prend la carte bleue et détache bien ses mots.

- A Vénargues il n'a pas de monument aux morts. C'est un problème pour vous installer ici ?

L'agressivité manifeste la surprend. Qu'est-ce qui se cache derrière cette absence de monument aux morts ?

- Où je puis-je loger le temps de trouver un appartement ?

- En face, ils font hôtel, vous avez aussi un gîte pour les gens qui randonnent sur le chemin de Stevenson, c'est moins confortable.

Chapitre 2

Comment s'en serait-elle sortie sans aide ? Un temps tentée de prendre la voie de la psychanalyse mais elle se savait trop fragile pour accompagner le malheur des autres, pour en faire un métier. Apprendre à des adolescents à trouver dans la littérature l'apprentissage du monde c'est ce qu'elle sait faire de mieux. Lucide, elle sait d'où provient son désir d'aider. Malgré la résilience, son enfance sous un rouleau compresseur a laissé des cicatrices. Enfant du silence, elle s'était tue, n'avait jamais laissé échapper ce qu'elle pensait. Si on l'avait battue, elle aurait été enlevée à ses grands-parents qui l'avaient prise en charge à la mort de sa mère. Des années avec une folle envie de crier retenue, des années à avancer masquée, toujours masquée, masquée pour se protéger. Laisser dire quand elle entendait : on ne sait même pas qui est ton père, savoir si ta mère elle-même le savait ! Ta mère ! ta mère ! ta mère !... Elle se bouchait les oreilles. Depuis elle n'a jamais baissé la garde ; le silence pour protection trop longtemps gardé devenu une fois adulte un réflexe. Ouvrir son cœur représente un danger. Des aventures, surtout ne rien donner ne rien recevoir, vite partir vite s'échapper, elle a eu si longtemps le sentiment d'être prisonnière. Une parenthèse de six années lui ont appris que vivre sans la capacité d'aimer ce n'est même pas survivre. Enfin elle avait pu déposer son cœur lourd comme une enclume. Fin de l'histoire. Depuis restent ses élèves et l'écriture. Peut-être réussira-t-elle à écrire à Vénargue. Mais les trajets pour le lycée, les copies à corriger les cours à préparer, ne lui permettent pas de s'appesantir sur un projet romanesque, juste prendre quelques notes pour un jour peut-être...

L'après-midi passe en compagnie du fils de Monsieur Bernier. Les visites se font avec le chat Patou en laisse et le plus souvent dans ses bras. Elle a le choix entre une maisonnette pas loin du Gardon, qu'elle estime humide, un appartement en rez-de-chaussée dans la rue principale manquant de lumière, un autre à un premier étage au-dessus de la boulangerie trop vétuste. Une dernière visite au troisième et dernier étage d'un immeuble restauré situé sur la place la séduit. Les escaliers ne lui font pas peur, et les tommettes orangées des marches et les murs en pierres apparentes la réconcilient avec le mot couloir. Dans beaucoup de logements précédents, elle a dû affronter la laideur à cause d'une banalité fonctionnelle ou pire par un essai de décoration de mauvais goût ; couloirs qui lui sabotaient le moral avant de mettre la clef dans la serrure

de son logis. Elle apprécie la gentillesse la prévenance de son guide qui la conseille et ne lui cache pas les inconvénients de chaque logis. Un homme à la minceur frisant la maigreur et une taille au-dessus de la moyenne des cévenols, elle pense qu'il aurait besoin de manger plus souvent de la « ragougniasse » du café de Marcou. Il est obligé de se pencher pour lui parler et pourtant elle a mis ses talons. Ses yeux légèrement enfoncés scrutent, ne laissent rien échapper, un nez busqué un peu oiseau de nuit pense-t-elle ; un visage élégant et teinté de tristesse.

- Les voisins ne sont pas bruyants. Au rez de chaussée vous avez Henri, un monsieur handicapé qui loge là depuis son accident vasculaire, au premier étage Maryse, une aide puéricultrice à la retraite depuis peu. Quand vous la connaîtrez, vous comprendrez qu'elle a beaucoup de talents.

Pas très grand, mais lumineux : oui, elle pourrait s'y plaire. S'approchant, de la fenêtre elle voit les « mormons » près de leur auto, ils ouvrent le coffre et sortent des valises !

Bertrand Bernier commente :

- A tous les coups ils vont à l'hôtel Beauregard. Le coin doit leur plaire.

Comme un conseil d'un ami proche :

- Vous êtes sûre que vous vous plairez ici ? Vénargues est un trou perdu. Si vous aimez la nature... sinon... Les gens sont spéciaux, c'est pire que les quartiers de noblesse si on n'a pas dix générations implantées dans la région on reste un étranger. Et au bout de quarante ans de vie au village ils vous diront que vous êtes une étrangère.

Elle hausse les épaules en signe : ça lui est égal. Après réflexion :

- Pourtant il y a beaucoup de néoruraux à ce que j'ai cru comprendre...

- Certains sont acceptés, pas tous, il y a comme des cercles. Le ridicule dans tout ça c'est que les anciens du pays sont de moins en moins nombreux, leurs enfants viennent aux vacances uniquement, ils auraient besoin de s'ouvrir plus. Ils préfèrent rester dans leur coin avec leur petit comité et répètent que la mentalité a changé, qu'il y a moins de solidarité.

- J'ai trouvé qu'il y avait de la bonne humeur, l'ambiance m'a semblé chaleureuse au restaurant de Marcou...

- Ne vous y fiez pas, ils vous feront de grands « estrambords » mais pas question que vous veniez chez eux.

- Mais vous ?

- Moi, j'ai été élevé ici, je reviens quand je le peux, mon père a 85 ans. Il n'est pas facile, ne veut pas se faire aider. Bref, les problèmes de fin de vie avec un caractère difficile.

De but en blanc

- Vous savez pourquoi il n'y a pas de monument aux morts à Vénargues ?

- Je l'ignore, mais typique d'ici, les secrets y perdurent des siècles. Ça vous intéresse ?

- Oui, les secrets m'intéressent.

- Vous êtes romancière peut-être...

- J'essaie à mes temps perdus, que d'ailleurs je ne considère pas perdus.

- Je comprends mieux pourquoi vous vous installez ici, vous aurez le calme pour travailler et je suis sûr que les Vénarguais vous inspireront.

Le temps d'acheter le strict minimum, elle séjourne à l'hôtel Beauregard. Non, non, ce n'est pas par curiosité, se dit-elle pour avoir bonne conscience ; d'ailleurs il n'y a pas d'autres hôtels. Juste quelques nuits, le temps de s'installer ; sans aucun rapport bien sûr avec les américains qui en ont fait leur lieu de vacances.

Les vieux démons reviennent en cette nuit en ce lieu inconnu, elle dort peu ; comme durant ses années de lycée. Les lendemains d'insomnie sur ses cahiers, à la place du cours, seules les lignes du sommeil prouvaient sa présence en classe. Elle retrouve la vieille angoisse de la porte fermée, de l'espace hostile où une chose informe se plaque du sol au plafond et l'étrangle. La journée : les courses pour l'aménagement l'obligent à quitter Vénargues ; achats, commandes ; détestant les centres commerciaux elle va au plus vite.

Dans la salle du bar de l'hôtel, elle attend le souper, un autre style que chez Marcou, l'établissement se veut d'un certain luxe, fauteuil en faux cuir, abat-jour au-

dessus de chaque table, miroir sur les murs en pierre. On y sent la légère effervescence d'un samedi soir, de ces apéros prometteurs de soirées inoubliables, des préludes qui ne précèdent rien d'inoubliable car la petite ville n'offre pas d'autres réjouissances. Installée à une table elle patiente, elle lit le journal du coin. Un groupe de jeunes bruyant, style uniforme : jeans et gilet à capuche et fermeture éclair ; une fille joue l'épate avec une minijupe. Ils commandent de la vodka orange, ici ce n'est pas le style « ragougniasse ». De quoi parlent-ils ? De leurs profs, elle tend l'oreille : « Les profs y a que l'argent qui les intéresse ». Elle ne veut pas en entendre plus, se plonge le journal mis à disposition de la clientèle. Ça rit de plus en plus fort, ça dérange les quatre vieux joueurs de belote ; la partie est suivie derrière eux par trois autres. L'un en bras de chemise retroussés, n'arrête pas de passer sa main dans ses cheveux, enfin, dans les quelques rares cheveux contournant sa calvitie. Impression qu'il se rassure par ce geste répété lors d'une réflexion difficile. Elle sent qu'elle les intrigue. Un demande :

- Vous faites le sentier de Stevenson ? C'est pas trop la saison.

Un qu'elle a vu chez Marcou :

- Non elle est prof à Ales.

- Par où il passe ce sentier ?

- Il arrive du Bleymard puis il monte sur le pic Finiels et le Pont de Montvert avant de continuer sur Florac.

- Et vous croyez que vous vous plairez ici ?

- Et pourquoi elle ne s'y plairait pas ? Evidemment si tout le monde l'embête comme toi...

L'importun se tait, d'ailleurs elle n'a à répondre à aucune question, ils savent tout et devancent ses réponses :

- Et le logement chez Bernier vous convient ? s'inquiète un joueur de belote.

Le penseur aux cheveux rares veut des précisions :

- Où chez Bernier ?

Un autre :

- Au-dessus de Maryse.

Le questionneur se tourne vers elle, sa face rouge et joviale semble celle d'un homme comblé par la période de la chasse.

- Vous n'avez pas peur des trajets ?

Le propriétaire Philippe Jollière un rouquin à l'allure sportive les tance :

- Vous pouvez pas la laisser tranquille !

Il vient vers sa table pour s'excuser de leur curiosité, il est jeune à peine trente ans, d'allure sportive et lui explique qu'il est le maire de Vénargues.

- Philippe fais pas ton beau ! Tu es maire parce que Marcou en a eu assez de la place sinon tu pouvais toujours attendre !

- Je préfère ne pas répondre.

Et il s'en va tout au fond dans un coin qui fait office de salon avec télé.

Sur le point de se lever pour regagner sa chambre, le chasseur lance à un nouveau venu dans la salle du bar :

- Oh ! Bastien ! Tu connais la nouvelle, les américains ont demandé au maire de construire un monument aux morts.

Bastien, le fils de Marcou, elle commence à s'y retrouver ; donc les deux commerces ne sont pas à couteaux tirés, un bon point pour le village.

Deux autres accoudés, au bar, la bedaine affichée, le pastis en main prennent un air compatissant !

- C'est ton père qui ne va pas être content.

- Et ton grand père ! Si ça se fait, il va se retourner dans sa tombe.

- Mais qu'est-ce que vous racontez ! Quel rapport entre ces gens et Vénargues ?

- Philippe t'en dira plus.

- Philippe veut le construire ?

- Non pas lui, mais les américains...

- De toutes façons c'est pas demain qu'on va le construire.

- Moi, je suis pas contre ; pourquoi on est le seul patelin sans monument ?

- Remarque cent ans après... On s'en est passé durant tout ce temps... on pourrait continuer.

Le patron en retrait installé devant la télé se retourne la malice sur le visage en voyant le dernier entré.

- Bastien tu viens rendre visite à tes cousins ?

- « Qué ! » cousins ?

- Les américains pardi ! Tu es bien le seul à ne pas le savoir.

- Qu'est-ce que c'est cette embrouille Philippe...

Le Bastien, cousin des américains, sort les mains de ses poches serre les poings, les sourcils froncés sur une ride de lion dangereuse et des yeux au stade suprême de la fureur.

- Nous avons échangé avec monsieur William Besfort, tu connais mon tact ; sans en avoir l'air je lui ai tiré les vers du nez.

- Et alors ?

- Et alors, il m'a donné le nom de jeune fille de son épouse décédée, elle s'appelait Lecours, donc il est ton cousin et ses enfants en conséquence.

- Mes cousins !

- Eloignés, mais ce sont tes cousins. L'épouse de Besfort a fait promettre à son mari sur son lit de mort de se rendre à Vénargues dont était originaire son grand-père et les frères de son grand-père. A la guerre de 14, seul un grand-oncle a survécu bien que blessé durant les combats, cet homme s'est installé en Amérique où il a vécu jusqu'à sa mort et a longuement parlé à sa petite-nièce de l'héroïsme des frères Lecours durant le premier conflit mondial. Deux frères tombés sur le front, un blessé. Le quatrième, ton arrière-grand-père était trop jeune pour partir au front, sinon tu ne serais pas là.

Madame Bestford, née Lecours désirait s'incliner devant le monument aux morts de Vénargues, elle n'en a pas eu le temps. Son mari et ses enfants sont venus pour respecter sa volonté.

- Le numéro de chambre ?

Il monte en martelant les marches, le temps d'une porte ouverte on entend des éclats de voix, elle aurait bien aimé y coller son oreille. Son souper vient. Surprise par une voix qu'elle reconnaît, Bertrand Bernier, toujours avec des vêtements négligés, s'installe sans façon à sa table, essayant de caser ses jambes interminables.

- Vous permettez, j'ai une petite faim moi aussi. Excusez ma tenue. Pour mon travail à Paris je suis obligé à être plus strict, je me rattrape ici.

Elle l'observe, son apparence est la dernière de ses priorités ; chevelure ébouriffée, chemise mal boutonnée style dimanche avec lundi, pantalon fatigué. Cela ne la gêne pas, au contraire. La coiffure désinvolte avec des mèches folles et quelques cheveux blancs lui plait. Oui il a du charme et elle doit avouer que ce visage est agréable.

Un regard vers les autres tables :

- Ils ne vous ont pas trop accablée de questions ?

- C'est normal, je suis moi-même curieuse.

- Je sais, vous m'avez dit que vous aimiez les secrets et les connaître...

Elle l'informe : les américains installés à l'hôtel seraient parents avec le cafetier d'en face.

- Avec Marcou ? Amusant, serait-ce un camisard échappé du bain qui a réussi à s'installer en Amérique ? Et les descendants sont à la recherche de leurs origines cévenoles ? Il vient en Cévennes des suisses, des hollandais, des allemands tous descendants d'huguenots ; pourquoi pas des USA.

- Non, ils sont à Vénargues parce que leurs ancêtres ont fait la guerre de 14-18. Enfin j'ai entendu la conversation entre l'hôtelier et Bastien qui je crois est le fils de Marcou l'ancien maire.

- Bravo ! Vous tenez votre « who is who » vénarguais !

Leur échange attire les regards des accoudés au comptoir.

Elle se replie vers son assiette. Elle a trente-six ans et toujours aussi timide, une vraie maladie.

Soudain il se penche vers elle, plonge son regard dans le sien, et à voix basse : « Vous pouvez faire confiance à Maryse ». Sa gravité la laisse interrogative comme s'il était sûr qu'elle aurait besoin de sa voisine.

Une jalousie lui vient, elle aimerait être comme lui : elle a devant elle un homme qui semble débarrassé de tout doute. Elle se raidit redoutant une intrusion, mais son regard attirant, l'ombre de sourire masquant mal une tristesse incrustée effaçant sa crainte ; et elle envie son manque de conformisme. Un bien-être lui vient, pas seulement à cause d'un deuxième verre de Porto qui lui parfume les papilles. Elle ose

lui dire sa jalousie, rien ne semble l'atteindre. Il éclate d'un rire peu joyeux. Elle n'en sait pas plus : le portable de son interlocuteur arrête la discussion. Elle entend :

Oui, je serai de retour dans deux jours ...

Il se lève, s'excuse et elle le voit continuer la discussion dehors.

Elle s'étonne de son regret, il va partir. Depuis combien de temps n'a-t-elle imaginé un début d'aventure ? Elle l'en remercie mentalement, la première marche vers la guérison ?

Chapitre 3

Les américains oubliés, l'installation de son appartement lui prend tout son temps. Elle a déjà ses habitudes comme tout le monde à la boulangerie. Acheter son pain à Vénargues prend du temps, Véronique au look spécial n'est pas avare d'informations et elle a un public attentif, elle aussi écoute... Elle a toujours aimé qu'on lui raconte des histoires, sa mère, puis la voisine de ses grands-parents... Lors d'aventures, elle s'est toujours octroyé le droit de soutirer à ses amants leur histoire ; elle qui ne voulait pas raconter la sienne.

Quand on commence un matin à parler des américains, elle est toute oreille. Un client annonce qu'ils sont partis. Véro a la satisfaction de préciser avec l'air de celle qui en sait beaucoup plus que les autres ...

- Pas tous...

- Comment pas tous ?

- Un d'eux n'est pas parti.

- Qui te l'a dit ? Philippe ?

- Mauvaise langue, non ce n'est pas le maire, qui me l'a dit mais l'américain lui-même, il s'appelle William, il a trente ans.

- Tu ne vois pas qu'elle a un nouveau tatouage ?

Conversation hermétique, elle ne voit sur Véronique qu'un souci vestimentaire pour séduire : mini-jupe en cuir, ongle laqués bleus. Mais en observant mieux...

- Ne dis pas que le nouveau tatouage sur ta main c'est pour lui ?

- Ma vie sentimentale ne vous regarde pas et je me tatoue pour qui je veux.

- On la connaît « vaï² » ta vie ; bon alors pourquoi il reste ce mormon.

- D'abord, lui et sa famille ne sont pas mormons, mais des évangéliques, enfin surtout le père qui est pasteur et son fils William le sera bientôt, il parle parfaitement le français, c'est pourquoi il reste à Vénargues pour construire une maison et pas n'importe quelle maison : Mille mètres carrés, piscine, tennis, murs et toit végétalisés, enfin vous voyez le style...

- Hou ! Elle l'appelle William !

- Dis, il faudrait qu'il ait déjà le terrain !

- Il l'a ! Les transactions ça peut se faire à distance aujourd'hui. Ils l'ont acheté depuis l'Amérique avant de venir.

- Où il veut construire ?

- Sur le coteau du pic rouge.

- Quoi !

- Il n'aura jamais le permis une maison comme ça au-dessus du village, on verrait que ça en arrivant par la route d'Anduze !

- Ce serait une véritable verrue !

- Et pourquoi ici ?

- Parce que ses ancêtres étaient de Vénargues. Son père veut qu'il y ait un monument aux morts, et que le nom des disparus de sa famille y soit inscrit. On peut le comprendre, cet homme a le sens de la famille, sa mère était une demoiselle Lecours.

- Tu n'as pas beaucoup de suite dans les idées, quand Rémi a demandé en conseil municipal la construction d'un monument aux morts, tu as voté contre.

- Et non logique, elle était la copine de Bastien à l'époque et les Lecours s'y ont toujours opposés.

La jeune femme hausse les épaules :

- Bastien ne m'a jamais influencée !

² va

Un autre client met son grain de sel :

- Mais d'une certaine façon, toi aussi tu as l'esprit de famille après Bastien, à présent c'est son cousin d'Amérique !

- Si vous me « tarnagassez ³ » trop, vous me verrez plus dans cette boulangerie.

- Oh ! Risque pas ! On ne te manquerait trop !

- Mais qui le lui a vendu ce terrain ?

Une vieille femme assise sur une chaise à cause de ses jambes enflées qui ne lui permettent pas de faire la queue debout, d'une petite voix dit :

- C'est moi !

- Vous ! madame Sasque !

- Un terrain plein de cailloux, de ronces, d'orties et d'herbes si hautes que même les brebis n'en veulent pas. Il n'y a pas de mal à ça ! Et j'ai pensé que c'était bien, quelqu'un qui veut construire sa maison sur la terre de ses ancêtres...

- Madame Sasque, vous appelez ça une maison ! 1000 mètres carrés ! j'appelle ça le hall de gare de Marseille, le Zenith de Montpellier, le château de Versailles !

Véro tout en continuant à vendre du pain :

- Vous êtes jaloux parce qu'il est riche.

- Oh ! Que non, mais cette démesure ça va pas avec le pays.

- Mais on n'a pas vu la vente affichée sur le panneau de la mairie !

La vieille dame se tasse de plus en plus sur sa chaise, elle a l'impression d'être devant un tribunal et d'une voix encore plus faible :

- C'est pas encore passé devant le notaire.

- Un coup de votre petit-fils de maire !

³ Vous me torturez

- Beh oui, Philippe me l'a demandé ; j'allais pas dire non, qu'est-ce-que j'en fais, moi de ce terrain ! Oh j'ai pas envie de discuter, ça me fatigue ; Véro donne-moi mon pain et je m'en vais.

La vieille femme à qui elle tient la porte pour sortir soupire : « sasque » cette Véro on n'en trouvera pas une autre comme elle, à chaque amoureux elle ajoute un tatouage sur ses bras, et à présent sur la main, bientôt il va falloir qu'elle s'attaque aux jambes. Mais je l'aime bien, elle dépanne ce pauvre Raymond, depuis que sa femme est morte, elle fait la vente. Sans elle, la boulangerie serait fermée. Elle a bon cœur « sasque » c'est pas tout le monde qui est comme ça dans ce village. Enfin ! Ceux qui m'ont fait du mal ils sont tous au cimetière, ça leur a pas porté chance d'être méchant, sasque ! En 1959 quand on a acheté une Peugeot 203 à mon fils aîné les gens ont été jaloux parce qu'on était les seuls à posséder une voiture. Quand il y a eu l'accident, ils se sont réjouis, j'ai entendu : « Té ! ils auront plus d'auto maintenant, ils feront moins les fiers ». Seulement ; l'auto elle a pu être réparée, mais mon fils, il n'a pas été réparé. Je ne vous raconte pas « sasque » le chagrin et en plus la haine que j'ai eu au cœur. Vous êtes nouvelle ici, un conseil : faites attention, les langues de vipères, il y en a à toutes les générations.

Elle regarde avec compassion la vieille femme aux jambes gonflées s'éloigner péniblement et s'étonne avec quelle facilité les gens livrent les épisodes graves de leur vie. Chez cette dame aux quatre-vingt-dix ans dépassés, les souvenirs tournent en boucle. Ce n'est sûrement pas elle qui a décidé de vendre le terrain du pic rouge aux américains. L'expression « sasque » répétée par la vieille femme l'intrigue. Renseignement pris auprès d'un collègue au lycée, il explique qu'on ne devrait pas l'écrire en un seul mot, il présume qu'il s'agit du « sas qué » espagnol, ça serait du style « tu sais quoi ? » Beaucoup de vieilles personnes d'origine espagnole font un amalgame entre leur langue lointaine et l'occitan. Quand on entend cette expression, ça signifie « remarque » et elle introduit l'affirmation énergique d'une idée.

Patou le vieux chat angora gris se plait dans la nouvelle demeure, pour preuve il a retrouvé ses vieilles habitudes, il ronronne, se pelotonne sur ses genoux se met à pédaler et de ses griffes laboure la robe de chambre qu'elle lui a sacrifiée. Depuis six mois à Vénargues dans les Cévennes, elle s'est créé une vie de pansement douillet ; on dit que les blessures ne s'effacent pas, il faut juste s'appliquer dans le présent à les recouvrir. L'amour si long à venir lui avait été octroyé durant six ans, un temps de partage d'amour pour finir dans les vagues d'une mer cruelle. Six ans où son cœur a eu des moments de respiration plus facile, des moments où elle avait maîtrisé sa souffrance ancienne. Des vacances aux Saintes-Marie de la mer, une location dont elle garde l'odeur du figuier sous lequel ils déjeunaient... A l'une des plages désertes vers l'ouest,

là où seuls quelques telliniers et promeneurs solitaires s'aventurent, ils avaient traversé les dunes, la vaste étendue de sable pour une baignade pas même imprudente et pourtant... Elle ne se souvient de rien, ils nageaient, un courant comme on lui en avait souvent parlé les avaient pris dans ses nasses, de ces serpents de mer invisibles qui creusent les bancs de sable et en font des pièges mêmes pour les bons nageurs. Le récit qu'on lui en a donné : ils avaient lutté, quelqu'un était venu, l'avait tirée hors de l'eau ; son compagnon épuisé de nager à contre-courant, emporté vers le large. La mer qui lui avait tant donné dans sa petite enfance, qui l'avait souvent consolée, l'avait trahie. Six ans d'échanges d'amour balayés. Sous l'effet du stress, son cerveau s'était déconnecté et la mémoire de l'épisode effacée, n'en restait que la conséquence : la mort de son compagnon. Elle ne retrouve plus dans le ressac un bercement bienfaisant, ne reste que la violence ; un mystère maléfique venu des profondeurs cachées sous les vagues. Qu'éprouve-t-on en se noyant, quand on ne peut résister à la force des flots ? Le corps de son amant a rejoint celui de milliers d'humains qui ont essayé sur des embarcations précaires d'échapper à des terres hostiles et que la mort a engloutis.

Cet amour elle l'a eu ; personne ne peut le lui ôter et quand son cœur compact semblable à une pierre-météorite lui fait mal, elle imagine son amoureux l'encourageant, oui ça vaut la peine de continuer. Avant de le connaître elle n'avait trouvé pour thérapie que l'acte sexuel sur un lit acceptable fait de plage déserte, de crique solitaire, de mer accueillante, de vallon herbeux. Respiration plus facile pour retomber ; depuis elle s'interdit ce que l'on nomme « aventure », car on ne va jamais loin quand on n'aime pas. Une nuit de Noël, elle habitait alors à Carcassonne, elle eut l'impression d'une racine plantée au niveau du plexus. Il lui fallait fuir les villes les moindres villages durant les nuits des fêtes de fin d'année. Elle gagna en voiture les premières collines de garigue ; enfin, sous une voie lactée éblouissante, elle respira. Après un long moment, allongée sur une herbe rêche, les yeux collés vers le firmament malgré la température elle était bien, elle était en harmonie avec quelque chose de plus puissant que l'humanité qui festoyait. La raison la fit revenir à sa voiture, le nez collé contre la vitre froide, elle mit le CD du « requiem » de Mozart. Le mariage des étoiles et de Mozart ! Une recette infailible, pour accéder à l'innocence prétentieuse de ne faire qu'un avec l'univers ; dans tout son corps, des synapses de plaisir la reliaient à son amour. Un ressenti de paix, la racine plantée au plexus enfin apprivoisée ! En rentrant chez elle, elle écrivit sur les sensations vécues : Mozart, les étoiles, son plexus... Elle se relit, et trouve ses phrases ampoulées. Elle verra plus tard si elle les garde ou si elle les détruit

Son amour et son deuil, elle ne les a jamais partagés avec qui que ce soit. A Vénargues ce sera pareil, là elle veut juste vivre, continuer à s'occuper de ses élèves. Ce sont eux qui lui ont tenu la tête hors de l'eau, expression on ne peut plus adéquate, et qui continuent à la protéger à son nouveau poste.

Elle fait la connaissance des voisins aux étages en-dessous, Henry au rez-de-chaussé et Maryse au premier étage.

Ils sont tout en opposition. Henri à la lenteur malade dû à un AVC, chemise à carreaux, pull en v, une calvitie compensée par une barbe noire bien taillée. La maladie lui a accentué les traits malgré son âge : il n'a pas quarante ans. Maryse pourrait être sa mère, on sent en elle une énergie inépuisable. Des cheveux blancs accrochés en catogan, des traits fins, une chemise indienne vague portée sur un pantalon en soierie fluide, des vêtements commodes pour s'agiter, et tout en faisant connaissance avec sa nouvelle voisine, elle range chez Henri qui la freine : - Mais Maryse ! Mon aide-ménagère le fera ! Tu n'es pas venue pour faire le ménage.

- Je la connais Nathalie, pour parler elle est bonne, tu n'as pas besoin d'en dire beaucoup pour qu'elle enchaîne. Elle ferait la conversation à un mort, mais pour ranger, c'est une autre histoire.

- Maryse, je suis handicapé mais pas mort ! Je peux le faire... Assieds-toi qu'on parle tous ensemble.

Elle se rend compte à les écouter que la voisine est indispensable à Henry. Bien sûr l'aide-ménagère se charge des courses, mais c'est Maryse qui lui ramène le matériel nécessaire pour ses interminables travaux. L'appartement il est vrai tient plus d'un atelier tant il est encombré d'outils. Malgré son handicap, Henry n'a pas abandonné ses travaux en électronique, au contraire il s'y acharne en espérant y trouver une thérapie. Maryse sert aussi de chauffeur quand les demandes sont trop pointues ; elle appelle cela les courses de bricolage car elle n'entend rien à l'électronique. Chez lui tout est télécommandé, même les volets ouverts et fermés à heures fixes qui s'inclinent selon l'ensoleillement, le lit qui monte qui descend, le café préparé à distance. Avec toute une batterie d'appareils, la cuisine est tel un laboratoire sophistiqué. Maryse sourit : ici c'est la demeure de « Mon oncle » de Jacques Tati ! A l'installation d'Henry au rez-de-chaussée, un dimanche, ils s'étaient parlé à cause d'une panne d'électricité. Elle avait entendu des coups de balais frappés de l'étage inférieur. Son voisin dans l'obscurité quasi-totale implorait son secours.

- Je suis sa lumière, quand ses volets ne veulent plus fonctionner.

- Vrai. Maryse est ma lumière dans tous les sens du terme, elle m'a sorti de l'obscurité mais aussi de ma dépression. Grâce à elle, je peux accueillir mon fils le week-end comme tout père divorcé.

Sa légère difficulté à articuler les mots nécessite l'attention de ses auditeurs, puis ils en prennent l'habitude.

Le samedi suivant elle est invitée à faire la connaissance de Théo, un blondinet de quatre ans qui n'a pas la langue dans sa poche. Il joue sur le tapis du salon avec des animaux miniature qu'il place la tête en bas.

- Mais pourquoi tu les mets tous à l'envers ? Réponse : Ils font du yoga comme Maryse.

Une explication qui installe la bonne humeur. Il n'est pas en reste de « mots d'enfant ». Quand Maryse se plaint d'une mauvaise nuit à cause d'un mal de tête quand elle s'allonge, il trouve la solution. Il faut que mon copain Hugo vienne chez toi pour te raconter des histoires à dormir debout. La maitresse dit qu'il raconte tout le temps des histoires à dormir debout.

- Papa m'a dit que tu as un chat, tu peux l'amener ?

Elle s'exécute ; Patou et Théo s'entendent bien surtout quand le petit prend une ficelle et le fait jouer avec. Henri tient à préparer l'apéritif, visiblement il a du mal avec son bras qui ne veut pas lui obéir. Il force l'admiration par sa volonté, et laisse entendre qu'il progresse depuis que son ex-femme lui accorde la présence de Théo tous les quinze jours.

Maryse a préparé un repas familial dans les Cévennes : pâté de sanglier, salade aux lardons, pommes de terre sautées, avec une épaule d'agneau ; agneau de Rémi dont le troupeau investit les collines herbeuses autour du village.

L'invitée s'est contentée d'apporter des gâteaux, et ainsi elle relaye la dernière information entendue à la boulangerie : William Bestford posséderait un terrain à Vénargues où il a l'intention de construire,

- Qui l'a dit ?

- Je ne connais pas les noms mais c'est une vieille femme qui dit tout le temps « sasque ».

- Si c'est madame Sasque, on peut lui faire confiance, c'est la grand-mère du maire. En fait elle s'appelle Aurélie Vabre. Il n'y a pas mieux pour connaître les nouvelles du village. Bien sûr vous avez compris pourquoi on la surnomme madame Sasque : pas une phrase sans son mot préféré !

Henri en tant que natif de Vénargues module :

- Il ne faut pas toujours croire ce qu'elle dit, elle perd un peu la tête, et mélange les nouvelles récentes et les anciennes. Il y a quelques jours elle a toqué à ma porte et m'a appelé du prénom de mon père. Elle doit friser à présent les quatre-vingt-dix ans ou plus !

Maryse pose les couverts : – Ça doit être vrai cette histoire de terrain vendu. Philippe sait y faire avec elle. Il lui suffit d'allouer à l'église un budget pour l'achat des cierges et sa grand-mère fait tout ce qu'il veut.

Manifestement, la nouvelle voisine a apporté une information importante qui alimente la conversation un bon moment, ses voisins sont tous deux persuadés que la construction va diviser le village, et qu'une guerre fratricide va éclater.

Henri est plus dubitatif : - Madame Sasque ou pas, je me méfie : tout ce qu'on raconte....

Elle apprécie cette conversation sur des sujets qui ne la concernent pas. Cependant à la fin du repas, ils évoquent leur passé. Elle leur est reconnaissante en pensée de ne pas lui poser de questions. La difficulté d'Henri pour les grands discours lui fait résumer : ingénieur en électronique, AVC après la naissance de Théo, un accident cérébral rare pour son âge, le divorce et son retour à Vénargues, le village de son enfance. Il essaie malgré son bras de bricoler.

- Qu'est-ce que ça serait si tu pouvais te servir de tes deux bras ! le village entier serait envahi de robots.

Maryse est d'un village dans les basses Cévennes, sa famille l'a quitté à cause de la pollution des eaux et d'une terre contaminée par le plomb et le mercure. Cadeau d'un grand groupe qui exploitait dans le temps les mines de Combeyre. Pollution qui a tué son frère aîné d'un cancer à dix ans. Si Bertrand Bernier vient aussi souvent, ce n'est pas uniquement pour son père, il est avocat et s'occupe du procès contre la société qui exploitait ces mines.

Maryse explique : Bernier aide leur association bénévolement, il abandonne ses affaires à Paris pour cela.

- Ses congés servent à faire avancer les dossiers. Il y a vingt ans, il a perdu sa compagne et sa petite fille un bébé d'un an dans le tsunami de Bali, depuis...

Ça l'étourdit : sa famille emportée, noyée, disparue en un clin d'œil comme son amour dans les eaux monstrueuses. Il lui faut se reprendre, sinon la douleur qui a surgi à son plexus va la mettre à terre. Elle dit, elle dit n'importe quoi pour entendre le son de sa propre voix :

- Et vous ? Vous l'avez aidé ?

Regard rempli de surprise :

- C'est une affirmation ou une question ?

- Une intuition.

Maryse ne s'étend pas plus sur le fils de leur propriétaire. Cette femme aime la concision, sa vie est dite en deux minutes. A vingt ans un départ comme beaucoup de

sa génération pour trouver la solution à ses problèmes en Inde. Elle y a rencontré son mari, ramené cinq ans plus tard dans ses bagages, puis divorce. Son talent de sculptrice n'a pas suffi à la faire vivre, alors elle a fait une formation d'aide-puéricultrice. Elle, qui n'a pas pu avoir d'enfant, s'est occupé de ceux des autres et voilà la retraite. Et Elle ?

La concision est contagieuse : une mère décédée quand elle avait quatre ans, la vie chez les grands-parents dans la région de Lyon, les études, un compagnon décédé, des changements de poste parce qu'elle ne voulait rien de définitif ; et maintenant elle a accepté un poste fixe à Alès. Travailler en lycée lui a paru plus léger malgré les programmes contraignants du bac ; elle a abandonné les remplacements aux quatre coins de l'académie.

L'atmosphère est devenue pesante malgré le soleil qui pénètre dans la pièce, leurs regards se portent sur Théo qui joue au Lego. Le gâteau au chocolat sauve l'ambiance, l'enfant en prend en reprend, on lui refuse une troisième part, il renverse son verre se lève et détruit son château en Lego.

Son père lui demande :

- Tu es vilain comme ça à l'école ?

- Non à l'école j'ai le temps de réfléchir.

Théo ne comprend pas le rire des adultes, il croit qu'on se moque de lui, ça le met en rage. Maryse trouve la solution : je crois que ce petit a besoin de sortir, Henri, tu es d'accord ?

Elle est invitée à la balade. Théo s'arrête de pleurer, court prendre son manteau, et prend Patou dans ses bras. Non, il ne peut pas marcher aussi longtemps que nous, on le laisse à ton papa. Il est d'accord et veut aller à la roche des fées.

- Mais on va toujours là, on pourrait changer !

- J'aime que tu me racontes là-bas l'histoire de la Garmaucha la sorcière que les fées ont fait déguerpir. Elle va pas revenir ?

- Si tu mets une chaussette à l'envers, même si elle revient tu seras protégé.

Henry intervient :

- Je t'interdis de sortir ces salades à mon fils, si tu continues je ne te le confie plus.

Théo a un regard inquiet vers son père :

- Laisse-la me raconter, je sais que c'est pas pour de vrai mais ça me plaît.

Puis : - Mais je vais quand même mettre ma chaussette à l'envers.

Ainsi elle découvre que Maryse n'est pas seulement sculptrice, elle connaît et invente des histoires. Elle s'y met elle aussi, invente pour le petit garçon les aventures de Patou le chat, aussi doué et malin que le chat botté.

Un ciel d'un bleu glacial de janvier, à la sortie de Vénargues, ils prennent un sentier abrité dans un vallon. On entend des coups de fusil, et les aboiements des chiens.

Inquiétude... Ça ne risque rien ?

Non ils vont bientôt rentrer, ils appellent leurs chiens. Théo affirme qu'il ne sera jamais chasseur quand il sera grand : - C'est méchant de tuer les animaux.

Rapidement, il n'a plus envie de marcher, une partie de cache-cache l'amuse un moment, puis se plaint de ses jambes qui lui font mal, alors Maryse pleine de patience conte ce qui lui passe par la tête en regardant autour d'elle ; un pont, un troupeau de chèvres et elle raconte : il y avait autrefois une chèvre si mauvaise, que le géant Gargantua, même lui si grand et si fort a failli avec cette mauvaise chèvre tomber à la rivière... Mais toi tu crains rien, tu as mis ta chaussette à l'envers... Ils longent la rive.

Elle se plaît à écouter l'eau qui roule sur les pierres. Une épreuve de force pour empêcher l'enfant d'y patauger et qui répète mais j'ai mes boots en caoutchouc ! Je me mouillerais pas, ou juste je trempe les mains... Et le petit se baisse en ressort des mains toutes froides qu'il passe sur ses joues : - Ça fait du bien !

L'après-midi se passe à conter, à jouer à cachecache jusqu'à ce que de basses voûtes de brume enrobent le sentier et les obligent à rentrer.

Maryse lui livre la recette du bonheur tranquille. Est-ce cela qu'elle a appris à Bertrand Bernier ? Cultiver les bonheurs fragiles ; le laps de temps sur terre est si court... Trouver des plaisirs jusqu'au bout de ses jours, plaisir d'apprendre, d'être avec les autres, de mieux se connaître, de maintenir un corps sans douleur le plus longtemps. Maryse résume : l'essentiel est le désir.

La nuit suivante, elle n'arrive pas à dormir. Ce n'est pas rare, pourtant elle a fait de sa chambre un lieu protecteur : lit entouré de livres, poteries, sculptures en terre, tableaux apaisants. Leur première fois lui revient : ils s'étaient accordés à l'automne une semaine au bord de la mer. Une location, pas un palace, avec un mobilier disparate. Tout y était froid et de mauvais goût ; peu importait. Leur désordre installé marquait

la possession du lieu. La laideur aussi de la station ne les atteignait pas. Les rangées de maisonnettes et immeubles, supermarchés endeuillant la beauté, puis les dernières dunes, réserve des salicornes et des saladelles encore en fleurs. Regarder la mer c'était se retrouver toute petite aux Saintes-Maries-de la mer dans l'amour de sa mère. Un amour si fort si court qu'il fallait l'immensité de la mer pour le remplacer. Elle s'était baignée, ce vingt-huit octobre, un plongeon avec détermination. L'eau était glaciale, d'un rire, d'une lueur dans les yeux, elle l'a encouragé à la rejoindre. Un rire encore entre leurs baisers au gout salé. Souvent elle fait ce rêve et il se poursuit en cauchemar, c'est une autre plage, une autre mer et la panique cauchemardée la réveille.

Cette fois c'est différent, elle tombe dans le sommeil, la main de son amoureux sur sa cuisse, sa bouche qui dit des mots qu'elle n'entend pas, puis un visage se glisse dans le rêve, des yeux scrutateurs, un nez busqué.... Celui de Bertrand Bernier. Elle se réveille en sursaut...

Son quotidien : le matin la voiture, le trajet vers Alès et le lycée, la route entourée d'un feuillage vert tendre de châtaigniers. Le soir, elle passe chez Henri au cas où il aurait besoin de courses qu'elle lui remonterait d'Alès. Parfois elle y croise Nathalie, l'aide-ménagère quand celle-ci n'a pas pu venir le matin. Ça dérange les habitudes d'Henri mais il faut qu'il s'y fasse ; quand on a un handicap, on est à la merci des autres. Maryse à raison, Nathalie est intarissable, toujours en mouvement, la quarantaine et une minceur qui confine à la maigreur.

- Pas étonnant que vous ne preniez pas de poids, vous n'arrêtez pas de bouger. On n'est pas pressé, faites les choses calmement ; lui conseille Henri fatigué par l'agitation et les discours incessants. Ce jour-là, elle peste tant et plus sur le crottin laissé devant sa maison située sur le sentier de randonnée de Stevenson. D'accord que ça lui sert pour le jardin mais on est encore en juin, il ne fait pas trop chaud ; en juillet et août c'est une autre histoire ! Ce chemin, ça devient une autoroute pour les ânes, et le crottin si elle ne l'enlève pas, ça pue... Elle n'en finit pas.... Puis :

- Et ces pauvres gosses qu'on oblige à marcher à la chaleur à côté de l'âne, des inconscients les parents ! Des bourreaux d'enfants ! J'en vois plein qui pleurent. Et les ânes qui souvent ne veulent pas avancer qui préfèrent brouter l'herbe fraîche, et les parents qui se disputent ! Quel plaisir ils peuvent avoir !

Et Nathalie enchaîne sur ses soucis dentaires qui lui coute « une blinde » pas remboursé...

Tandis qu'Henri ne peut échapper au discours de Nathalie, elle a une pensée pleine de compassion pour son voisin, et fuit.

Parfois Henri se met de la partie : il sait qu'elle fait office de bus scolaire pour Marjorie et Hakim. Encore une imprudence, la tanne Henri le raisonnable et s'il t'arrive un accident ? Elle est prudente et ça lui fait du bien d'entendre leurs bavardages leurs rires, enfin pas toujours, ils sont souvent encore endormis. Elle évoque ses soucis pour

eux, les vacances vite là et que feront-ils de leur été ? Ces deux continueront-ils leurs études après le bac ? Pas toujours facile son métier... Elle savoure d'autant plus ce qu'elle nomme ses petites victoires. Elles font du bien même si elles ne durent pas. Elle se répète la phrase de Robin - Madame, plus on étudie les poèmes de Baudelaire, plus ça me plaît.

Elle en voudrait tous les jours de ces petites victoires. Son moyen pour retrouver leur attention, leur faire jouer des textes dramatiques, de préférence en demi-groupe ; ou leur lire avec une certaine théâtralité, alors leur silence et leur concentration sont des moments de plaisir. Mais une classe de première n'est pas une scène permanente de théâtre ! Un de leur régal : prendre un texte hermétique de Racine ou de Corneille et le traduire ensemble en un français actuel avec leurs mots à eux. Un succès garanti. S'il n'y avait pas ces fichus programmes ! Énonciation, focalisation, paranomase et autres mots d'un jargon entachant le plaisir de la découverte des textes.

Et elle durant l'été ? Elle cherchera à écrire ce fameux roman, elle aura son carnet à portée de main, dans son sac ; quelques petites notes sans importance lui ont donné par le passé matière à écrire des nouvelles. Un roman, c'est une autre paire de manches ! Repris, abandonné : consciente qu'elle demande trop de choses à l'écriture. Certes, elle a un chat, animal sensé inspirer les écrivains. Mais il suffit qu'elle se place devant son ordinateur pour écrire et Patou grimpe sur le bureau, chiffonne les papiers étalés, jusqu'à oser mettre sa patte sur le clavier. En créateur zélé et inventif il place sur l'écran des hiéroglyphes en langage félin.

Depuis le mois de mai, à l'heure où les odeurs se démultiplient, elle a pris l'habitude de se lever aux aurores pour une séance aquatique, elle ne craint pas l'eau froide, depuis l'enfance dans une petite ville à côté de Lyon, les bains et douches glacées ont pallié l'absence de la mer. La nature sur la descente caillouteuse lui offre des merveilles : l'effritement des pétales de mauves sur le chemin, les nuances bleu violacé des chicorées, les toiles d'araignées qui brillent entre deux herbes, une aile de papillon sur un chardon...

La rivière en ce printemps lui procure une belle énergie pour la journée et ainsi elle compte ne pas décevoir durant ses cours. Elle se permet la nudité sans crainte dans cet endroit désert, tel un retour à l'innocence des nouveau-nés. Elle s'immerge plonge dans l'unique gourd assez profond, ce besoin sans cesse renouvelé de renaitre ainsi au jour qui commence. Mille gouttes allant de la rivière au corps, ressortir la tête de l'eau glacée et écouter l'incessante rumeur de la rivière, le croassement des crapauds, les crisements des grillons, elle en retire une tonicité bienfaisante et sort de l'eau apaisée. Les premiers rayons lumineux qui jouent sur le plan d'eau sonne l'heure de regagner la voiture, elle ne peut s'attarder, le lycée n'est pas tout près, et il lui faut entraîner ses élèves à l'oral du bac.

Ses baignades secrètes, ne le restent pas longtemps, quelqu'un l'a vue, car Véro commente :

- Hé ! Il paraît que vous ne craignez pas le froid, attention aux rhumatismes quand vous serez vieille.

- Vous ne vous baignez jamais ?

- Risque pas, elle est trop froide pour moi et puis... Ça vaut mieux de ne pas se baigner partout.

- Pourquoi ? Il y a des rivières dangereuses par ici ?

- D'une certaine façon, oui, mais, vous, vous baignez en amont de Vénargues sur le Bramou vous ne risquez rien. Pour le Gardon ça dépend où vous allez.

Elle prend le pain, interrogative, pourquoi on ne peut pas en aval du village... Elle fait retentir la sonnette de la porte, mais l'interrogation est trop forte, elle revient vers la banque.

- Deux questions, pourquoi il faut se méfier du Gardon ?

- Vous l'apprendrez assez tôt et votre deuxième question ?

- Comment avez-vous appris pour la rivière ?

- Vous inquiétez pas, à part moi et quelqu'un qui se lève aussi tôt que vous, personne ne le sait.

Un voyeur ? Véro devine ses pensées.

- Pensez pas à mal, il est tombé sur vous par hasard et pas plus, il ne vous ennuiera pas.

Ça l'agace de se savoir épiée, elle place sa voiture à présent dans un chemin de terre, dissimulée par la végétation, aucune chance qu'elle soit repérée de la route. Elle observe les alentours avant de se déshabiller.

Le lendemain, elle revient à la charge :

- Le nom du voyeur ?

La boulangère rit : - Et vous croyez que je vais vous le donner !

Intraitable, elle ne donne pas ses sources. En revanche :

- Quand même un conseil, en poussant un peu plus loin, vous serez plus tranquille. Il y a une cascade et des vasques ; les vacanciers l'été y sont « de longue ». Moi je ne m'y risquerais pas, l'eau est trop froide et d'abord il y a des serpents.

- Dans l'eau les serpents sont inoffensifs.

- Oui, mais ça reste des serpents.

Elle suit le conseil de Véro. Sur le chemin de la cascade, ça sent les genêts avec leurs bourgeons prêts à éclater. Ça lui convient, en cet endroit plus reculé de la route, personne ne viendra l'y surprendre surtout à l'heure où le soleil est à peine levé. La végétation lui garantit un abri dans la vasque où ruisselle la cascade, sur les parois rocheuses tout autour s'entremêlent ronces chèvres-feuilles garance lierre. Tout lui semble d'une instable beauté : les reflets de l'eau dansant avec la lumière naissante, la blancheur ondoyante des rochers, le fond de la vasque qui tournoie entre un calcaire lessivé et le turquoise. Miracle de beauté, ombre et lumière, figuiers et abris caverneux... Immergée dans l'eau fraîche de juin, elle voudrait ne pas en sortir. Ni le crapaud, ni la couleuvre vipérine qui ont fui à son approche, ne la décourage d'entrer dans l'eau. Elle se fond au tumulte bruyant de la chute d'eau.

Collée à la verticale de l'eau, les flots se déversent sur son corps, l'enveloppent d'un poids bienfaisant. La tête en arrière, elle cligne ses yeux pour le jeu du prisme ruisselant. Quelques matins plus tard, elle sent une présence.

Elle interroge à nouveau Véro :

- Alors là, si quelqu'un vous épie, ça ne peut être « le dragueur des bacs à sable » il est en formation à Lyon.

Parce qu'il y en aurait plusieurs et qui c'est ce dragueur des bacs à sable ?

Véro, toujours aussi secrète, elle n'en saura pas plus. Elle retourne à la cascade mais prend mille précautions ; non personne, peut-être un grincement de pin et elle a cru entendre quelqu'un...

Elle raconte à Henri qu'on l'a vue se baigner nue à la rivière ; il fredonne en réponse la chanson de Brassens : « Un vent soudain jeta ses habits dans les nues », il la fredonne avec une maladresse touchante.

Elle se rassure : Pas forcément un voyeur, mais juste un chercheur ou une chercheuse de champignons ?

- En cette saison, c'est rare, peut-être quelques girolles et encore ! Véro ne sait pas tenir sa langue. Insiste, elle finira par donner le nom de celui qui t'épie en petite tenue. J'y pense, ça pourrait être le fils de Marcou !

- Bastien ? Qu'on appelle le dragueur des bacs à sable ?

- Oui, parce qu'un temps il aimait bien les jeunettes de dix-huit, vingt ans. Ça lui a passé.

- Pour les jeunettes, c'est raté avec moi ; pourquoi, tu penses à lui ?

- Parce que c'est un amoureux de la nature, même s'il est chasseur. Il randonne dès qu'il le peut. Pêche, champignons, la cueillette de framboises myrtilles, tout est prétexte pour lui à arpenter les collines et les rivières.

Quelques jours plus tard elle profite d'être la seule cliente de la boulangerie et Véro capitule :

- Et oui, ça ne peut être que lui, il part tôt quelquefois pour braconner. Faites attention d'ailleurs de ne pas vous prendre le pied dans un collet en allant à la rivière. En tous cas je peux vous dire que vous lui plaisez et pourtant il n'a pas l'habitude d'apprécier les femmes de votre âge ; excusez-moi si je dis ça... Il doit vieillir lui aussi.

Elle réussit à guider Henri jusqu'au café de Marcou Il y est accueilli comme un champion revenu de loin. Une première depuis son AVC, son moral est donc en hausse, sortirait-il de sa dépression ? Ils complimentent du regard l'accompagnatrice, elle a réussi à le décider à sortir de chez lui ! Un bon point pour elle. La conversation est gaie, on leur offre l'apéro, elle s'oublie avec un Porto, puis un deuxième, elle se laisse porter par le bruit du percolateur, les verres qui s'entrechoquent sous la main du patron, la porte qui s'ouvre se ferme, des entrées des sorties. Ils commentent les nouvelles du village, de gens qu'elle ne connaît pas. Elle aimerait poser des questions en savoir plus, mais reste sage, les mains sur le marbre froid de la table. Le fils de Marcou sert, elle le fixe, il semble ne pas la voir ou alors il évite son regard. Luce, la mère de Bastien vient les voir. Elle essuie d'un coup de torchon la table, félicite Henri de ses progrès, demande des nouvelles de Théo puis se tourne vers elle :

- Pas facile quand on arrive, qu'on ne connaît personne. Surtout que tous ces vieux sangliers ils ne font pas trop d'effort !

Etonnamment, elle s'assoit à leur table. Le torchon posé sur un coin, les coudes posés, elle tient son visage au teint mat entre les mains. On ne saurait dire son âge, des cheveux courts qui n'ont pas blanchi, un regard mutin, une silhouette encore svelte avec quelques rides qui dénoncent la soixantaine passée. Une femme qui va droit à l'utile, sa coiffure et sa tenue ne s'embrassent pas de sophistication.

- Vous êtes prof à Alès, il paraît. Je m'y rends souvent, je m'occupe des sans-papiers. A l'occasion, venez voir notre association, peut-être pourriez-vous nous aider pour l'alphabétisation.

La proposition la gêne, elle ne se sent pas de plonger dans la détresse des autres. Quant à l'alphabétisation elle ne se croit pas la plus capable d'aider même si elle enseigne le français au lycée. Pour changer de sujet elle demande comment Luce arrive à concilier son activité sur Alès et travailler à l'auberge ?

- On est séparé avec Marcou depuis longtemps mais quand j'ai un peu de temps je viens l'aider.

- Bastien est votre fils ?

Elle hoche de la tête et part pour servir à une autre table.

On leur offre un troisième verre, Henri le refuse, elle le boit et fixe à nouveau le barman-fils de Luce. Les tournées filent pour tous, Henri de sa main valide la retient quand la quatrième arrive. -Non, pas ça.

Il a raison, elle a une légère tendance à s'oublier dans l'alcool.

Elle pose le verre et capte enfin le regard de Bastien derrière le comptoir, surpris il rougit, essuie avec une minutie peu naturelle un bock de bière.

Elle se lève, se penche au-dessus du comptoir et aussi discrètement que possible :

- Ça fait combien de temps que vous faites le voyeur ?

- Véro ne peut s'empêcher de parler ! Je vous ai vue une seule fois par hasard. Ne me prenez pas pour ce que je ne suis pas.

- Ça c'était en aval, mais en amont ? J'ai senti une présence à la cascade.

- Non, s'il y avait quelqu'un ce n'était pas moi. Je le jure.

- Ne jurez pas. On va faire un pacte, vous allez m'aider à ramener Henri chez lui ; je crois que j'ai un peu trop bu et je ne voudrais pas le faire tomber.

En chemin :

- Vous travaillez uniquement chez votre père ?

- Non je m'occupe des lignes téléphoniques. On pourrait se tutoyer on doit avoir à peu près le même âge.

- Je veux bien, si vous arrêtez de m'espionner ; j'ai le droit de me baigner en toute tranquillité !

- Faites attention, si le garde forestier vous voit nue il verbalisera.

- A six heure et demie du matin, le garde ne travaille pas.

Henry les écoute le sourire aux lèvres, leur confrontation en se vouvoyant l'amuse. Il vient en aide à sa nouvelle amie en changeant de sujet.

- Il paraît Bastien que tu as voté contre la construction du monument aux morts.

- On s'en est passé jusque-là, je ne vois pas pourquoi on irait gaspiller l'argent de la commune.

- L'argent, les américains l'ont donné...

- Peut-être mais j'ai démissionné aussi parce que le William Bestford a déposé un permis de construire. Elle est pas construite sa maison ! Quitte à la dynamiter comme les Corses font si le permis est donné.

L'air espiègle, son voisin touche où ça fait mal :

- Ils sont de ta famille pourtant !

- Oui, avec toi aussi je suis cousin si on remonte à l'homme de Cro-Magnon...

- Ce monument, ça doit être important pour eux ; tu connais la raison de leur insistance ?

- Va le leur demander. Une fantaisie de riches.

Henri enfonce un peu plus le clou :

- Pourquoi ton père, ton grand-père, ton arrière-grand-père ont refusé la construction du monument ?

Elle se met de la partie : - C'est quand même étonnant ! Vous pouvez expliquer ?

Ils sont au milieu de la place qui sépare le restau de leur domicile, Bastien s'arrête quitte le bras d'Henri :

- C'est une enquête que vous menez ? Si vous continuez tous les deux, je vous laisse vous débrouiller seuls pour rentrer chez vous. J'en sais rien, moi de toutes ces histoires, mon père peut-être en sait plus. D'ailleurs il fait circuler une pétition pour que la construction ne se fasse pas. Je vous invite à la signer.

Mais la pétition de Marcou n'a pas de succès, la majorité des commerces la refuse. Seules la fleuriste et la préposée à la poste, cousines de Marcou, ont accepté. En revanche le maire et ses adjoints sont ravis ; un riche américain attirera des gens fortunés. Le clivage s'installe entre les deux restaurants ainsi qu'entre les vénarguais. La pétition de Marcou se remplit chez lui et ceux qui l'ont signé sont mal reçus de l'autre côté de la place, ils ont droit au regard mauvais du patron qui est aussi le maire.

Chapitre 4

Fin de l'année scolaire : les résultats au bac de français, Farida a obtenu seize à l'écrit et dix-sept à l'oral. Avant janvier, ses copies ne montaient pas au-dessus de trois ou quatre. La jeune fille, à la fin d'un cours, s'était approchée du bureau, la gorge serrée elle a avoué à sa prof que son avenir dépendait de ses notes. Ses parents la marieraient en fin d'année au Maroc si ses résultats scolaires étaient mauvais. Des cours particuliers, une confiance installée, et le miracle a eu lieu. Il n'en faudrait pas beaucoup pour que la maïeutique de leur intelligence opère, et elle rage d'un manque de temps à consacrer à ceux qui se débattent avec un vécu difficile. Elle en sait quelque chose à ce sujet... Elle aussi avait été aidée par un professeur.

Combien de ses élèves dans les collèges où elle a enseigné par le passé ne sont pas allés au lycée ! Ils capitulent, apprendre ne les intéresse pas. Parfois, elle aussi a capitulé ; cet écœurement récurant lourd à porter : lutter contre leur futilité leur violence leur désintérêt. Ces soirs-là elle essaie de recouvrir le monde d'une musique apaisante, le chat Patou sur les genoux et elle boit un verre de Porto.

En juin, elle garde l'habitude de son bain aux aurores. Un matin au bord de la cascade, elle enfle son teeshirt et sent une sensation inhabituelle dans l'épaule droite, est-elle restée trop longtemps dans l'eau ? La première attaque rhumatismale ? Elle préfère penser : une simple fatigue et l'ignore. Les jours suivants elle ne se repose pas, corrige les dernières copies, randonne quand elle en a le temps, et le week-end partage des moments avec Henri et Théo. En père attentif, Henri abandonne alors sa passion pour l'électronique. Elle le regarde prendre de son bras ankylosé les ingrédients, essayer de ne pas renverser lait farine pour un gâteau qu'aime Théo. Il opère avec une telle lenteur qu'elle aurait l'envie de lui prendre les ustensiles des mains, de même elle se freine pour ne pas finir ses phrases tant son élocution est imparfaite. Une école de la patience comme avec les élèves. Quand il a appris la décision du juge de lui confier l'enfant un week-end sur deux, il a réfléchi : l'enfant ne doit pas s'ennuyer à Vénargues, sous peine qu'il ne veuille plus venir et sa femme en profiterait pour le lui retirer définitivement. Maryse l'aiderait-elle à accueillir son petit garçon ? Elle a accepté, elle ferait avec Théo les courses au marché d'Anduze.

Il y a un obstacle : sa mère ne veut pas faire tous les trajets. « Je vais assez souvent sur Alès, je remonterai le petit le vendredi soir, et si je ne peux pas me libérer, Luce le prendra avec Chloé. » Elle a ajouté : un petit garçon il faut que ça courre, que ça joue,

que ça patauge l'été à la rivière. A ce sujet ne t'en fais pas je ne l'amènerais jamais en aval de Combeyre dans le Gardon. Je surveillerai aussi quand il ira sur la place jouer au ballon avec les autres. »

Henri avait été rassuré. Malgré tout ce n'est pas toujours facile comme le soir où l'enfant tout rouge et amorphe ne bouge pas se plaint d'une drôle de façon : « Papa je suis chaud au front, je me demande si je n'ai pas un petit radiateur dans la tête. Et puis je crois que j'ai une coccinelle dans la gorge. »

Panique pour le père, Maryse dans un cas semblable accourt. Oui le petit radiateur est un peu chaud mais pas trop dit le thermomètre, et la coccinelle partira avec une pastille ; demain on ira chez le docteur et en attendant elle a placé sa main sur le front de l'enfant qui s'est endormi rapidement.

Depuis la décision du juge, Henri est transformé. Il écoute plus souvent du jazz, des musiques sud-américaines, il lui arrive de chanter. Avec Théo, ils improvisent des danses qui les font exploser de rire, le déambulateur abandonné Henri joue de sa maladresse. Il s'est mis aussi à la cuisine, cherche sur internet des recettes. Maryse et lui dans une entente cordiale préparent ensemble : des flottantes crème anglaise, beignets de cervelles quand le boucher a pu lui en réserver, caille sur canapé... Parfois ils sont déçus, Théo préférerait des pâtes et affirme : moi je suis une machine à manger les pâtes, alors ils lui font des pâtes.

Et elle, la nouvelle voisine, qui n'avait jamais accordé d'importance à la qualité des repas se force à manger même quand elle n'a pas faim pour leur faire plaisir. Elle met sur le compte d'une grande fatigue son inappétence. Ses amis pensent qu'il est temps que l'année scolaire s'achève. Non, elle connaît trop son syndrome : la peur des vacances ; mais le tait. Henri a confiance ; alors si ce n'est pas la fatigue, un bon civet de lièvre, des pâtes aux cèpes ne peuvent que la réconcilier avec la vie, car il n'en doute pas elle a besoin de réconciliation. Un silence pour réponse tout en pensant qu'il suffit qu'elle voie le petit bonhomme si attachant, les échanges de câlins, de mots tendres entre père et fils, observer les attentions de Maryse, et la réconciliation est là.

Puis est venue une grande fatigue, les trois étages avec les courses en main lui pèsent, elle n'a pas quatre-vingts ans tout de même ! Ensuite un malaise, le médecin appelé répète le diagnostic des autres : fatigue de fin d'année, les vacances vont rétablir sa santé. Quatre tubes de vitamines, et ça ira. Mais ça ne va pas, elle ne dort plus, déjà ça lui est arrivé mais là... des nuits entières... Un nouveau malaise, elle est si mal qu'elle appelle d'un coup de fil sa voisine. Elle grelotte, Maryse accumule les couvertures alors que les journées de juin sont déjà chaudes. Maryse a apporté un tensiomètre, la tension est à moins de huit. Elle entreprend de la frictionner, surtout aux poignets tout en lui demandant :

- Tu veux mourir ?

La question désarme la malade, elle y a songé à plusieurs époques. Le brusque tutoiement la surprend aussi. Maryse est péremptoire :

- De toute façon ça servirait à rien que tu meures maintenant, il te faudrait recommencer une nouvelle vie. Tu n'es pas prête à achever le cycle des renaissances.

Elle est dans un état de bien être, il lui suffirait de se laisser aller, elle perdrait complètement connaissance. Oui, elle entend mais de si loin... Maryse qui répète, tu m'entends ? Qui la tapote sur la joue. La soignante est prête à appeler le médecin. Une demi conscience : tout est dans une pénombre opaque, elle voit mal.

Elle niche sa tête au creux de son épaule. Elle sent la peur s'éloigner. Il a ses mains posées sur son front. Où sont-ils ? Elle ne sait, peut-être sur une terrasse mais elle ne la situe pas, elle sait qu'ils se sont assis sur des rochers. Des rochers sur une terrasse ? N'y prends pas garde, tout est bien, tout est lent, les gestes, le temps, que se passe-t-il ? Tout change, rêve-t-elle ? A présent dans la baignoire, l'éponge glissée sur son corps. Ils sont attirés par l'eau. Des lèvres insensibles rejoignent les siennes. Une angoisse, il est en train de se noyer ; impuissante pour le sauver. Il dit pourtant des mots, elle les entend mal. Elle tremble, de froid ? Elle crie. Une main serre la sienne, on veut son regard on veut qu'elle ouvre les yeux. Elle obéit. Le reste s'en va.

Maryse lui tient la main, reste près d'elle, lui reprend la tension toutes les vingt minutes, tension qui remonte au bout d'une heure et demie.

Elle confie à Henri le conseil de Maryse : vivre pour acquérir un billet d'entrée à l'éternité sans passer à nouveau par la case d'une nouvelle naissance.

- On voit qu'elle a vécu en Inde Elle m'a dit à peu près la même chose quand j'ai eu ma dépression après l'AVC. Un peu dur à entendre, mauvais karma bon karma... Ce karma d'handicapé, il y a bien des jours où il me fait « chier ». Non je ne vais pas dire de gros mots, je les interdits à Théo, et quand je le gronde il réplique : alors pourquoi on les a inventés si on ne peut pas s'en servir... Maryse m'a conseillé la musique, elle n'a pas tort quand je travaille, Chopin, Schubert, ça apaise.... Tu devrais consulter Robert, il a un fort magnétisme, il te donnerait de l'énergie mais un conseil n'en parle pas à Maryse. Pour moi, il a démissionné : trop d'ondes dans l'appartement, il faudrait que j'arrête de travailler l'électronique selon lui. Qu'est-ce que je ferais si je ne bricolais pas ? Je marche avec un déambulateur ; depuis mon AVC, la montagne, les bains en rivière, les champignons, la chasse ; finis.

Théo entre en culotte le doudou en main. « J'ai fini la sieste »

- Ça fait qu'un quart d'heure que tu es au lit, dors un peu plus, ça fait du bien de dormir à ton âge

- Quand on dort, maman m'a dit qu'on grandit, je veux pas dormir plus longtemps parce qu'alors je grandirai trop et je me cognerai au plafond.

Les mots d'enfant de Théo à eux seuls valent le fait qu'elle ait posé ses valises dans ce village.

Robert, la soixantaine avancée, relax dans la tenue, la démarche d'un qui ne se bouscule pas. Pour lui le cadre est important, il est venu chez elle. La moustache broussailleuse les mains dans les poches, le nez en l'air comme s'il humait la qualité de l'atmosphère. Les sourcils suivent le mouvement des yeux en forme de virgules qui lui donnent un air de chien battu.

Impuissant : trop d'électronique à cause du voisin.

- Il vous offre généreusement ses ondes, vous feriez mieux de déménager.

Elle a assez bougé, elle fera avec les ondes d'Henry.

- Changez au moins la disposition de votre lit, la tête n'est pas au nord. Bon, je veux bien essayer de vous donner un peu d'énergie, venez chez moi je vous ferai un soin. Elle hésite n'est-ce pas une invitation à sous-entendu ? Sur le seuil de la porte :

- Comment vous vous entendez avec Maryse ?

- Bien.

- Une belle énergie cette femme...

Comme un regret qui passe et ajoute : c'est aussi une belle emmerdeuse.

Dans une de ces petites rues qui ne voit jamais le soleil, elle pousse la porte de Robert. Un salon obscur donne sur une petite cour intérieure qui surprend ; une véritable jungle de plantes vertes : aspidistras à foison, lierre, misère ; tout ce qui aime l'humidité et la chaleur. La végétation ne rend pas le lieu plus gai, comment vivre dans cette semi-obscurité ?

- Que veux-tu ? un peu d'hypnose ? de magnétisme ? Il a le tutoiement facile.

- Holà ! Détends les épaules.

En position allongée, sur un dessus de canapé d'une propreté douteuse qui sent le chien mouillé, tout montre le laisser-aller, les cendriers pas vidés quelques verres sur la table, des montagnes de livres partout, des piles qui se sont effondrées à quelques endroits. Elle essaye de faire abstraction du lieu et se concentre sur les gestes ésotériques du thérapeute, mais l'est-il réellement ou simplement veut-il profiter de son ingénuité ? Non, Henri ne le lui aurait pas conseillé. La main au-dessus de son corps de sa tête, devant son visage ; une valse des doigts qui montent descendent se tordent en tous sens, puis elle préfère se relaxer les yeux fermés, une heure passe ainsi.

- Ah un refus...

- Quel refus ?

- Sur ton épaule droite, il y a une aide et tu la refuses.

Il lui revient cette indicible sensation au bord de la cascade tandis qu'elle enfilait son teeshirt, quelque chose d'inhabituel l'avait traversé, une sensation même pas de l'ordre de la douleur, seulement une impression qu'elle ne connaissait pas à l'épaule droite. Elle s'était demandé si elle n'avait pas abusé d'un bain froid ? Ou s'il s'agissait un début de rhumatisme.

- On est parfois habité par des entités, reste à savoir si elles sont bonnes ou mauvaises. La plupart sont inoffensives, elles viennent, repartent, on leur offre un temps de repos. Une fois j'en ai gardé une au pied durant deux mois. Celle qui loge dans ton épaule est toute en légèreté.

- Qu'est-ce qu'elle veut cette entité ?

-T'aider à écrire.

Instinctivement elle se relève, comment peut-il savoir qu'elle écrit ?

- De qui s'agit-il ?

- Un vieil homme, il a de l'expérience, il est grand, robuste, une force de la nature, barbe et cheveux blancs, c'est un écrivain.

Elle sourit et questionne avec humour : ne risque-t-il pas de lui imposer son style ?

Et tous deux partent d'un grand rire. Elle remercie en pensée ce pays où elle peut avoir de ces rires libérateurs.

- Au moins, il te fait du bien cet écrivain, puisque tu en ris. A qui penses-tu spontanément ?

- A Hugo, d'après la description.

Comment ne pas rire ?

- Rien que ça ! Au fond tu as raison, à tout prendre... En tant qu'habitant des Cévennes, j'aurais choisi l'écrivain du pays Jean-Pierre Chabrol et il correspond bien : barbe blanche grand robuste. Remarque ils ont un point commun ils ont détesté tous les deux la tyrannie, comme moi d'ailleurs. Puis, plus sérieux, un conseil : le plus important n'est pas de réussir à créer un roman, on peut vivre sans cela, l'indispensable est d'être bien dans sa peau ; ou alors on serait nombreux à être mal !

Elle se sent en confiance, et n'hésite pas à lui confier ce qui lui passe par la tête :

- Chaque fois que je voyage en France, je regarde le monument aux morts et le massacre me saute aux yeux sans parler de tous ceux qui n'y sont pas inscrits et qui ont souffert des dizaines d'années de leurs blessures. Ici il n'y a pas de monument aux morts, ça me plaît. Ils n'ont pas eu l'hypocrisie d'honorer ceux qu'on a envoyés se faire massacrer. J'aimerais écrire sur l'absence à Vénargues de monument aux morts.

- Voilà ce qu'il te souffle l'écrivain claviculaire. Fais des recherches aux archives sur la liste des morts durant cette guerre. Tu trouveras peut-être des choses étonnantes.

A la fin :

- Tu dormiras bien cette nuit. Tes fantômes ne viendront pas.

Il lui faut de l'essence, depuis le premier jour, le pompiste-instituteur la sert, elle ne l'avait pas revu depuis son premier jour à Vénargues. Toujours aussi en verve et au regard sympathique derrière ses lunettes.

Cette fois-ci :

- Hé ! je vous reconnais ! Donc vous avez trouvé un logement par ici !

Elle n'a pas le temps de répondre.

- Ça serait pas chez Bernier, au-dessus de l'appartement de Maryse ?

- Oui c'est ma voisine.

- J'ai entendu parler de vous. Vous avez de la chance, une voisine comme il n'y en a pas deux ! Et question indiscrete vous avez commencé à lire du Chabrol ?

Elle a envie de rire en pensant à l'écrivain-esprit situé sur son épaule, qui la protège aux dires de Robert.

- Pas encore, mais ça viendra... Vous devez peu travailler à cette station, je ne vous avais pas revu depuis vos conseils littéraires.

- Hé non, je ne suis plus à l'école de Vénargues, à présent je suis à Alès, une école dans un quartier pas facile. Aussi c'est exceptionnel que je remplace ma femme à présent. J'ai moins de temps. Les trajets, la direction d'école, les cahiers à corriger... Et puis pas mal de problèmes.

- J'ai connu des collègues difficiles.

- Je vous crois, mais excusez-moi, il n'y a aucun rapport entre l'école où je travaille et un collège dit difficile. Je l'ai tout de suite compris au moment des inscriptions, on a beaucoup d'enfants gitans. Je dois me battre avec les parents pour qu'ils les mettent à l'école en maternelle, au moins en grande section. Ils attendent le CP, et ça crée un retard par rapport aux autres. Puis la majorité refusent que leurs enfants continuent leurs études au collège surtout les filles après le CM2. Il faut se battre aussi pour les voyages scolaires, ils ont peur de se séparer de leurs enfants qu'il leur arrive un malheur... Pas facile, mais quand on y arrive, c'est une grande satisfaction. Vous au lycée, vous ne devez pas en avoir beaucoup d'élèves gitans.

Elle ne s'était jamais posé la question. Effectivement elle n'avait côtoyé durant sa vie au bord de la mer aucun élève gitan. Pourtant en maternelle aux Saintes Maries de la mer, il devait y avoir des enfants gitans dans sa classe...

Impossible de l'arrêter, heureusement personne ne l'attend chez elle, à part Patou qui est patient.

- Au début de ma carrière j'étais alors à Aimargues, le directeur a eu une inscription qui m'a marqué comme tous mes collègues ! Il demande au père sa profession. Il lui répond : Bé vous savez comme c'est ! Un peu vendre des légumes, un peu des voitures. Mettez « on se débrouille » sur votre papier... Je vous le répète tel quel ! Mais j'ai eu aussi à cette époque une petite gitane dont les parents vendaient des légumes sur les marchés, elle est devenue avocate ! Ça, c'est une belle victoire ! Quand j'ai des problèmes je pense à elle. Et je fais tout pour sortir ces enfants de leur avenir programmé !

Depuis longtemps elle tourne autour de ce qu'elle nomme les « enfants-choses », elle désire écrire sur eux c'est -à-dire la maltraitance sous toutes ses formes. Elles pensent aux enfants gitans, non maltraités, mais très aimés, trop aimés, au point de leur ôter la possibilité de mener une vie à leur guise ; enchaînés à l'amour de la

famille pour la vie. Le soir elle relit les premières pages d'un début balbutiant de roman où elle évoque sa petite enfance :

« Sa vie au bord de la mer, son paradis perdu, les jeux sur la plage et par mauvais temps une promenade, toujours la même. Les cabanes de gardian pour touristes dépassées, sa mère et elle toute petite se donnaient la main, continuaient sur le sentier du bout des terres avec le vent du sud qui ramenait l'odeur des embruns. Elle se souvient de la terre craquelée, des petits ilots aux contours irréguliers des cristaux salins ; impression d'écraser sous ses pas un sol argenté. Les tamaris tordus rabougris s'épachaient pour laisser place à la sansouïre. Le mauve tendre de quelques saladelles longeait les étangs avec les salicornes rougeoyantes qui semblent pomper le sang de la terre. Elle avait l'impression d'une aventure au bout du monde en affrontant l'intempérie à voir le ciel balayé de nuages menaçants. Narines grandes ouverte à l'odeur iodée prégnante, qu'importait la peau malmenée aux jambes par les picotements des grains de sable soulevés. Elle aimait l'embrun frais sur le visage et sur les cheveux devenus humide ; sa jupe gonflée à chaque caprice du vent. Les mouettes téméraires rasaient l'eau et la maigre végétation ; les autres espèces tapis au cœur des roselières, tentaient quelques sorties. Sa mère lui désignait : ibis, canards, flamants roses, ragondins, et parlait dans des contes sur les animaux de la sauvagine. Leur marche finissait à l'extrémité des terres. Là, le choc à chaque fois aussi violent : le déversement du petit Rhône et les vagues contrariées furieuses de la mer. Une bataille qui l'hypnotisait, elle risquait quelques pas de plus vers la puissante confrontation des vagues, jeu d'approche et de recul, et un rire à chaque avancée plus téméraire dont elle ressortait aspergée. Elle serait restée des heures face aux eaux écumantes enveloppée dans l'embrun qui imprégnait tout son corps. L'insistance de sa mère, la forçait à rebrousser chemin vers le village. Elle croit se souvenir qu'elle ressentait dans ce déchainement un sentiment de mort, sans que cela soit triste, un pressentiment peut-être. »

Quel âge avait-elle ? Pas même quatre ans. Un des rares souvenirs avec sa mère. Un bloc de peu d'années où elles étaient en osmose, toujours toutes les deux seules, se suffisant ; le monde partagé en deux : elles et le reste de l'humanité. Le reste dans un brouillard, comment sa mère s'organisait-elle pour travailler et s'occuper d'elle ? Et durant la courte et impitoyable maladie, qui la gardait ? Image floue de sa mère souvent absente portant un foulard sur la tête. Puis tout s'était bousculé, la vie loin de la mer, la vie chez ceux qu'on lui a nommé grands-parents. Elle déchire tout.

Elle n'écrit plus sur ses états d'âme, sur son passé, elle écrit sur l'absence d'un monument aux morts dans un village des Cévennes, un sujet qui la détachera d'elle-même. Elle écrit sur la maltraitance au niveau des États, tel un Poutine aujourd'hui qui engloutit la jeunesse de son pays et celle de son voisin, comme le minotaure et les ogres dévoraient les jeunes gens. Tuerie durant la guerre de 14 ; un quart des jeunes de vingt ans sacrifiés. Pourquoi l'américain veut-il que soit érigé un monument aux morts après plus d'un siècle passé ? L'entité qu'elle soit celle d'Hugo, de Chabrol ou d'un autre écrivain ne sera pas de trop pour l'aider à construire une trame.

Elle se rend à la mairie, la serviable Angélique accepte de lui donner la liste des maires.

- Vous voulez remonter jusqu'où ? Parce que si c'est jusqu'à la révolution française il vous faudra chercher dans les archives départementales.

- A la guerre de 14 ça suffira.

- Qu'est-ce que vous voulez faire de cette liste ?

- Je l'ignore.

Angélique la regarde comme un être étrange, d'abord on raconte qu'elle se baigne nue à la cascade le matin, qu'elle se fait soigner par Robert, qui n'a pas la meilleure réputation et à présent cette liste. Il faudra qu'elle en parle au maire.

Elle hésite à déranger Henri, elle sait qu'il a une vie de métronome. Il occupe son salon façon atelier à partir de 15h, avant il fait la sieste après il lit le « monde » et le matin il se partage entre la cuisine, la présence de l'aide-ménagère, des exercices de rééducation avec parfois visite du kiné et après la soirée est consacrée à elle ne sait quelle recherche sur internet. Il repousse ses outils, lui sourit, il n'est pas maniaque à ce point dit-il, les visites lui font toujours plaisir. Elle lui fait part de son projet d'écriture.

- J'ai obtenu la liste des maires. Si on compte bien depuis la guerre de 14-18, il y a eu six maires, tous de la famille Lecours, chacun a eu plusieurs mandats et Marcou est le dernier, il a laissé la place à Philippe Jollière.

Qui pourrait l'aider ? Lui donner une piste de départ ?

Henri, enfant du pays, lui répond : les mieux placés pour informer ce sont les Lecours. Effectivement depuis la guerre de 14-18, le maire a toujours été un de leur famille. Marcou a lâché le poste après son divorce avec Luce qui l'a bouleversé... La vieille Amélie peut-être aussi, elle a connu le père de Marcou.

- Amélie ?

- Madame « sasque », si tu préfères. Mais pourquoi cette histoire t'intéresse tant ? Tu n'es pas d'ici...

- La compassion pour toute cette jeunesse massacrée, peut-être que tout aurait été différent pour leurs descendants sans le conflit. Une fois présente, la souffrance s'incrute, il faut plusieurs générations pour s'en débarrasser.

D'un coup, elle se mord les lèvres. Il lui revient en mémoire ses grands-parents si peu aimants qui avaient perdu leurs parents sous les bombardements de la première guerre. Y avait-il une corrélation entre le traumatisme de leur enfance et leur attitude envers avec sa propre mère ? Elle chasse l'idée.

Henri soupire : - Depuis 1918, les massacres n'ont pas manqué. J'y pense : Maryse pourrait savoir quelque chose. Elle a été la compagne de Marcou dans sa jeunesse avant de partir aux Indes. Questionne-la.

Elle invite Maryse à un apéro. Sa voisine la félicite pour l'aménagement et la décoration qui fait de son petit appartement un cocon douillet. Le chat installé sur un fauteuil saute aussitôt pour se mettre sur les genoux de Maryse. Elle l'en félicite car ce chat, selon elle, est détecteur de bonnes ondes. Elle ne sait comment engager la conversation. Maryse lui en évite la peine ; celle-ci a su qu'elle s'est faite soignée par Robert. Il y a un réseau spécial à Vénargues, pas besoin internet, d'Ipad. Rien ne reste secret, en quelque sorte lui a expliqué Véro, ici, les nouvelles sont bios, ça ne passe pas par les ondes.

L'invitation commence mal :

- Tu aurais pu me demander au lieu d'aller chez ce charlatan.

Elle tente un premier « tu » à son tour :

- Tu es magnétiseuse ?

- Ce qui est sûr c'est que je soigne mieux que mon ex.

Robert, son ex ?

- Robert m'avait parlé de tes liens avec Marcou.

- L'un n'empêche pas l'autre. Mais la morale est sauve chacun son tour, et d'ailleurs je me fous de cette morale-là ! Bref, d'abord il y a eu Marcou, puis Robert. Et à présent je suis très bien seule. Avec Robert nous avons été mariés dix ans. Que t'a-il donné comme conseil ?

- Je lui ai parlé de mon intention d'écrire sur l'absence de monument aux morts à Vénargues et il m'a encouragée à suivre cette voie. Aussi j'ai demandé à la mairie la liste des maires depuis la première guerre mondiale.

- Il a trouvé une façon d'emmerder Marcou en te poussant sur ce sujet. Il a été toujours jaloux de mon premier amour ; il a la rancune tenace. J'ai su tes recherches, tu as demandé aussi la liste des soldats décédés.

Elle se sent devenir rouge, une fragilité de se sentir jugée, elle croit devoir se justifier. Est-elle habilitée à fouiller le passé du village, elle qui vient à peine de s'y installer ?

- Il n'y a rien de mal à ça...

Maryse passe sa main sur les poils de Patou, elle en retire des touffes, il devient une vraie machine à ronrons :

- Ce chat a trop chaud avec toute cette fourrure.

Puis poursuit :

- Non, rien de mal à savoir pourquoi il y a ce mystère : Vénargues seul village de France sans monument aux morts. Même si je n'aime pas donner de conseil, si tu tiens à faire ce livre, fais-le discrètement. Le mieux : change le nom du village, inventes-en un.

- Est-ce gênant de nommer les véritables lieux ?

- Ça pourrait créer des scissions dans le village. Et comment te sens-tu depuis la séance de Robert ?

- Un peu moins fatiguée mais pas probant que ce soit à cause de ses soins.

- Je ne suis pas sûre qu'il soit un bon canal.

Devant son regard interrogatif, Maryse continue :

- Son énergie ne provient peut-être pas de sources positives. Non pas qu'il soit mauvais homme mais il capte tout et n'a pas le pouvoir de sélectionner ce qui lui vient. Si tu te sens à nouveau mal, il faudra que je te nettoie, si tu le permets.

- Vous êtes tous sorciers dans ce pays ?

Maryse rit, détourne la conversation pour servir un breuvage fait avec des herbes qu'elle a apportées : orge, groseilles, arnica...

La couleur et le goût sont étranges :

- Confirmation, je... suis un peu sorcière, mais une gentille sorcière.

- Et Robert ? Sorcier, lui aussi ?

- Un peu. On s'est rencontrés et mariés en Indes. Je travaillais alors dans un ashram, à Bombay, j'y faisais un peu de tout mais j'étais surtout chargée d'accueillir les touristes français, j'y ai rencontré Robert venu faire une formation d'Ayurveda. Lui s'était improvisé précepteur d'enfants chez une famille fortunée, il leur apprenait le français. Il a toujours été évasif sur son passé, je savais juste qu'il avait vécu longtemps en Afrique surtout en Ethiopie. Nous avons des goûts en commun, la poésie, la musique raga. A cette époque il écrivait des poèmes, peut-être est-ce cela qui m'a séduite. Puis il a cherché les expériences mystiques les plus extravagantes. Il voulait m'y entraîner. J'ai refusé, il a déploré alors mon manque d'ouverture d'esprit, et je l'ai traité d'intolérant. Bref trop de disputes. J'étais fatiguée de le voir passer de gourou en gourou. Nous nous sommes séparés, je suis retournée dans mes Cévennes natales. Quatre ans plus tard, à mon grand étonnement, je l'ai vu s'installer à Vénargues. Il m'a encore plus étonnée quand il prit le poste de secrétaire à la mairie. A l'époque Marcou était encore maire. Au début, tout allait bien, ça n'a pas duré longtemps, vu leur caractère c'était à prévoir ; Robert ne supporterait pas les coups de colère de Marcou. Il y avait aussi de la jalousie entre eux à cause de moi. Je n'en pouvais plus de leur bataille de coqs. Robert a quitté son emploi au bout de deux ans. Je l'ai toujours connu en recherche d'ésotérisme, ce n'était pas une vie de secrétaire qui pouvait le combler. C'était un voyageur avant de me rencontrer, il a recommencé, il est parti en Israël pendant huit ans. Jusqu'à ce qu'il revienne... dix ans après. Il voulait à nouveau vivre avec moi. J'ai refusé. Il a espéré que je change d'avis et m'a dit : j'attendrai. Il a eu la chance de retrouver le poste de secrétaire. Marcou n'était plus maire, il s'entendait plutôt bien avec Philippe qui a un caractère paisible. Jusqu'à ce qu'ils aient le désaccord au sujet de l'ancienne mine. L'équipe municipale, son maire en tête, tous ont refusé d'intervenir pour dénoncer la pollution qu'elle avait créée. Robert a démissionné une fois de plus, cette fois c'est tout à son honneur. Depuis, il s'est improvisé thérapeute en tous genres.

- Quelle ancienne mine ?

- Celle de Combeyre, j'ai vécu enfant dans un hameau tout proche, aussi l'eau n'est plus consommable, on ne peut ni la boire ni laver les légumes. Enfant, on se baignait dans le Vernou, surtout mon frère ; le cours est assez profond pour qu'on puisse y nager. Le Vernou ne passe pas à Vénargues, il coule dans une autre vallée à plus de vingt-cinq kilomètres à l'ouest, il ne rejoint le Gardon qu'en aval, là l'été ses berges sont occupées par les baigneurs ! S'ils savaient !

Elle comprend à présent les mises en garde de Véro, pourquoi ne lui en a-t-on jamais parlé auparavant ?

- Un réflexe ; pour que le pays n'ait pas mauvaise réputation. Tu comprendras de quoi il s'agit si tu viens avec moi demain. Je partirai tôt pour éviter la chaleur. Combeyre est à une trentaine de kilomètres d'ici, je dois y prendre des photos avec Bertrand Bernier

Le visage de l'homme dans son rêve lui revient.

Ses amants dans le passé, peu dans le cadre du travail, encore moins avec les réseaux sociaux... toujours des rencontres qu'elle croit originales : dans une bibliothèque, sur un banc au bord de la mer, à la sortie d'une conférence, mais aucun n'est jamais intervenu dans ses rêves. Ce Bertrand pourquoi s'y invite-t-il ? Elle a trente-six ans, elle ne veut pas reprendre des liaisons qui n'en sont pas, des aventures qui ne sont même pas un besoin sexuel. Pour briser la solitude un moment ? Et la solitude lui manque vite. Se sentir comme la majorité des gens de son âge ? Pour vérifier son pouvoir de séduction ? Par masochisme ? Peut-être, car elle cerne dès le début ce qui lui déplaira chez l'autre. Oui, par masochisme, elle déteste le moment où elle annonce qu'elle arrête la relation. Elle n'aime pas faire mal, mais la sensation de se sentir prisonnière lui est insupportable. Ils ne comprennent pas, jamais ils ne comprennent, mais pour quel reproche ? Elle ne saurait en citer un, ou il y en a trop, souvent l'ennui... Comment dire sans vexer ? Des discussions qu'elle essaie d'abrégier. Culpabilité envers eux, mais rester dans le mensonge la culpabiliserait encore plus. Ce qu'il faudrait expliquer elle ne le peut pas. Elle ne peut dévoiler qu'elle est une infirme du cœur. L'unique lien s'est créé lentement, un jour elle dut reconnaître à sa surprise qu'elle aimait et puis la mort brutale....

De tout cela elle n'en souffle mot à Maryse qui la conduit à Combeyre, le hameau de son enfance. Elle écoute cette femme d'une génération précédente et pense à sa mère qui n'a eu aucune vie amoureuse.... Toujours des retours en arrière et des questions... Elle ne sait rien... rien et encore rien.

Route ombragée de châtaigniers cachant et dévoilant des vallées, parfois une ferme, des brebis. Maryse durant le trajet traversant les vallées lui parle de sa vie amoureuse :

- Robert n'était pas facile, je ne supportais plus son mysticisme de pacotille. Avec Marcou, c'était différent ; j'avais quinze ans quand j'en suis tombée amoureuse. J'y pense : tu remarques le terme ? « On tombe amoureux ». Tomber n'est pas une bonne chose. Tombée en étant enceinte, et tombée encore plus après un avortement qui m'a rendue stérile. Bon, tant qu'on n'est pas dans la tombe on réagit, on essaye de vivre le mieux possible... J'arrête avec mes jeux de mots stupides. Je t'ennuie... Un sacré caractère le Marcou, j'étais très jeune ; je supportais mal la restriction de liberté imposée par mes parents, ils me laissaient sortir avec Marcou, en qui ils avaient confiance parce qu'ils connaissaient sa famille. Je n'aimais guère ses copains, style « les val-seuses », tu vois ce que je veux dire ? C'était dans l'air du temps, s'ils ne te jugeaient

pas « libérée » ils te taxaient de bonnet de nuit, de ringarde. J'étais mal à l'aise quand Marcou m'amenait vers Saint-Jean du Gard, l'un d'eux y possédait une ferme isolée à l'abandon. Officiellement nous participions à un pique-nique champêtre. Il y avait de tout, des drogués, des filles peu averties, quelques prostituées... Et sagement il me ramenait à six heures du soir. Impossible de lui demander qu'il ne voit plus ses copains, il avait une telle admiration pour eux. À dix-sept ans ça a été compliqué, je ne voulais pas d'enfant, pas si tôt, lui aussi, il avait vingt ans. Cet avortement passé sous silence ça a cassé quelque chose entre nous. Il n'a plus arrêté de me tromper. J'ai attendu mes dix-huit ans, je l'ai quitté et je suis partie en Indes. Si Bastien est dragueur il a de qui tenir. A quinze ans, Marcou a eu une maitresse de vingt ans de plus que lui, la femme d'un des dirigeants d'une multinationale. Quand il m'a fait ses confidences, j'ignorais quelle était cette multinationale. Cet homme travaillait à Bruxelles, à Paris, à Los Angeles, il n'était jamais là. Sa femme s'était amourachée du pays ou plutôt de la population masculine ; style Brigitte Bardot sur le retour, foulard, corsaire et chemisier à froufrou en dentelle. Je crois que c'était surtout la décapotable qui lui plaisait au Marcou ! Je m'en souviens bien de cette femme. C'était dans les années soixante-et-dix, il était en seconde, elle le cherchait au lycée les jours où il faisait trop beau pour s'enfermer dans une salle de classe. Marcou tout fier montait dans la voiture, et c'était la grande vie. Pas tous les jours, bien sûr, il ne fallait pas que le lycée alerte les parents même si en usage de faux il était le roi. Résultat : le jour du bac, il a fait pareil ; ses parents pas trop regardants ont gobé qu'il l'avait loupé. Un drôle de loustic ! Puis cette femme a disparu et il est venu vers moi.

Elle, elle ne raconte rien, et pense que la vie de Maryse ferait un bon roman, mais elle a un autre sujet en tête, plus tard peut-être. Il faut engranger pour le futur. Un avenir qui ne soit pas vide de mots.

Chapitre 5

Elles quittent la voiture, pour un sentier idyllique ; juste un panneau qui interroge : « Attention danger, environnement pollué. »

- Voilà comment on est protégé ! Juste une lettre du préfet à la mairie indiquant de prendre des mesures de simple sécurité telles que la signalisation du danger ou clôture éventuelle des zones les plus contaminées. Mais tu vois une clôture toi ? Et cette lettre date de seize ans !

A l'entrée du hameau après quelques cent mètres à pied au milieu des pins, quelques mûriers d'un temps révolu avec des pustules sur leur tronc rugueux, crevasés, noueux entourent une maisonnette, la tonnelle à demi écroulée sur la terrasse. Tout autour des herbes folles ondulent avec le vent comme des vagues vertes prêtes à engloutir cette presque ruine ; ça sent le thym ; comment imaginer que cet endroit si calme si parfumé soit nocif ! Maryse, le regard allant d'une vasque en terre à la peinture écaillée sur une table de jardin, à un rebord de fenêtre encombré de poteries ébréchées, à côté des fait-tout continuent à rouiller près d'un foyer noirci par les grillades d'antan. Objets dérisoires qui semblent raviver les souvenirs de sa voisine. Elles entrent ; tout dit l'abandon ; la terre grise desséchée sur des assiettes, le placard sans porte, le sommier crevé, l'amas de verres, de bouteilles vidées encastrées dans des toiles d'araignées, des fagots entassés : archéologie de vies heureuses arrêtées. Univers de fêtes endormies.

- C'était un maset communal, mes parents s'y réunissaient avec leurs amis. Pendant qu'ils jouaient aux boules, nous les enfants on se baignait dans la rivière, surtout mon frère, il en est mort. Nous étions cinq cents habitants jusqu'en 75, avant qu'on se rende compte que vivre ici était dangereux, même si on ne voit rien. Je me souviens des morts, des malades à cause de l'eau contaminée par l'ancienne mine voisine. Peu à peu tout le monde est parti. Les déchets qui restent font encore des ravages écologiques soixante-et-dix ans après la fermeture des puits. C'est ici que je suis née. J'ai rendez-vous avec Bertrand Bernier ; tu le connais, le fils de notre propriétaire, il est avocat et aide l'association créée par les riverains des sites, j'en fais partie. Aujourd'hui, Bertrand et moi devons prendre de nouvelles photos du désastre.

Elles vont par les rues aux maisons serrées, celle des parents de Maryse a un mur ventru, elle semble enceinte d'une petite ; enfant elle s'imaginait qu'un beau matin une toute petite maison serait déposée au pied de la vieille.

- Ma maison reste éternellement enceinte, un miracle qu'elle tienne encore debout.

- Tout le monde est parti ?

- Il reste Louissette, elle a mon âge, on était une vingtaine d'enfants. L'été on s'asseyait sur un bord de trottoir et on écoutait les adultes réunis, ils amenaient leurs chaises. Je m'endormais sur le trottoir, ma mère m'emportait dans ses bras. Louissette n'a pas eu une vie marrante. Son père répétait en occitan à qui voulait l'entendre dans les rues, dans les bars, « Tres filhas tres putas ». Tu comprends ? Trois filles trois putes. Aussi ses sœurs sont parties aussi vite qu'elles l'ont pu et Louissette s'est occupé de lui. Une vie massacrée, elle n'a pas su se défendre.

Maryse tout en marchant évoque ses souvenirs. Elle ne l'écoute plus, l'histoire de Louissette la renvoie à sa mère enceinte à seize ans, et surement traitée de pute par ses grands-parents. Elle les avait assez entendus dénigrer leur fille décédée. Qu'est-ce qui s'était passé. Pourquoi ne connaissait-elle pas le nom de son père ? Pourquoi sa mère à seize ans n'avait-elle pas avortée ? Arrivée devant une demeure vétuste, elle reprend conscience du présent. Une vieille femme se penche au-dessus d'un seau, elle en touille le contenu, à ses côtés un border-colley. Louissette, heureuse de la visite, se redresse pour les accueillir. Elle paraît plus âgée que Maryse, un chignon gris et des vêtements qui y contribuent comme sa blouse aux teintes gris-aubergine pour ne pas se salir.

- Louissette ce n'est pas raisonnable de continuer à habiter toute seule ici.

- Et où veux-tu que j'aille ?

- A Vénargues. Si tu veux, on organise ton déménagement, tu n'auras rien à faire.

- A mon âge tu veux que je déménage ! Je déménage assez dans ma tête !

- D'abord tu n'es pas vieille puisque j'ai ton âge. Et si tu ne t'habillais pas comme ta grand-mère avec cette blouse que tu ne quittes pas, tu rajeunirais.

- Je m'habille comme je veux et si tu es venue pour me dire des choses désagréables, tu peux partir. Et toi avec tes tuniques indiennes hippie, tu te crois toujours en Inde ?

- Bon on arrête la guerre ?

- Tu as raison, déjà que j'ai pas le moral parce que mon chien est malade.

- Qu'est-ce qu'il a ?

- Un cancer des testicules, le vétérinaire m'a dit de ne pas le laisser sortir, mais comment obliger une bête à rester tout le temps à l'intérieur ! Je le laisse faire ce qu'il veut, pour ce qu'il a à vivre ! Et dans son état, ça lui plairait pas de déménager.

- Tu vois bien que c'est dangereux de vivre ici ; ça fait combien d'animaux que tu perds ?

- Pas tant que ça.

- Tu ne cultives plus ton jardin au moins ?

- Facile à dire quand on a une voiture pour faire les courses ; il y a bien Victor qui me mène à Florac de temps en temps, mais le jardin c'est plus pratique pour les légumes.

- Qu'est-ce qu'elle dit ta dernière prise de sang ?

- Elle dit comme d'habitude. Un taux trop élevé de métaux lourds dans le sang. Le médecin, lui aussi, me dit d'arrêter de ramasser des légumes. Mais j'en ai assez des bons conseils : déménage, rentre ton chien, ne bois pas l'eau, lave le rebord de tes fenêtres chaque matin... Et même la façon de me couper les ongles ! Il faudrait que je les aie le plus court possible, comme si avec le travail à la terre et les bêtes j'avais jamais eu des ongles longs !

Maryse revient à la charge :

- Fais au moins des travaux ; ta porte... regarde ce courant d'air qui doit passer l'hiver.

- Ecoute pour ce que j'ai à vivre, ça vaut pas la peine.

- Evidemment si tu continues à être ici et à boire l'eau du robinet !

- C'est pour ça que je bois souvent de la carthagène ! ça donne des coliques mais ça n'empoisonne pas. Allez, asseyez-vous, mettez-vous à l'ombre, vous serez bien ; je vous sers un verre.

Le temps que Louissette cherche les verres à liqueur, Maryse lui souffle que la carthagène est une obligation, on ne peut pas la refuser quand on fait une visite dans les Cévennes.

Louissette revient avec le plateau, inutile de chercher les sujets de conversation, elle est en manque de visite ça se voit ; aussi profite-t-elle de leur présence pour parler ; à part son chien, à qui peut-elle parler ? Alors elle dit sa vie, qui n'a pas été rose, son père difficile, son travail chez le notaire, car il y avait un notaire ici dans le temps, elle faisait office de secrétaire avec en plus des heures de ménage qu'il ne déclarait pas, aussi sa retraite est mince. Les hommes sont mauvais, elle préfère les animaux, eux au moins ils ne font pas de mal. Mais voilà les animaux ici l'abandonnent, ils tombent malade et meurent. Et elle continue : qu'elle n'a jamais été mariée même avec le compagnon qu'elle a eu pendant vingt ans, un homme divorcé qui a refusé de l'épouser. Pourtant elle l'a soigné quand il était malade ; et voilà ! Elle n'a hérité de rien, il n'a pas pensé à elle. A l'enterrement, on l'a ignorée, tout le monde a préféré saluer son ex-femme. Elle n'oubliera jamais : les cousines qui lui ont lancée « Toi tu n'étais que la femme du samedi soir ; ». Ce sont des mots qui tuent, la blessure je la garde.

- Bon, on va pas s'attarder, Louissette.

Manifestement Maryse connaît le discours de sa camarade d'enfance. Louissette se sent frustrée, la visite est trop courte... Oh ! Elle a pas raconté... Tu vas pas me croire, Roger est venu me chercher pour la messe à Saint André de Valborgne. Un de ces scandales ! Déjà qu'à côté de moi, j'avais deux ados qui jouaient sur leur portable.... Forcément ils s'étaient placés loin de leurs parents. J'avais envie d'intervenir... Mais le plus fort, un que je ne connais pas, qui s'avance pour prendre la communion. Attends le meilleur, il prend l'hostie dans sa main et se dirige vers la sortie de l'église. Le nouveau curé, c'est un grand gaillard, il le rattrape par l'épaule sur le pas de la porte.

- Qu'est-ce que vous allez en faire ?

- La manger.

- C'est ici qu'on la mange, vous ne sortirez pas avec.

- Il faut consommer sur place ?

- Oui, ce n'est pas une nourriture à emporter.

- La consommer dehors, ça détruirait tout ?

Des gens se sont mis à rire, mais le curé, lui, il ne riait pas et moi non plus, surtout que l'énergumène criait que le catholicisme était révolu, qu'il existait des chrétiens plus soucieux de la vraie foi. Bref ! un scandale comme jamais. Il paraît qu'il a fait pareil au culte protestant de Saint-Germain de Calberte. On m'a dit que c'était un américain installé à Vénargues. Et bien vous héritez d'un brave fada !

Enfin fada : « pas sûr ⁴ ! » à la ferme de Bertarès, il s'est amené avec je ne sais qui, un costaud en tout cas, parce que la petite de Jacques a fait la bêtise de lui dire où elle habite. Parait-il qu'il l'avait vue si pieuse à l'église d'Anduze qu'il était venu lui offrir une bible. Il a eu de la chance de pas venir seul, car quand Jacques l'a vu faire de grands discours à sa petite, il n'a fait ni une ni deux, il a pris la fourche, et les deux sont partis sans demander leur reste.

Maryse s'immobilise : il manquerait plus qu'on ait affaire à un pédophile ! Quel âge elle a, la fille de Jacques ? Quinze ans à tout casser ?

- A peu près.

- Un bon pasteur celui-là ! Comme si on en n'avait pas assez de problèmes avec l'eau polluée, il faudra en plus surveiller ce type.

En passant devant le seau rempli d'eau grisâtre. Maryse plaisante :

- Tu vas faire des pâtés comme les petits ?

- Je prépare ma lessive, c'est pas de la terre, c'est de la cendre que je dilue dans l'eau, au moins je recycle les cendres de ma cheminée.

- Oui mais tu utilises de l'eau polluée.

- Mon linge est propre. Si tu veux je t'en préparerai. C'est de la lessive pas chère et écologique.

- Ecologique, ça reste à voir

- Mais pourquoi vous partez si rapidement, on s'est à peine parlé, je suis tellement seule.

- Dis à Roger de venir te chercher quand il va à la chorale, ça te ferait du bien de chanter et puis tu verrais du monde.

- Non je ne veux pas me mélanger avec certaines personnes.

- J'espère que je n'en fais pas partie !

Sur le chemin qui les éloigne de Louissette, Maryse élude la réflexion de sa camarade d'enfance.

- Elle a toujours eu un sale caractère mais vivre ainsi, ça n'améliore rien. Elle n'est pas la seule dans cette situation, dans toutes les communes voisines combien

⁴ Pas sûr

sont touchées ? Quand je pense qu'il y a cinq ans, quarante riverains de la mine ont porté plainte « pour mise en danger de la vie d'autrui », sans résultat ! A l'époque c'était le tribunal de Marseille ; il a été dit : « on ne peut déterminer de manière certaine que les métaux lourds présents sur les sites soient d'origine humaine et non naturelle ». Et voilà, pas de consensus scientifique sur l'origine des pathologies que présentent les riverains.

Maryse est si grave depuis qu'elles ont pénétré dans le petit village. Elle n'ose s'interroger à voix haute : cet américain que vient-il faire à la sortie des cultes ?

Chapitre 6

Elle est prévenue, pour rejoindre le point de rendez-vous avec Bertrand, il faut une petite demi-heure de marche. Elles prennent un sentier escarpé et pentu qui tourne le dos au village. Apparaissent sur l'autre versant des pans de collines à la terre raclée, nue, ou d'une végétation à demi morte. Des arbres au sol, d'autres sans feuillage malgré la saison. Pas de fleurs, pas d'herbes, elles approchent un bord de rivière mais peut-on appeler cette eau jaunâtre entourée de berges boueuses un cours d'eau ? Une eau lourde qui refuse de s'écouler au rythme du temps, une eau silencieuse, une eau sombre, une eau de mort. Une eau comme un couvercle qui cache une vérité terrible, cela se devine aux relents nauséabonds qui s'en dégagent. Pas loin un crassier non de charbon mais de boue rouge. L'impureté partout.

Bertrand est face au borborygme, il prend des photos.

Maryse en guise de bonjour met sa main sur l'épaule du photographe :

- Combien faudra-t-il de preuves de la pollution pour que justice nous soit rendue...

Quand il voit la compagne de Maryse, son visage s'éclaire. Cela faisait six mois qu'ils ne s'étaient vus ; elle se sent rougir en se remémorant son rêve.

- Je vois que Maryse a décidé de faire votre éducation, il n'y a pas que les Cévennes touristiques. Voici les Cévennes exploitées.

Le bras tendu vers l'eau jaunâtre croupissante qui ressemble plus à un cloaque qu'à une rivière.

Maryse explique :

- On est au puits zéro, le plus contaminé. Il paraît qu'ils vont s'en occuper ; ça fait combien d'années qu'on nous le promet !

Un panneau dit tout : « Zone représentant de fortes concentrations de plomb et autres métaux ».

Une colère sourde chez Bertrand : c'est tout ce que le préfet a préconisé, l'implantation de ce panneau !

Maryse a la tristesse laconique ; ce fut une rivière où on pêchait la truite et les écrevisses.

- Eloignons-nous, ne restons pas dans cette odeur.

Au bout d'une demi-heure de marche, le cours d'eau ressemble à une rivière normale.

- Normale ; en apparence ! Pourtant son ph voisine le niveau deux. Comment avec un tel taux peut-on penser que la vie reprenne le dessus ! La nature a beau avoir des ressources en résilience, quand c'est trop c'est trop.

Bertrand a posé son appareil photo sur un rocher, il semble désespéré. Lui vient l'envie d'embrasser son front, d'effacer tous ses chagrins. Un léger vent balaye sa chevelure, elle le trouve beau. Maryse la colère sur le visage et l'impatience dans les jambes fait des aller-retours au bord de la rivière en parlant, comme si la rivière mise en accusation était sommée de lui répondre.

- Voilà pourquoi mon village a été abandonné. Dans les années soixante-et-dix trois enfants sont morts d'une leucémie dont mon frère. Des analyses ont montré la toxicité de l'eau : plomb, mercure ; on se baignait dans cette rivière. Aujourd'hui les mines abandonnées depuis plus de soixante-et-dix ans continuent à empoisonner les gens en aval dans les basses cévennes : Anduze Aigrefeuille Toiras Tornac.

Tous trois, s'éloignent et s'installent sur un « ranquet », muret en pierre qui retenait autrefois les « bancels », autrement dit les terres cultivées.

- J'ai eu la visite de Marcou. J'ai été étonnée. Je me doutais que ça devait être important. J'avais raison, il m'a annoncé qu'il en avait plus pour longtemps à vivre et il voulait avant qu'il soit trop tard, me donner l'identité du mari de sa maîtresse quand il était adolescent. Parce que c'est en lien direct avec la pollution. Il a mauvaise conscience de me l'avoir cachée si longtemps sachant mon combat. Il s'agit de Frédéric Courtenay, un exécutant haut placé chargé de fermer la mine de Combeyre en 1970.

- On peut le contacter ?

- Non, il est mort depuis longtemps. Mais ce Courtenay avait laissé un dossier chez sa femme à l'époque. Un dossier bien en vue, Florence, elle s'appelait Florence, se préparait dans la salle de bain. L'entête : « Pollution de la mine de Combeyre ». Stupéfait, Marcou est allé aux dernières feuilles, pensant que souvent on y résume une analyse. Encore plus stupéfait, il a tenté l'inimaginable, glisser le dossier dans son cartable de lycéen. Florence trop empressé de sortir avec son jeune amant, n'a rien vu. Le soir même, il a photocopié les passages les plus explicites et le lendemain le remettait en place. Il a gardé depuis plus de cinquante ans ces photocopies. Il a raison d'avoir mauvaise conscience ! Il a été maire pendant trente ans et il n'a pas levé le petit doigt pour entamer la moindre poursuite judiciaire contre l'exploitant ! A mesure que j'ai lu ces feuillets, ma main s'est mise à trembler. Je lui ai tout lancé à la figure, il a reculé. Lui si sûr de lui en temps habituel, est devenu tout blanc, j'aurais eu un couteau sous la main... je crois lui avoir vraiment fait peur...

Il s'est mis à bégayer : que Vénargues n'a jamais été touché ! Il a ramassé les feuillets les a rangés dans sa poche, m'a demandé pardon. Mon frère me semblait présent dans la pièce. Je l'ai traité d'assassin. Il m'a pris par le bras, répétant « calme-toi » ; mais je ne voulais pas me calmer. J'ai dû supporter son discours habituel : au début, personne ne se rendait compte de l'impact des déchets, même ta famille, tout ton hameau, les mairies des communes voisines aussi... Quand on l'a appris, personne ne pouvait prévoir que la situation empirerait. Naïvement on pensait que les fauteurs seraient obligés de dépolluer.

Je me suis dégagée. Mais toi tu savais tout ! Tout depuis cinquante ans ! et tu n'as rien dit, rien fait ! Tu étais là quand mon frère est mort, tu as vu notre chagrin. Et tu n'as rien dit ! Ces papiers, tu les avais déjà en main ! Je l'ai traité de monstre.

Il s'est assis, a attendu que je me calme.

Et là, le comble ! Je suis aussi venu, en échange de ces pages de demander de t'opposer à la construction du monument aux morts lors du vote du conseil municipal.

Je n'en ai pas cru mes oreilles ! En plus du chantage ! Comme un enfant pris en faute me disant : je sais que tu me détestes, mais réfléchis.

- Ton frère est mort à cause du Vernou, à l'époque je n'étais pas encore maire, c'était mon père. Je ne suis pas responsable. On ne peut pas laisser cet américain décider de tout chez nous. J'ai fait une pétition contre sa demande de permis de construire sur le pic rouge. Il faut que tu m'aides... Il faut que tu m'aides, cela ne peut pas se faire. Cet homme se croit mon cousin. Tu sais la vérité à ce sujet.

Evidemment, je le sais le secret de sa famille, j'ai deviné qu'il allait évoquer nos souvenirs... Ça n'a pas manqué, notre amour de jeunesse, qu'il aurait dû m'empêcher de partir en Indes, que toute sa vie je lui avais manqué, qu'il n'avait aimé que moi. Bref

les grands violons ou plutôt le grand guignol. Mais je voulais ces feuilles qu'il avait remis dans poche et j'ai accepté de m'opposer au vote du conseil municipal pour les deux constructions, sur le pic rouge et pour le monument aux morts.

Il m'a prévenue que nous étions quatre à voter contre le projet, Verdeheille à qui Marcou prête sa chasse gardée, Picou qui profite de son appartement à la Grande Motte et Molina le garde champêtre payé grassement pour fermer les yeux quand Bastien braconne.

Quel magouilleur ! J'ai demandé : tu n'as pas peur que je te dénonce ? Il n'a aucune crainte le saligaud !

Il a sorti les feuillets de sa poche, les a posés sur la table. Le plus drôle, si l'on peut dire, au dernier moment, lors du conseil où on délibérait, Picou a demandé un vote secret. Moi ça m'a arrangée et fidèle à ma parole j'ai voté contre. Mais j'ai été la seule ; les trois autres ont tourné leur veste. Je me doute que l'américain les a achetés, puisqu'il a essayé avec moi.

Bertrand la regarde stupéfait : - Et bien j'ai eu raison de descendre de Paris avec tout ce que tu me révèles !

Maryse, pale, honteuse d'avoir ces feuillets depuis un mois sans rien dire, regarde ses pieds

- Au sujet de l'américain, je n'ai aucun regret. C'est un fou, Marcou a raison, il ne faut pas qu'il s'installe ici. La suite, Bertrand va encore plus t'étonner. Je me serai cru dans un vrai polar ! Il me téléphone, me donne rendez-vous la nuit au sommet du pic rouge. William Bestford est vraiment étrange, derrière ses lunettes à lourdes monture on voit mal son regard, j'ai l'intuition qu'il se cache. Il m'a retenue un bon moment, j'avais froid, il était presque minuit et à cette heure en octobre... Je n'avais pas prévu de rester dehors aussi longtemps, ce n'était pas son cas : il portait une grande écharpe en laine orange. Il m'a pris par les épaules pour mieux me convaincre ; ce monument est important pour lui, son enfance a été bercée par l'héroïsme de son arrière-grand-père. Sa mère pleurait quand elle lui contait ce que son aïeul et ses arrière-grands-oncles avaient vécu sur le front. Leur âme ne serait pas en paix tant que leur mémoire ne serait pas honorée. Il s'est mis à arpenter la prairie devant les phares de nos véhicules, gesticulant, répétant : on ne peut pas à ce point oublier le passé, l'histoire, les sacrifices. Et pour finir : « Regardez-moi, ai-je l'air d'un américain, je ne suis pas grand, plutôt replet, j'ai hérité des gènes de mes ancêtres cévenols. »

Je n'ai pu m'empêcher de sourire. Mais je n'ai pas relevé. S'il avait su que je détenais, moi, le secret de la famille Lecours ! Mais ce n'est pas à moi de le lui révéler.

Des mots à grande saveur pour une écrivaine en panne d'inspiration :

- Quel secret ?

- C'est pas moi qui vais t'en parler, si tu y tiens vraiment demande à Marcou ou plutôt à son fils. Marcou en mourrait de honte si ça se divulguait. Bastien, peut-être acceptera. Je sais que tu veux écrire sur l'absence du monument aux morts. Au final le William m'a proposé cinquante mille euros que j'ai refusé. Je l'ai regardé rejoindre sa voiture en jetant ses incantations vers la lune. J'ai eu l'impression de voir un grand malade. Puis il a fait vibrer son moteur. Je ne sais pas comment il est arrivé vivant au village à sa façon de prendre les virages, et il y en a des virages sur cette route du pic rouge !

Bref, le jour du conseil, la construction du monument aux morts a été adoptée à l'unanimité moins une voix, la mienne... et idem pour le permis de construire une bâtisse sur le pic rouge. Même Véro, la plus virulente au départ contre le projet a tout voté, à croire qu'elle a touché les cinquante mille euros. Le comble Philippe Jollière m'a demandé un projet pour le futur monument, il m'a attrapée en fin de séance tout heureux de me l'annoncer en précisant : il faut faire travailler les artistes locaux. C'était bien la première fois qu'on s'intéresse à mon travail ! En fait... je devine pourquoi : notre association pour la dépollution du site minier l'inquiète surtout depuis qu'il sait que tu es notre avocat. Il ne veut pas de vague, lui aussi d'une certaine façon veut m'acheter. Puis il m'a tenu des propos dignes de Marcou ! Qu'il sait notre inquiétude au sujet du site de Combeyre mais que Vénargues n'est pas impacté. Je lui ai répondu par pour le moment mais dans dix ans ? Et toujours le même argument : la commune n'a pas les moyens pour se lancer dans des poursuites judiciaires. Il préfère que le pays en crève, plutôt que de bouger le petit doigt.

Elle les laisse à leur silence. Puis vient la question :

- As-tu une idée pour ton projet de monument ?

- Ça sera une représentation pacifiste. Philippe veut un projet qui marque les esprits, qui fasse couler l'encre dans la presse, et que ça attire les curieux. Un monument construit plus d'un siècle après la fin de 14-18 ; pour lui c'est de la publicité assurée pour le village.

Après le vote, je m'attendais à la visite de Marcou, ça n'a pas tardé. Bien entendu il était furieux. Je n'ai dit que la vérité, j'avais été fidèle à ma parole. Le lendemain, le gnon à l'œil de Picou s'expliquait facilement ! Celui-là, Il n'est pas prêt à passer ses vacances à la Grande Motte. Bref, j'ai obtenu ces papiers gardés depuis plus de cinquante ans. En résumé : la société connaissait déjà à l'époque les impacts à long terme sur l'environnement.

De son sac, elle sort, le secret longtemps caché.

Bertrand les parcourt : - Il y a de quoi facilement les faire condamner. Lettres des services préfectoraux, des mines, l'agence régionale de la santé... L'industriel minier avait l'accord de tous. Ils ne peuvent pas dire qu'ils ne savaient pas ! Evidemment tous les protagonistes de l'époque sont morts depuis longtemps, d'ailleurs il ne s'agit pas d'attaquer une personne mais un groupe. Quelle irresponsabilité générale ! Je ferai bon usage de ces papiers.

Elle, un peu perdue au milieu de tant de problèmes dépassant les limites d'un petit village. Dans sa tête, elle essaie de récapituler : l'américain a décidé le maire Philippe Jollière à construire un monument aux morts, à accepter l'implantation d'une bâtisse au-dessus du village sur le terrain appartenant à sa grand-mère Amélie Jollière, dite madame Sasque. Et il ne veut pas se lancer dans un procès au sujet de la pollution causée par l'ancienne mine. Quant à Marcou il ne veut ni monument ni implantation de l'américain... La question :

- Depuis combien de temps Philippe Jollière est-il maire ?

Et Bertrand lui fait l'historique :

- Depuis six ans, et avant Marcou c'était son père, ça mène aux années soixante-et-dix quand la mine a été fermée. Certes nous sommes protégés par la géographie, le Gardon qui passe à Vénargues vient d'une autre vallée mais le terroir est sur le territoire de la commune, et rien n'a été fait pour préserver l'environnement.

Maryse s'indigne :

- Et Combeyre : oublié ! Que les gens meurent, soient malades, obligés de déménager, ça l'a pas empêché de dormir le Marcou ! Pourtant mon hameau dépend de Vénargues. Personne ne s'en est préoccupé... Et ça continue avec la mairie actuelle...

Comme on se recueille devant une tombe, avant de reprendre leur voiture, ils observent au bord du terroir des traces de roues de motos cross. Ils sont d'accord. Il ne faut pas être un grand enquêteur pour se rendre compte que des motos sont venues, qu'elles soulèvent la poussière et propagent la pollution ! Maryse se désole :

- Quand on pense ce que contient cette terre et tous ces jeunes qui viennent ici ! Comme s'il n'y avait pas eu assez de morts : les ouvriers qui ont travaillé sur ce site, ceux qui ont bu l'eau contaminée, ceux qui se sont baignés. Et aucune interdiction d'organiser des « raves parties » ! Pour eux, c'est un terrain de jeux ; personne ne les prévient. Un siècle d'extraction, en balançant les déchets entre ces vallons : ces terres, ces sources, ces rivières... peu importait. Et peu leur importe encore !

Bertrand leur énonce en une litanie lugubre : arsenic plomb cadmium antimoine zinc thallium ; des métaux lourds quoi ! Ils ont été mesurés à longueur d'années, ça ne baisse pas, ils sont à des niveaux mille fois supérieurs à la normale. Déchets cancérigènes, déchets mutagènes, déchets reprotoxiques, déchets neurotoxiques.

Un sourire amer sur les lèvres de Maryse accompagne l'énoncé des noms barbares :

- On est devenu savant avec les noms de ces saletés qu'ils nous ont laissées en héritage.

Elle observe le sol comme pour mieux alimenter sa colère et combattre.

- J'irai jusqu'au bout de mes forces pour que les responsables de la mine soient condamnés.

Puis...

- J'ai oublié de vous dire, Philippe m'a informée que l'américain compte y faire un espace pour les jeunes quand il aura dépollué le site ! Je me demande s'il ne vire pas crétin. Il affirme que l'américain a déjà versé à la commune une grosse somme ; il n'a pas voulu me dire combien, et que ça ne serait pas fini !

Bertrand secoue la tête : - Ce n'est pas sain tout ça. Il ne faut pas se laisser acheter par un étranger dont on ignore tout.

- Louissette vient de me dire un truc bizarre, il serait suspecté de pédophilie.

- Il faut se renseigner sur lui. En attendant ne comptons pas sur son fric.

Elle, qui était restée en silence, essaye d'argumenter pour un peu d'espoir :

- L'association que vous avez montée aura peut-être un impact ?

- J'en doute. Du moins pour longtemps. La cour d'appel de Toulouse montre son désintérêt à tous les niveaux. L'Etat se défait, la Région se défait, le Département se défait, les services préfectoraux se défont. Personne ne veut attaquer l'exploitant minier. Les seuls responsables qu'ils ont trouvés : les maires et leurs adjoints coupables de mauvaise gestion ! Et les maires comment veux-tu qu'il attaquent un groupe qui a des sites miniers et industriels aux quatre coins du monde !

- Vous pouvez saisir le conseil d'Etat pour contester la décision de justice ?

- Il faudrait des chiffres précis et après plus de cinquante ans, comment faire des statistiques sur les décès, les maladies de ceux qui ont travaillé ici. On comptait à certaines époques presque deux cents mineurs, personne ne s'est préoccupé sur la suite de leur vie.

Bertrand leur propose de ne pas rentrer tout de suite à Vénargues, une façon d'évacuer leurs tensions. La soirée s'annonce splendide, il serait dommage de la gâcher avec la tristesse et la colère. A chacun de ses retours il aime profiter des Cévennes.

- J'ai prévenu mon père que je rentrerai tard. Une balade, ça ne vous dit pas ? On a besoin de se changer les idées.

Maryse décline l'invitation : Il lui faut faire des courses à Alès ; des achats, papier, cartouches d'imprimante, des choses introuvables à Vénargues. Je dois aussi chercher Théo chez sa mère qui vient pour le week-end, Henri a besoin d'elle.

Bertrand se tourne vers elle ; elle accepte.

Un peu sonnée par tout ce qu'elle vient d'entendre, pensant qu'il y aurait de quoi faire au moins quatre romans avec la vie de Louissette, l'absence du monument aux morts, l'américain qui s'installe, la mine tueuse d'enfants et qui continue à polluer....

La route sinueuse ombragée de châtaigniers et de pins noirs le long du trajet lui fait oublier le site dévasté de Combeyre. Un trajet qui les mène en des lieux aux noms poétiques : après saint André de Lancize se succèdent le col des abeilles, le roc de la Torta, le roc del Dugo, la gorge Nègre, Masbonne. Oubliés tous les soucis occasionnés par l'ancienne mine, comment parler de tels problèmes avec la beauté des paysages, les rivières bruyantes entre les chaos de rochers, les plongées sur les vallées, les panoramas sur les monts déserts. Les vitres ouvertes dans la dernière chaleur du jour démultiplient les odeurs de terre couverte de bruyères et de fougères.

Enfin sur le plateau en altitude, à Barre les Cévennes.

- Vous n'êtes pas pressée ?

Non ; une fois les cours terminés fin juin, elle n'a plus de contraintes et chance cette année : pas de surveillances ni de corrections d'examens. Ils prennent un sentier où l'odeur de juin transpire avec l'entêtant parfum sucré des genêts et la chaleur contenue dans les pierres délitées du chemin. Ils parlent de banalités : la vie à la ville, la vie ici. Cela les change de la conversation sur l'ancienne mine.

- A chacune de mes venues j'essaie de ne pas rater un coucher du soleil. Les couleurs des montagnes qui se fondent avec celles du ciel ça vaut toutes les expositions parisiennes de peinture. Il faut être patient et attendre le spectacle.

La chaleur du jour s'estompe, ils se taisent, observent. Elle essaie de prendre note dans sa tête : le bleu anthracite des schistes libres de toute culture, l'ombre des châtaigniers qui se fond à l'obscurité naissante. Assis sur des rochers, ils font face à l'immensité des Cévennes. L'oreille attentive, ils décèlent les bruits les plus lointains, bruits familiers du soir, un aboiement, un appel de bêtes, et près d'eux : l'installation de la stridence régulière des criquets pour la nuit, le bruissement des feuillages, la vibration voisine d'un buisson au passage d'un lézard ou qui sait une vipère ? une couleuvre ? Autant de froissements du silence qui le font vibrer. Les lumières de quelques fermes quelques hameaux perdus sur les monts lointains, seuls signes de la présence humaine.

- Ces hameaux ont gardé le souvenir des persécutions, les réformés ont été expulsés de leur montagne, tués, exilés déportés. Ils ne s'avouaient pas vaincus, même si la guerre était perdue. Une guerre entre catholiques et protestants, celle des camisards, ils ont lutté, défié le pouvoir du roi. Au fond ce William descend des huguenots persécutés, avec son Eglise évangélique il est en lien avec ce qui a pris racine ici. Et le récit qu'on lui a fait de la guerre de 14-18 n'a fait que renforcer son envie de retrouver ses racines.

Cet homme venu de loin pour rendre hommage à ses ancêtres et sa déception, aucune trace ces morts.

- Pourquoi cet acharnement à refuser un monument aux morts ? Les personnes âgées du village, la grand-mère du maire, Madame Sasque, votre père le savent-ils ?

- Mon père ! Certainement pas ! Il a toujours été antimilitariste, alors le monument... Il m'a raconté comment mon grand-père a échappé à la mort en quarante, son régiment était sur le point de partir en train vers le nord alors que son fils, mon père, venait de naître. Il a reçu une lettre comme quoi l'enfant avait une pleurésie qui risquait de l'emporter. Le colonel lui a refusé la permission demandée pour retourner auprès des siens, il s'est évadé et le train explose ! Tous morts. Mon père a sauvé mon grand-père, d'autant qu'il a survécu à la pleurésie. Il est pour la désobéissance salvatrice.

- Reste madame Sasque.

- Elle perd un peu la tête.

- Plus de cent ans après, tant de polémiques, c'est ridicule.

- Il ne faut pas grand-chose pour allumer des petites guerres dans les villages ! Ça occupe les gens. Heureusement ce sont des guerres avec de petites armes. Sur des vieux documentaires filmant le début du conflit de 14-18, on voit des jeunes partant contents, ils voyaient quelque chose qui romprait la monotonie de leur vie. Les guerres

entre états, les armes ne sont pas les mêmes que dans les guerres de villages, elles font des ravages et ça débouche sur la tragédie. Les gens commencent alors à réfléchir mais c'est trop tard. Ils se demandent si on n'aurait pas pu éviter le carnage. Avant 14, on a fabriqué des armes à foison, une fois-là, il a bien fallu les utiliser. Et pour les utiliser des soldats sont nécessaires, et pour trouver les soldats, la recette ne change pas, on prépare les esprits. Après le conflit, certains ont compris qu'ils avaient été manipulés, les guerres sont parfois organisées par peur d'une jeunesse trop contestataire. Aujourd'hui, la formule répétée du réarmement n'est pas neutre. Mais a-t-on besoin de guerre pour calmer la jeunesse ? Elle est à présent très consensuelle, que chacun ait son smartphone en bon fonctionnement, cela leur suffit et ils acceptent le reste.

Elle se décide, c'est trop bête ce vouvoiement :

- Tu ne parles que de 14-18 mais si nos arrière-grands-parents n'avaient pas réagi durant celle de 39-45, les nazis seraient encore là !

- Tu as raison. Ils étaient dans une impasse meurtrière... Si on arrêtaient les sujets sérieux ? D'ailleurs c'est l'heure de rejoindre l'auberge de Barre. Un souper en se tutoyant ça me plairait bien.

L'aubergiste avoue qu'il n'a plus grand-chose, l'heure est tardive. Ils feront avec ce qui reste, il leur propose une omelette aux cèpes, une salade du jardin et une tarte à la framboise ; que demander de plus ! Sur le chemin, elle ose, de son bras elle enlace sa taille, surpris déstabilisé, il ne bouge pas. Aurait-elle commis une erreur, passer au « tu » ne suffit pas, elle retire le bras. Il lui prend la main, y dépose un baiser. Dans la voiture la loupote éclaire le regard de bonté de cet homme ; désir. Un irraisonnable désir de le sortir de sa tristesse, elle vit depuis si longtemps avec la sienne. Ils se sont assez écartés pour n'avoir aucune lumière ternissant le ciel. Dès les premiers pas sur le chemin, Bertrand, le nez en l'air s'applique à une respiration ample :

- Ça change de Paris, ici je ne me lasse pas d'humer la qualité de l'air.

Ils s'enfoncent dans l'obscurité. Quelques nuages font la chasse aux étoiles, elles résistent, mais au bout d'une demi-heure Bertrand peut lui servir de guide dans l'espace céleste. Tous deux chuchotent pour ne pas déranger l'infini et quoi de mieux que des baisers pour respecter le silence.

Chapitre 7

Elle rend visite à Henri, il est fatigué cela se voit à ses traits tirés et manifestement sa patience avec Théo n'est pas au meilleur. Le gamin s'est levé tôt, il joue au lego sur un tapis. Elle questionne le père :

- Mal dormi ?

- Entre autres.

- Je peux faire quelque chose ?

- Maryse nous invite pour le repas mais elle ne peut pas sortir avec Théo, elle est occupée aujourd'hui ; son projet de monument aux morts la mobilise. Je me demande comment elle va s'en sortir. Si elle avait voulu faire enrager Marcou elle n'aurait pas mieux fait !

L'enfant a fait une colonne de lego et d'un geste rageur renverse tout.

- Tu ne veux pas venir promener avec moi ?

- Je veux que papa vienne, il vient jamais.

- Quand il ira mieux, il se promènera avec toi.

Discussion pour s'habiller, il ne veut pas de casquette, il ne veut pas mettre des chaussettes avec ses baskets.

- Tu n'es pas très sage. Théo, tu seras sage cet après-midi en promenade ?

- J'essaierai papa, mais tu sais on est que le matin et je n'ai pas beaucoup de mémoire.

Théo a l'art de les faire rire ; ça leur fait du bien.

L'appartement de Maryse est celui d'une artiste, des tableaux où se mêlent peinture collage papier métal, des statues en pierre et en plâtre. A leur arrivée, elle éteint la voix chaude et grave de Léonard Cohen.

- Tu peux le laisser ce CD...

- Non, je l'écoute en boucle souvent mais pas avec des invités.

Henri la prévient :

- Tu devrais enlever ces sculptures, elles sont fragiles, Théo peut te les renverser.

- Je fais toujours attention aux choses fragiles, même à papa quand il a mal.

On s'efforce de sourire.

Maryse leur annonce : le permis de construire d'une grande bâtisse de mille mètres carrés sur le pic rouge a été accepté.

- La pétition de Marcou n'a pas marché ?

- Ça a fait un flop. En un sens je comprends la mairie, si cet américain rapporte de l'argent, ça ne sera pas de trop, vu le coût des procès, s'ils veulent bien se lancer dans la bataille pour Combeyre ! Mais ça... ! ce n'est pas sûr !

- L'américain a acheté beaucoup de terrain ?

- Assez pour dire adieu à la châtaigneraie, aux cèpes, aux lièvres, et aux pâtures pour les chèvres.

Maryse a mijoté des lentilles : – Moi je préfère les pâtes parce que je suis une machine rapide à manger les pâtes et je suis une machine pas rapide pour manger les légumes.

- Les lentilles ce n'est pas un légume.

- Alors je vais mettre la machine rapide.

Mais la machine tombe vite en panne et il se rattrape sur le dessert, puis retourne à ses lego en proclamant : « Moi Je suis légoïste ! »

- Pourquoi es-tu légoïste ?

- Parce que je suis fort en lego.

- Bon, on est rassuré mon fils chéri, on a eu peur que tu sois égoïste, ça ne veut pas dire la même chose. Egoïste, ça veut dire qu'on ne pense qu'à soi et qu'on ne s'occupe pas des autres.

- Mais je m'occupe de beaucoup de monde, papa, de mon copain Charly, du chat Patou... Et Patou il vient avec nous en promenade ?

- Non parce que j'ai l'intention de te mener à la rivière où on peut se baigner et Patou n'aime pas l'eau.

L'enfant se plait près de la rivière. Elle ne peut s'adonner à la lecture, Théo grimpe sur les gros blocs de granit qui parsèment le cours d'eau et il ne sait pas encore très bien nager. Elle ne le quitte pas des yeux ; il barbote, saute, observe les vairons, crie de joie en voyant une truite, s'extasie sur les libellules bleues qui frôlent l'eau. Puis s'assoit près d'elle l'air grave :

- Maman va partir en vacances et veut pas m'amener. Elle a un nouveau amoureux et m'a dit qu'elle allait dans un pays trop loin pour moi, qu'elle m'y amènera quand je serai grand. Maryse a dit qu'elle s'occuperait de moi cet été ; et toi tu t'occuperas aussi de moi ?

S'occuper d'un enfant est mieux que rester durant juillet et août devant une page blanche car même une intervention d'Hugo et de Chabrol réunis lui semble impuissante.

- Bien sûr, ça me fait plaisir d'être avec toi ; regarde il y a des enfants de ton âge qui jouent, tu ne veux pas les rejoindre ?

- Je les connais pas.

-Tu feras connaissance. Tiens, on va chercher de l'or dans la rivière et des pierres précieuses, je suis sûre qu'eux aussi seront intéressés.

Ils cherchent des brillances de mica sous l'eau ; des cailloux-pierres précieuses d'or, d'argent, rubis. Installent la récolte sur des grandes feuilles de châtaigniers, un rocher fait office de comptoir et Théo clame qu'il vend des bijoux, les autres petits accourent et se prennent au jeu et tous se sentent une âme de chercheur d'or et de commerçant. Ce qu'elle souhaitait se produire, ils passent d'un jeu à l'autre s'éclaboussent, se courent après, crient de surprise sans crainte au passage d'une couleuvre vipérine. Elle en profite pour se relaxer au soleil, allongée sur une natte ; les rires des enfants se confondent avec la légèreté au remous de l'eau. Elle se plait près de cette euphorie enfantine. Elle sort de sa torpeur par un appel... Bastien, toujours aussi élégant même par temps estival près d'une rivière vient chercher une Chloé de 5 ans, elle est venue

avec une voisine ; il faut qu'il la ramène chez sa mère, il explique cela en restant debout puis s'assoit à côté d'elle.

- Quand même vous ne vous baignez pas toujours toute nue !

- Vous pourriez-vous dispenser de rappeler votre sans-gêne.

- Oui, on ne va pas en parler pendant dix ans. Vous vous plaisez à Vénargues ?

- On verra à l'usage, si on ne m'espionne plus.

- Là vous exagérez. Il est à vous ce petit ?

- Vous ne connaissez pas Théo le fils d'Henri !

- Suis-je bête, je ne l'avais pas reconnu. Si vous avez un soir de libre j'aimerais vous inviter à l'occasion dans un fameux restau du coin.

- Vous au moins, vous êtes direct. « A l'occasion » ça signifie quoi ? Un jour sans personne d'autre à inviter ?

- Vous n'avez pas très bon caractère, très susceptible, il me semble !

- N'aggravez pas votre cas !

Elle hésite puis se lance :

- Puis-je vous entretenir au sujet du monument aux morts ?

- Pourquoi moi ?

- Parce que votre père votre grand-père votre arrière-grand-père ont tous été maire chacun avec plusieurs mandats et tous ont refusé la construction du monument aux morts, j'aimerais savoir pourquoi.

- Vous aussi, vous êtes directe ! Ce n'est pas un sujet de bord de rivière, et je ne vois pas pourquoi je vous confierai mon arbre généalogique.

Ceci dit d'un ton sec, et il appelle sa fille.

- Chloé, c'est l'heure de rentrer.

A-t-elle été maladroite ? peut-être interrogera-t-elle quelqu'un d'autre.

Maryse n'a pas hésité longtemps, elle ne fera pas un monument à l'ancien style avec une république dépoitraillée et des poilus à ses pieds censés être ses enfants, ou une mère éplorée tenant un fils dans ses bras telle une pitié. Elle conçoit un projet pacifique : la colombe de Picasso avec le rameau d'olivier dans le bec, dessous les noms des sacrifiés durant la guerre de 14-18 et en-dessous inscrit : PLUS JAMAIS UN TEL CARNAGE. Simple, sobre, explicite. Elle se rend à la mairie

- Tout d'abord mettons nous d'accord, je veux à côté du monument, une autre pierre où seront gravés les noms des victimes disparues à cause de l'eau polluée par la mine.

- Nous n'avons pas eu de victimes à Vénargues !

- Si on le met en pleine montagne où personne ne va, quel est l'intérêt ? Donc on ne peut le placer à Combeyre.

- On discutera plus tard de ton idée, voyons le projet pour celui des deux guerres...

La feuille déroulée sur la table...

- Tu plaisantes !

- En quoi je plaisante ?

- Il n'y a même pas « Morts pour la Patrie », ou « La Patrie reconnaissante. »

- En quoi a-t-elle été reconnaissante ? Toutes ces veuves qui ont survécu avec des pensions de guerre ridicules. Si tu veux du patriotisme, il ne fallait pas t'adresser à moi, pour mon compte, seule l'Humanité existe, la patrie : non.

- As-tu pensé aux anciens combattants ?

- Il en reste deux de la guerre d'Algérie, les autres...

- Désolé Maryse, je voulais te mettre à l'honneur mais je suis obligé de contacter un sculpteur, un vrai.

- Tu veux une statue de femme éplorée avec de glorieux soldats mourants ? Ou alors quelque chose de sobre qui coûtera moins cher ; un obus par exemple... Et tout le monde se moquera de nous d'avoir mis sur la place du village en guise de monument une bite.

- Je trouverai un artiste à l'esprit plus consensuel.

- Tu veux dire selon le souhait de l'américain ?

- Pas du tout, j'estime que Vénargues mérite un monument aux morts de qualité qui respecte la tradition. A avoir attendu si longtemps, on ne va pas construire n'importe quoi !

- Ton William Bestford, sais-tu ce qui se murmure ? Qu'il serait pédophile.

Philippe se tétanise et lance un Non, énorme à la fois interrogatif et à la fois inquiet comme si cela soulevait des craintes connues.

Les dents serrées : - Les rumeurs, les rumeurs... Je m'en méfie, on juge vite !

- Toi, tu sais des choses...

- Non, mais Aaron Bestford, son frère, me téléphone souvent pour savoir si tout se passe bien au sujet du monument aux morts, si William est accepté par le village. Je trouve son insistance étrange.

Henri lit la presse tous les jours qu'elle soit nationale ou régionale. Quelques lignes dans le quotidien cévenol auxquelles il ne prête pas une attention particulière : des autostoppeuses hollandaises victimes de viol, cela s'est passé vers Thoiras, à trois heures du matin, elles sont incapables de décrire leurs agresseurs, car les automobilistes dès la montée dans le véhicule leur ont offert un whisky contenant d'après les analyses de sang des traces de la drogue du viol.

En revanche au bar de Marcou, l'annonce est commentée au moment de l'apéritif.

- Thoiras, c'est loin ! Dans la plaine, il y a du brassage ; c'est pas comme chez nous, dans les montagnes, on est protégé.

Molina, le journal en main laisse échapper :

- Des Hollandaises, ça m'étonne pas, ces filles avec leur décolleté, leur ventre à l'air, un piercing dans le nombril, elles cherchent les emmerdes.

Luce qui prête main forte à son ex-époux fatigué depuis quelque temps devient rouge de colère et désigne la porte à Molina.

- Va te rafraichir les idées, tu reviendras quand elles seront plus saines !

Chapitre 8

Les matins de juillet, elle sacrifie son bain à la cascade pour profiter de la fraîcheur sur les chemins. Elle en aime les senteurs offertes par l'humidité ou la pluie nocturne ; elle monte à travers les bois odorants d'aiguilles et résine de pins, découvre des villages anciens. Elle fait provision d'images : un enfant qui répare son vélo près d'une fontaine, un tapis de pétales de mauves, une glycine en fleurs et en parfum, un chat sur un rebord de fenêtre au-dessus d'une treille... Quelques paroles échangées avec un berger ou un randonneur, elle se sent pleinement dans la vie, des balades mieux qu'une méditation.

Il lui arrive de penser à Bertrand, elle ne l'a pas revu depuis plusieurs mois, elle s'informe auprès de Maryse. Et son père ? Il ne vient plus le voir ?

- Bertrand a des longues périodes où il disparaît. Quand il ne se sent pas de revenir, il oblige son père à se faire aider. Une voisine informe Bertrand sur l'état de son père.

Elle attendra donc.

L'après-midi est réservée à Théo qui apprécie après la sieste le bord de rivière. L'enfant a pris l'habitude de grimper les deux étages depuis l'appartement de son père de frapper à sa porte et dire : j'ai fini la sieste, c'est l'heure de la rivière. Quand il pleut, pas de baignade alors le petit doigt en l'air, il la menace : « La colère est dans l'escalier » et mécontent il redescend en vitesse. Heureusement il n'a pas la rancune tenace, il remonte tout penaud : est-ce que je peux jouer avec Patou ?

Bastien aussi n'a pas la rancune tenace, il fait des approches timides avec des conversations insignifiantes quand il la croise dans le village. Au fil des jours, un climat amical s'est établi. Sans se donner rendez-vous tout en se donnant rendez-vous, ce mois de juillet, Bastien la rejoint après son travail avec sa fille Chloé. Une salamandre à la couleur rayonnante a scellé l'amitié de la petite avec Théo. La chemise assez déboutonnée, la carrure athlétique dénotant des efforts en salle de musculation, un visage volontaire ; un tout qui lui plairait bien, s'il n'était pas aussi maladroit. Au fond elle aurait moins de remords à avoir une aventure avec lui qu'avec Bertrand plus fragile. Bastien a eu trois enfants de trois compagnes différentes, toutes l'ont laissé. « Le dragueur des bacs à sable », un surnom qui lui va mal, ce serait plutôt le mal aimé. Les

apparences sont trompeuses, une attitude insouciante lui porte tort. Et son ex compagne, Véro, n'est pas la dernière à lui faire cette réputation.

Au bord de la rivière, il raconte son enfance perturbée, le divorce de ses parents. Son père pas toujours un exemple à suivre :

- Voyez le genre de conseil qu'il me donnait : rempli un charreton de préservatifs et fonce !

Evidemment, pour la finesse... Une forme d'humour qui lui échappe !

Et sa mère ? Elle revient parfois à Vénargues, mais ce n'est plus maintenant qu'il a besoin d'elle. Toujours à s'occuper des autres, le Secours Populaire, puis elle est partie après le divorce au Caire, pendant dix ans elle s'est occupée d'un orphelinat.

- Moi j'étais ici. Aujourd'hui la plupart de son temps, elle s'occupe des sans-papiers à Alès.

- Avec Véro, vous avez eu un enfant ?

- Non, Véro n'en veut pas. Ça vaut mieux elle est trop imprévisible. Mes deux aînés sont avec leurs mères à Montpellier, la mère de Chloé est à Alès, je peux m'en occuper. Aucune n'a voulu vivre dans les Cévennes, la ville leur manquait trop. Ma première épouse a bien essayé, elle travaillait au restaurant, mais avec mon père et son caractère pas facile, ça n'a pas marché longtemps.

La benjamine de Bastien, organise les jeux avec Théo et trois autres enfants d'estivants. Chloé, cinq ans, s'est octroyée le titre de maitresse d'école, les petits face à elles sont installés bien sagement sur un tronc mort de châtaignier et dit à ses élèves - Les enfants vous allez m'obéir au doigt et à l'œil.

Et Théo répond :

- Ben on va surtout obéir à ta bouche Chloé !

Les adultes rient.

Fin juillet Bastien se lance :

- Et mon invitation pour un restau, vous y pensez ou c'est toujours à « l'occasion » ?

Comme Bertrand il a choisi un restau perdu dans les montagnes cévenoles. Elle se surprend à penser qu'elle aurait aimé que ce soit encore avec l'avocat parisien. Bastien a décidé de monter jusqu'à Pont de Montvert. Il lui a demandé de se lever aux aurores :

- Je sais que ce n'est pas un problème pour vous. Prenez des chaussures de rando, les talons si vous y tenez, ça sera pour le restau !

Il a toujours une façon de parler dévalorisante, la juge-t-il futile ?

Elle ne peut s'empêcher de répliquer : et vous alors vous oublierez vos chaussures de luxe et pantalons sans un pli ?

Le jour dit, ils montent en altitude par une route étroite, sinueuse, où il faut parfois s'arrêter pour se croiser ; elle a l'habitude à présent de cette sorte de trajet. La rando longe un plateau où sont plantés de toute éternité des blocs énormes de granit, et où une rivière devient progressivement un simple ruisseau. L'œil aux aguets Bastien d'un signe montre une truite et peste de ne pas avoir emmené sa ligne, et elle, regrette de ne pas avoir emporté de maillot.

- Pourtant vous avez l'habitude.

Elle ne relève pas. La fraîcheur de l'altitude se fait sentir, leur marche est embaumée par les genêts, et les fougères, la traversée de hameaux abandonnés en pierres imposantes datant du moyen âge donnerait l'envie de s'y installer. Bastien lui fait remarquer qu'ils sont en juillet mais y vivre l'hiver avec la neige, les congères, le vent glacial ; plus personne ne veut tenter l'aventure. Ils remontent le cours d'eau jusqu'à un cavité entouré de bruyères mauves géantes, là dans un magma et gargouillis de boue, de joncs et de droseras : la source du Tarn.

Un bon point pour Bastien, il a su choisir une balade intéressante. – A cela, modeste : « Pas de mérite les belles randos dans ce pays ça ne manque pas si on s'en donne la peine ».

Ils estiment avoir mérité le repas à l'auberge situé non loin du village du Pont de Montvert. Il l'a choisi pour son menu réputé : pâté de sanglier, quenelles aux écrevisses, tête de veau sauce ravigote, iles flottantes maison. À la terrasse ensoleillée, ils préfèrent une table ombragée sous une treille. Il y a peu de clients, les gens préfèrent venir à la fraîche en juillet.

La conversation porte sur les enfants de Bastien, puis : pourquoi n'en a-t-elle pas ? Elle aurait pu, la vie en a décidé autrement. Il n'en demande pas plus. Il parle des soucis de santé de son père, celui-ci voudrait qu'il reprenne le commerce. Il hésite, il a un emploi stable. Il lui faudrait engager du personnel. Et elle ? Compte-t-elle rester à Vénargues ? Elle ne sait pas. Son refus de s'étendre sur sa vie, semble le mettre mal à l'aise. Il insiste : pourquoi vous êtes installée à Vénargues ?

- A cause de l'absence de monument.

Il s'appuie en arrière sur sa chaise, fronce les sourcils ; serait-elle une fouineuse ? Il n'a pas du tout envie de lui confier son histoire familiale !

Elle ne s'en inquiète pas et continue :

- J'ai pensé qu'à Vénargues, on était pacifique et qu'on n'avait pas l'hypocrisie chevillée au corps avec des hommages à des malheureux qu'on a envoyés se faire tuer. J'ai l'envie de faire un roman sur ce sujet, je n'ai pas bien avancé pour le moment. Ne vous inquiétez pas, si jamais je le réalise et si jamais il est publié, tous les noms seront changés. Je vous ennuie avec mon projet ?

Il s'attendait à tout sauf à ça. Il ne répond pas. Heureusement les quenelles aux écrivisses sont succulentes ; il réfléchit en piquant dans son assiette.

- Alors vous ne resterez pas si ce monument demandé par l'américain se construit ?

Mal à l'aise, elle se force à un petit rire :

- Je me plais dans votre pays, et puis il y a Théo, je m'y suis attachée. C'est important pour Henri d'avoir son fils un week-end sur deux et pendant les vacances, je crois que Maryse et moi nous lui sommes utiles. Pour ce futur roman ce qui m'intéresse c'est chercher le motif de sa construction ou de sa non construction.

- C'est pour cette raison que vous avez accepté mon invitation ?

- Quel rapport ?

- Ne soyez pas hypocrite, vous êtes allée à la mairie pour demander la liste des maires depuis l'armistice, vous avez constaté que jusqu'en 2010 il y a toujours eu un Lecours à la mairie. Vous vous êtes dit, ce Bastien, il m'en dira un peu plus, on doit savoir dans sa famille.

- Pas du tout, aucun rapport. Nous avons sympathisé ces derniers temps à la rivière, vous me semblez quelqu'un de plus intéressant qu'un simple dragueur, et j'ai envie eu envie de mieux vous connaître.

Il laisse les quenelles à l'écrevisse, pose les couverts :

- Après tout pourquoi pas. De toute façon tout va être dévoilé, mon père ne pourra pas empêcher la construction de ce monument, et puis le temps a passé. L'insoumission dans la famille c'est génétique, la mémoire ça ne nous manque pas.

Et il livre l'histoire des Lecours :

- Cet amerloque est persuadé d'être mon cousin.

Il prend un temps de silence une grande inspiration et comme s'il avouait un crime :

- Seulement il l'est de la cuisse gauche.

Il la laisse digérer l'information et se lance dans le déroulé de l'histoire familiale.

Durant la guerre de 14, le maire de Vénargues, mon ancêtre Louis, avait quatre fils, dont le dernier Augustin mon arrière-grand-père. Les lettres de Justin, l'ainé de la fratrie, parti six mois après la déclaration de guerre décrivaient tant d'atrocités que son frère Maxime tremblait à l'idée de partir au front, d'autant plus que Justin a fait partie des mutins de 17 et a été fusillé. J'imagine, l'annonce de ce malheur ; en plus du chagrin, le déshonneur ; la peur de Maxime encore plus forte ! Il devait partir un mois plus tard. Il a demandé à son père qui était le maire de supprimer son nom sur la liste de recensement du canton avant de l'envoyer à la préfecture. Le père traumatisé par le sort de son aîné s'est exécuté et Maxime s'est caché dans les grottes des camisards en attendant la fin des hostilités. Pour le village, il était au front. La crainte que la désertion soit découverte rendait la vie compliquée à la famille. Un ami de Justin, infirmier sur le front, leur vint en aide, il envoyait des lettres aux parents de Maxime contenant une page blanche ou quelques mots pour dire ce qui se passait. Le tampon du lieu d'expédition était le plus important. Les parents écrivaient en retour envoyaient des colis au nom de leur fils avec pour ajout aux bons soins de Paul B.... une façon de remercier l'ami, tout un stratagème pour qu'au village on croit Maxime sur le front. Pour le troisième fils, le père ne pouvait pas rayer son nom du recensement, il a préféré falsifier sa date de naissance, et pas qu'un peu ; après conciliabule familial, Jules fut rajeuni de trois ans, ils espéraient que ça donnerait une marge suffisante pour voir la fin des combats. Cela aurait pu marcher sans Adèle, la secrétaire de mairie, folle amoureuse de du jeune homme. Une Adèle jolie et futile. La tradition familiale a raconté le roman : assise à son poste avec des décolletés profonds, dès que le jeune homme passait la porte, les regards coquins, la jupe légèrement relevée. Bon puisque vous êtes romancière, vous pouvez imaginer. Rien n'y a fait. Insensible, le Jules ! Pas une invitation pour un bal... Pas un bouquet de fleurs offert. Alors elle a décidé de le rendre jaloux avec un Maurice assez plaisant, un de l'arrière qui possédait une Ford T. Il lui a proposé une petite promenade en auto, elle a accepté, séduite par le galant, l'élégant, Maurice du Verger. Il connaissait les bonnes manières, le baise-main insistant sur la main de la jolie secrétaire, le chapeau levé quand elle descendait du véhicule. A Vénargues on n'avait jamais vue d'auto auparavant ! Et pour Adèle : la vitesse, le vent dans les cheveux, le restaurant luxueux, le bord de mer, les nuits à danser sous les étoiles ; la grande vie, quoi ! Là aussi vous pouvez imaginer. On le vit beaucoup à Vénargues tout le mois de juillet, et elle, elle attendait une réaction de la part de Jules, celui-ci avait une préoccupation plus importante : sa prochaine incorporation car son père et lui avaient envisagé une fin du conflit plus proche. Puis le sculpteur a disparu, et Adèle enceinte. A ce moment-là,

mais peut-être s'en était-elle aperçue plus tôt, on ne le saura pas. Sur le registre d'état civil une rature ; la date de naissance de Jules Avait été falsifiée, non qu'elle veuille le dénoncer lui et son père, mais c'était un moyen de pression en béton. Elle leur fit comprendre que seul un membre de la famille pourrait tenir le secret de la rature sur le registre d'état civil. Pour montrer le sérieux de sa proposition, elle fit remarquer qu'elle ne serait pas secrétaire de mairie pour l'éternité, et proposa de recopier le registre d'état civil de l'année 1918 sans aucune rature.

Ni une ni deux, Jules l'épousait, élevait l'enfant qu'elle portait ou sa lettre partait aux services de l'armée. Jules l'a épousée. Quinze jours après le mariage, il devait être incorporé, il préféra rejoindre son frère dans les grottes des camisards.

A l'armistice trois frères traitres à la patrie, ça faisait beaucoup, la situation était délicate. Maxime et Jules, amaigris mais en meilleur état que beaucoup de leur génération ne pouvaient réapparaître dans le village, la rumeur de leur désertion commençait à circuler, ils risquaient un lynchage. Maxime s'est exilé rapidement aux USA. Adèle a refusé que Jules en fasse autant. Alors il a continué une forme de guerre des tranchées dans la cave familiale. De constitution moins robuste que son frère, il n'y est pas resté un mois, il a été l'une des premières victimes de la grippe espagnole. Ses parents l'ont enterré pas très loin d'ici, au col de la Croix des vents. A sa mort, son père n'a pas hésité : tant de morts ! tant de disparus, un de plus un de moins ! Sur le registre d'état civil, il l'a déclaré disparu pendant les combats à Argonne tablant sur la force de l'oubli.

Seul mon arrière-grand-père Augustin en toute légalité n'est pas parti au combat ; il était le plus jeune et la lignée a continué.

Maxime dès son installation aux USA a conseillé à Adèle de le rejoindre. La vie était moins dure aux USA. Elle est partie enceinte de huit mois, a accouché sur le bateau et a donné à son fils un prénom à résonnance américaine : Christopher. Ce choix, pensait-elle l'aiderait à s'intégrer plus facilement. Ainsi la filiation des Lecours en Amérique a commencé par le fils de Maurice du Verger. Maxime, sans descendance, et Adèle ont élevé Christopher dans le mensonge : son père, Jules, mort dans la cave est devenu un parfait héros. Maxime, inépuisable, lui contait ses combats dans la Somme, quant à Justin il fut déclaré mort pour la guerre non sous les balles françaises mais allemandes. Cela mes bisaïeux l'ont appris grâce aux lettres qu'Adèle envoyait à sa sœur où elle célébrait l'héroïsme de son Jules, de ses frères. Joséphine, la sœur transmettait tout aux Lecours. Je sais que mon père les a encore. Manifestement, Christopher a transmis à ses héritiers, le culte de l'héroïsme de ces aïeux puisque les Bestford ont débité ces mensonges en toute bonne foi lors de sa première visite à la Philippe. William et sa famille en sont restés à la légende transmise ; et la mairie a accepté la demande de l'américain. Un monument aux morts va être érigé. Accord d'autant plus facile que William se charge du financement. Mais pour établir la liste des morts pour la patrie, Philippe n'a pas regardé le registre d'état civil, il s'est directement adressé aux

services des armées. Et là évidemment, aucun Lecours durant la guerre de 14-18. Il y en a bien un qui est mort au front mais son nom ne peut pas y figurer.

Elle embrasse Bastien, tout surpris par cet élan :

- Merci, c'est un roman complet.

- Ce n'est pas un roman, on est en plein dans le réel avec tout ce que ça comporte d'emmerdements. Philippe m'a appelé : il n'a pas le courage de dire la vérité à William Bestford. J'imagine la cérémonie ! Mon père au début était dans tous ses états, à présent il est devenu fataliste, de plus il est malade et n'a plus la force de se battre. Vous comprenez qu'après le conflit notre famille ait voulu garder la main mise sur la mairie et a refusé tout monument aux morts : un oubli honteux sur la liste de recrutement pour la préfecture, deux déserteurs, un registre d'état civil falsifié, plus un mutin fusillé, ça nécessitait de la discrétion. Une discrétion qui j'imagine n'a pas dû être facile à la fin de la guerre avec le défilé de sculpteurs voulant offrir leurs bons offices. La secrétaire avait mission de les dissuader : Vénargues n'avait pas les moyens de se payer un monument aux morts. Il devait bien y avoir un malheureux pour ne pas désarmer du style : « Je peux vous proposer un modèle plus modeste. » Alors l'équipe municipale avançait l'argument suprême : à Vénargues on ne peut pas se permettre des frais pour les morts alors que les vivants ont tant de besoins, et d'ajouter : « L'important c'est que la vie reprenne. »

Et de maire en maire sur quatre générations de ma famille et tous de se faire réélire plusieurs fois ; il n'y eut pas de monument, pas de discours commémoratifs, pas de couronnes mortuaires, pas de chants patriotiques pour honorer la mémoire des morts au combat. On préférerait dire que tout cela était de l'hypocrisie. Pour mon arrière-grand-père et son père, il n'y avait pas des héros mais des assassinés par des marchands de canons et des gouvernements effrayés par une partie de la jeunesse gagnée aux idées des rouges. Pour eux, on avait fait en sorte qu'un maximum soit tués pour calmer les ardeurs révolutionnaires d'au moins une génération. Quant à ceux et celles qui n'acceptaient pas ce silence antipatriotique, ils furent menacés de suppression d'une aide financière.

Quand mon père n'a plus voulu se représenter et m'a demandé de lui succéder, j'ai refusé. Tout ce passé ne me concernait pas ; on n'est pas responsable des actes de ses aïeux.

Et maintenant cet américain ! Qui se dit mon cousin, vient foutre le bordel ! Il se croit investi d'une mission ! Alors que son ancêtre Christopher n'est pas le fils de de Jules mais celui de Maurice du Verger, si c'est son vrai nom à celui-là !

Voilà vous savez tout. Effectivement si ça vous chante vous tenez un bon sujet. Mais n'allez pas croire qu'on est des lâches. A la guerre suivante les Lecours n'ont pas

fait faux bond à la patrie. Mon grand-oncle Aurélien a été résistant et a reçu la légion d'honneur, il a vécu assez longtemps pour que je le connaisse. C'était un érudit baraqué. Toujours en salopette de travail où il accrochait sa décoration. Il ne respectait pas beaucoup les limitations de vitesse, et quand il était arrêté par les gendarmes, il faisait remarquer avec ostentation sa petite rosette sur la salopette et leur rappelait la loi qui oblige un gendarme à se mettre au garde à vous devant un détenteur de la légion d'honneur. J'étais gamin et le pouvoir de mon grand-oncle m'impressionnait, quand ils étaient face à lui la main sur la casquette. Et lui en repartant, riait aux éclats et répétait : « je les ai bien eus ! »

Bastien la remplit d'émotion. Elle lui est reconnaissante de lui avoir livré son histoire familiale. Une généalogie qu'elle ne peut s'empêcher d'envier ; cette multitude de souvenirs conservés ; et elle ! Elle ne sait même pas qui est son père...

Elle ose :

- Accepterais-tu de me montrer la tombe de ton arrière-grand-oncle mort de la grippe espagnole ?

- Je ne sais pas si je suis capable de la retrouver, c'est au milieu de sacrés « bartas ». Il me faudrait prendre une serpe pour dégager le passage. J'aime bien qu'on se tutoie, l'histoire de ma famille t'intéresse on dirait ; pour une fois elle me sert à quelque chose !

Chapitre 9

Quelques jours plus tard :

- Quelle idée de chercher une tombe par une chaleur pareille !

Bastien n'arrête pas de pester. Ils ont laissé la voiture à Soustelle. L'endroit est désert pas le moindre hameau à l'horizon. Par un soleil de plomb, il la conduit sur un chemin pentu. L'odeur d'herbes sèches se mêle aux mille-pertuis résistants et aux sca-bieuses survolées par les papillons et les abeilles assoiffées. Ils chassent les taons qui leur piquent les jambes et les bras dénudés ; mauvaise idée d'avoir mis un short.

Déjà en sueur après trois cents mètres au-dessus de la route et ils n'ont pas pensé à emporter de quoi boire ! Le sentier s'arrête, ils passent de blocs en blocs de granit ; ils marchent, ils grimpent, en s'aidant des mains, pas même une trace faite par les animaux, les bruyères sont de plus en plus épaisses et ne leur font pas de cadeau, ils sont égratignés, en sang. Par crainte des vipères ils tapent avec un bâton. Un replat bienvenu ! Une forêt de sapins à l'ombre bienfaisante ! Ils respirent enfin.

- Là !

Entre deux blocs de granit, juste la place d'une tombe. Il lui fait remarquer sur un rocher deux initiales gravées : JL.

- Comment les parents de Jules ont-ils transporté le corps ? Vénargues n'est pas tout près...

- Ils ont dû opérer de nuit avec un charreton, je suppose qu'il y avait aussi Adèle, veuve inconsolable, et mon arrière-grand-père qui avait dix-sept ans à ce moment-là.

- Tu pourrais conduire ici William, il verrait les initiales il accepterait de n'avoir aucune légitimité à se dire apparenté avec les Lecours.

- C'est du genre à demander une exhumation pour vérifier l'ADN. Merci.

- Si tu m'as menée ici, je suis sûre que d'autres y sont venus.

- Véro est la seule.

- Mais alors, elle va tout révéler à William ! Il paraît qu'ils sont proches tous les deux.

- Oui, ils sont assortis comme chiens et chats.

Les tee-shirt et shorts collés à la peau par la sueur, ils s'arrêtent dans un café au premier village, les bières sont un régal pour leur palais desséché. Il lui propose encore un effort pour rejoindre un gourd où il a l'habitude de pêcher. Un bain avec cette chaleur ne se refuse pas. Dès le premier plongeon, une réaction violente rougit sa chair. Elle n'en tient compte et poursuit, la rivière est assez profonde pour qu'elle puisse la remonter ; à chaque brassée le glissement doux de l'onde ravive les sensations de son corps. Puis, elle s'étend comme une couleuvre vipérine à côté de Bastien sur les rochers ensoleillés.

- Merci.

- Pourquoi ?

- Pour tout, pour le récit, pour la tombe, pour ce bain, pour ce moment...

Il ne répond pas, et pose juste sa main sur son ventre.

Les heures filent, le bord du gourd tel une oasis en dehors du temps. Mais on n'arrête pas le temps, le réel revient toujours, ils remontent, le soir déjà là. Ils prennent un repas rapide dans un hameau perché. Comme elle l'avait fait avec Bertrand le mois précédent, elle admire les couleurs violettes des montagnes qui s'estompent doucement, les premiers grillons, la chaleur emmagasinée durant le jour qui se dégage des pierres. Quelqu'un appelle un troupeau de brebis non loin, les deux border-colley ont terminé leur travail ils flânent sur la route ; comme les humains ils respirent mieux. Bastien lui propose quelque pas sur le sentier de cette crête dans la lumière longue à s'estomper complètement. Il a passé un bras autour de son cou, elle laisse faire ; la peau bronzée de l'homme dégage une chaleur parfumée à l'unisson de la nature, elle y est sensible. Ils s'éloignent du hameau, enfin la nuit : ils profitent de la pureté du ciel, marchent un temps à la lumière du portable dans le parfum des herbes desséchées par la chaleur. Ils délogent quelques criquets en s'asseyant dans un pré, le nez vers la multitude d'étoiles. Quelques étoiles filantes, fait-il un vœu ? Midinette elle ose formuler le souhait d'avoir un droit au bonheur ; pour se reprendre aussitôt ; qu'est-ce que le bonheur ! Alors que la vie lui semble une absurdité. Elle se remémore le constat de Camus : avoir pleinement conscience de l'absurde, l'accepter et « Le corps, la tendresse, la création, l'action, la noblesse humaine reprendront alors leur place dans ce monde insensé ». Elle s'y applique.

Encore un malaise. Elle a perdu connaissance dans sa baignoire. L'eau trop chaude ? Selon Maryse les soins de Robert n'ont servi à rien ! Elle ne sait combien de temps elle est restée inconsciente.

- Ça ne m'étonne pas, déclare Maryse, c'est un escroc à sa façon, un escroc qui s'ignore. Si tu voulais me confier ce qui te travaille. Tu m'as parlé de ta mère de tes grands-parents mais ton père ?

Elle ignore qui il est. Elle était trop petite quand sa mère est morte pour qu'elle lui ait confié son nom.

- Il faut que tu fasses des recherches.

- Ni l'envie ni la force.

- Demande à Henri de t'aider. Il a le temps et il est plus dégourdi que moi pour l'ordinateur, même avec un seul bras ;

Depuis les révélations de Bastien, elle a conscience d'un mal être en relation avec son récit : toutes ces générations... qui savent ce qu'a fait leur père, grand-père, arrière-grand-père ; qui se transmettent un secret. Et elle...

Dans le miroir, son apparence l'interroge, de qui tient-elle ses traits ? Une chevelure châtain qui conserve les reflets blonds de l'enfance, à qui la doit-elle ? Une photo de sa mère aux longs cheveux bruns. Elle a une tache près de l'oreille, sa mère non, des yeux bleus et grands, sa mère : marron et en amande. A croire qu'elle n'est pas sa fille ! Aurait-elle tout hérité de ce père inconnu ?

Henri l'aidera, l'informatique a des avantages. Il comprend son désir de connaître ses origines, une façon d'accéder à une partie d'un soi-même caché ; se libérer de questionnement permet de mieux vivre le présent. Elle pense à tous les efforts de son ami, pour rééduquer sa marche, ses mouvements, le désir le fait agir ; elle l'admire. Au fond, confie-t-il, la maladie l'a délivré du mensonge, de la confiance qu'il avait si mal placée en sa femme. Le handicap n'a fait que précipiter son divorce, il aurait sinon trainé une relation où il ne pouvait s'épanouir. Depuis six mois, il a une amie, mais il ne veut pas que Théo la voie.

- Pourquoi la caches-tu ?

- Je ne la cache pas, c'est elle qui le souhaite, elle est mariée. Son mari travaille parfois la nuit, elle me rejoint.

- N'est-ce pas un nouveau piège pour toi ?

- Je verrai bien. Même si cela ne dure pas, j'aurais eu l'impression de vivre quelque chose de vrai avec elle.

- Toujours le désir de vivre le présent le mieux possible... Et peu importe le reste...

- A ce sujet, cet été j'ai la garde de Théo ; madame part dans les îles avec son amant. Pourrais-tu certains soirs le faire dormir chez toi ?

- Théo adore Patou, pas de problème.

Il l'interroge pour les recherches : date de naissance, patronyme, plusieurs prénoms ? Où est-elle née ?

A Marseille, comme il est écrit sur ses papiers d'identité. Il trouvera.

Quelques jours plus tard Henri a le visage contrarié :

- J'ai la réponse. Ta mère a accouché sous X, l'enfant de sexe féminin a été recueillie par la Ddass.

Incompréhensible ! Une naissance sous X impose l'anonymat ! Comment se fait-il qu'on sache qui est la mère dans ce cas ? Et surtout, elle a connu sa mère ! Elle s'en souvient, elle a des souvenirs même si ça s'arrête à quatre ans ! Donc elle n'a pas été abandonnée.

- La Ddass m'a fait parvenir le dossier !

- Mais c'est interdit !

- Oui, ton cas est spécial : ta mère t'a récupérée trois jours plus tard, elle en avait le droit.

- Il y a erreur forcément.

- Le dossier mentionne le même patronyme que toi, le prénom de ta mère que tu m'as donné correspond : Agnès. Il ne peut-pas y avoir d'erreur. On sait qu'elle a été domiciliée avec toi dans un foyer pour filles-mères, comme on disait encore à l'époque, à Marseille, jusqu'à ce qu'elle finisse une formation d'auxiliaire de vie.

Elle se souvient : sa mère soignait des gens chez eux aux Saintes-Marie de la mer.

Et le père ? Evidemment, rien sur le père.

- Il faut chercher là où Agnès a fait ses études ; il y a forcément une camarade de classe qui se souvient d'elle... Où était-elle ?

- Au même lycée que moi. Certains profs croyaient que c'était ma sœur nous n'avions que quinze ans de différence.

- Ça prendra du temps. Retrouver les gens c'est difficile ; les numéros de téléphones fixes ont presque tous disparus, ça n'aide pas. Entre les changements de patronyme, de région, d'adresse, il faut espérer qu'une ou qu'un n'ait pas bougé par rapport aux données fournies par le lycée.

Elle n'a pas voulu dialoguer avec une Marjorie, camarade de sa mère. Elle laisse Henri en être le rapporteur : Agnès n'a pas fini l'année scolaire de la classe de troisième. Sa camarade a essayé de la contacter ; ses grands-parents ont refusé de lui ouvrir la porte. Pourtant ils étaient voisins. Marjorie a raconté :

Agnès ne pouvait jamais sortir, un soir pour rejoindre une fête, elle est sortie par la fenêtre, le frère de Marjorie les a conduits à une soirée, c'était dans une ferme abandonnée en pleine campagne à une vingtaine de kilomètres de Vienne.

A un moment Agnès a disparu, Marjorie et son frère l'ont cherchée. Ils l'ont retrouvée en larmes, les bras repliés, en fœtus. Elle avait été violée. A partir de là, Agnès n'est plus venue au lycée. Une nuit, le frère et la sœur ont craqué. Ils ont cogné au volet de sa chambre, mais elle ne dormait plus au rez-de-chaussée ; ses grands-parents avaient eu peur qu'elle recommence à s'enfuir par la fenêtre. Les portables n'existaient pas à l'époque. Ils ont alerté la police pour motif de séquestration. Enquête faite, il leur a été répondu, qu'il n'y avait pas séquestration et que leur amie ne voulait plus continuer ses études. Ils n'ont plus eu aucune nouvelle...

Comment retrouver les participants à cette soirée ? L'amie de sa mère n'a pu donner pour seule information, qu'ils étaient une centaine venue de toutes parts. Inutile de chercher le géniteur, d'ailleurs c'était mieux de rester dans l'ignorance. Elle savait que sa mère avait souffert, mais elle n'imaginait pas à ce point.

Elle n'en dort plus, les angoisses la reprennent. Pourtant maintenant elle sait, la nuit elle n'en peut plus de tourner dans son lit. Le matin, épuisée, prendre la voiture, faire cours : tout lui semble au-dessus de ses forces. Maryse lui conseille de consulter et de prendre un congé maladie. Elle refuse, ses élèves ont le bac. Alors elle fait tout

ce qui est dans son pouvoir pour prendre des forces, écoute les conseils qui viennent de part et d'autre. Elle sourit de ces pratiques, mais après tout, puisque son médecin ne voit rien de méchant dans ses analyses, presque à croire qu'elle invente sa fatigue, ses malaises, qu'elle est une malade imaginaire qui s'écoute trop... Alors elle met dans ses poches des pierres pleines d'énergie, prend des tisanes pour le sommeil, retourne à la cascade pour les bains du matin, met de la musique stimulante : Césaria Evoria, Nina Simone, Elsa Fitzgerald... Henri se moque d'elle, il ne te reste plus qu'à aller à Lourdes ou plus sérieusement d'accepter l'histoire de tes origines, de la dépasser et puis écris, où en es-tu de ton roman ?

L'écriture n'est pas sa préoccupation première, ce qu'elle a appris la bouleverse trop pour se concentrer. En un dernier effort, elle retourne chez Robert qui la surprend : tu n'as besoin de rien, il te faut accepter, c'est tout. Comment pourrais-tu avoir un pouvoir sur le passé ? Donc oublie, lâche prise. J'ai connu des gourous en Inde persuadés qu'on choisissait ses parents, le lieu, le moment où l'on naît et que nous étions responsables de notre choix ; une histoire de réincarnation. Cette croyance signifierait alors que les milliers d'enfants au même moment en un même lieu viennent au monde pour subir la même chose : la malnutrition, la guerre, les épidémies, les catastrophes naturelles ; ils auraient tous désiré le même karma ! Contentons-nous de réparer ce qu'on peut réparer ; c'est déjà beaucoup. Et toi vis le présent.

Chapitre 10

Longtemps Robert a gardé son inquiétude pour lui. Il a décidé d'en faire part, à commencer par Maryse. Cela s'est fait sous forme d'invitation protocolaire. Elle a accepté, et, pour la première fois, se rend chez son ex-époux. Pour l'occasion Robert a fait du ménage qui a nécessité du temps. Pas de vaisselle qui traîne, pas de cendriers pleins, le dessus de canapé bien tiré, les livres remis à leur place. Il a cuisiné un sauté d'agneau comme il sait qu'elle les aime.

Maryse voit des livres de poésie sur la table basse et questionne :

- Tu en écris toujours ?

- Ça m'arrive.

L'un des ouvrages est de Mahmoud Darwich. Elle ne le connaît pas.

- C'est un poète palestinien, j'aime sa poésie, il parle de l'exil. Nous sommes tous un peu en exil, du moins je le ressens.

- Ne me fais pas le coup du poète maudit, Robert.

- Sûr, peut-être maudit, mais je ne suis pas Rimbaud, même si j'ai autant voyagé que lui. Les blessures de Darwich, ne sont pas d'amour-propre, elles se comprennent, ce sont les blessures d'une réalité crue : la prison, la souffrance de son peuple, l'exil. Ne va pas penser que je suis propalestinien ! A prendre un parti, ce serait celui qui défendrait les enfants de quelque pays que ce soit, afin qu'ils ne meurent plus dans les guerres. Avant de te connaître, à dix-huit ans, j'ai été manipulé, j'ai pris les armes, c'était en Guinée. Depuis le remords ne me quitte pas.

- Tu as tué des gens !

- Non, un attentat manqué qui m'a valu deux ans de prison.

- Tu ne l'avais jamais dit, pourquoi ?

- La honte. J'avais un chemin à faire avant de pouvoir te l'avouer. Ma chance, à la sortie de prison, c'est d'avoir longer le fleuve Milo. Je n'étais pas le seul, je croyais que tous ces gens marchaient sur cette berge parce que l'harmattan s'était levé, parce que c'était le soir, parce qu'il faisait moins chaud parce qu'ils voulaient regarder les bateaux partant pour le Mali. Mais non, ce n'était pas uniquement pour ces raisons, beaucoup se sont éloignés de la berge et tous se sont dirigés vers une maison qui ressemblait presque à une case, leur but était là ; je les ai suivis. Devant l'humble demeure, sur un banc il y avait un vieil homme. Le cheik Mouhammad Chérif, on m'a dit que c'était un grand sage ; on venait de loin écouter ses conseils. Je me suis mis dans la file d'attente par curiosité. C'était un très vieil homme devant qui chacun à son tour s'inclinait les mains jointes, et lui, accordait toute son attention au visiteur. J'ai fait de même, il m'a pris les mains et m'a dit : tu as un chemin à faire, tu as mal et c'est bien, tu comprends ta faute, ne sois pas inquiet, part par le monde et apprends. Un jour tu pourras soigner toi aussi ceux qui ont mal. Le lendemain, j'ai pris un de ces bateaux qui portaient au Mali, et j'ai commencé ma quête de spiritualité. Je suis passé de pays en pays, puis l'Inde et je t'ai rencontrée.

Ces confidences ont secoué Maryse.

Lors de son retour à Vénargues, Maryse ne lui avait pas adressé la parole. Elle lui en voulait de s'installer à côté d'elle. Il avait essayé par bien des moyens de la séduire à nouveau, en vain. Elle l'ignorait superbement. Devenu secrétaire à la mairie, il avait influencé Marcou, alors maire, pour que des travaux soient entrepris à la crèche du village où elle travaillait. La lutte contre la pollution de l'ancienne mine de Combeyre lui avait offert un moyen de se rapprocher d'elle, sachant son investissement. Il avait insisté auprès de Philippe Jollière et ses adjoints pour qu'il forme un groupe avec les autres communes afin d'attaquer en justice l'exploitant minier. Cela n'avait pas été un refus mais des attermoissements : ils sont trop forts, et nous, à Vénargues on n'est pas touché directement, les chiffres de mortalité sont impossibles à connaître ; on perdra de l'argent et de l'argent la commune n'en a pas beaucoup. Le premier pas vers la réconciliation avec Maryse a été sa démission du poste de secrétaire, depuis ils se parlent. L'invitation est une étape importante dans leurs relations. Il souhaite lui faire part de ses inquiétudes au sujet de l'américain, après une rapide enquête, William Bestford ne rate aucune messe aucun culte dans la région, chaque dimanche on le voit apparaître dans un village. Ces jours-là il se vêt d'un costume sombre même aux plus fortes chaleurs, il ne s'octroie pour fantaisie qu'une pochette orange dépassant de la poche du veston, pochette, avec laquelle il essuie ses lunettes. Il ne se manifeste plus durant les offices, il attend patiemment la fin, et à la sortie sur le perron où il apostrophe les fidèles. Les fidèles questionnés affirment tous la même chose que ce soit à Anduze, à Esparron, ou à Saint André de Valborgne, que ce soit à la sortie d'une église ou d'un temple, il fait du prosélytisme pour son église évangélique.

- J'ai écouté les rumeurs. L'un a vu l'américain devant le temple de Barre des Cévennes, un autre à la sortie de messe à Gégérargues et encore à Saint Germain de Calberte... Les gens s'en souviennent : l'américain fait sensation par ses interventions sur les parvis à la fin des offices. Il explique qu'il va créer un centre à Vénargues avec piscine, tennis, salle pour des séminaires des conférences... Je l'ai même suivi dimanche dernier, ça m'a mené jusqu'au Bleymard !

Mais qui c'est ce mec ? Et à présent Véro qui abandonne la boulangerie le dimanche pour sillonner les routes des cévennes avec lui ! Heureusement Luce, la mère de Bastien, toujours là quand il y a un service à rendre dépanne le vieux Raymond.

- Mais Luce a autre chose à faire que d'être boulangère. Elle m'a rassuré, bientôt une jeune fille arménienne prendra la place complètement. Luce s'occupe des sans-papiers, elle est donc bien placée pour trouver une remplaçante à Véro. Cette fille vient d'obtenir ses papiers, elle a le droit de travailler, Raymond sera ainsi sorti d'affaire, il ne peut pas être au four et à la caisse.

Maryse apprécie ce moment avec Robert et le complimente pour son sauté d'agneau.

Henri s'étonne en lisant le quotidien cévenol, deux agressions à trois semaines d'intervalle, étonnant... Le journaliste déplore dans son article l'absence de sécurité dans les rues de Saint-Jean du Gard. Il est écrit : « Une jeune fille a été agressée à une heure du matin sur le parking longeant le Gardon ; elle sortait de la boîte de nuit « Le caveau du Gardon ». Un homme attendait une victime potentielle à l'abri des regards. Deux jeunes hommes en entendant ses cris ont mis en fuite l'agresseur. Une BMW a aussitôt dévalé, l'agresseur s'y est engouffré. A part cette voiture aucun signalement n'a pu être donné, le numéro d'immatriculation n'a pu être relevé. »

Au bar de Marcou, on se félicite de ne pas avoir de boîte de nuit dans le village. Pas de nuisances, ni de bruits, ni de dégradations pour cause d'abus d'alcool et surtout pas de gens louches attirés par la jeunesse.

Chapitre 11

Après une messe célébrée dans l'intimité des familles concernées, drapeau français en tête, la cérémonie a lieu à l'entrée du village. Une chaleur de plomb ce 16 juillet qui n'a pas découragé les habitants ni les curieux montés pour l'occasion dans les Cévennes. Le monument encore recouvert d'un voile a été construit au centre d'un parc où aiment se retrouver toutes les générations et particulièrement les joueurs de pétanque. Le préfet, les gradés de l'armée entourent Philippe Jollière : le héros du jour commence son discours.

« Nous sommes réunis en ce jour pour honorer nos ancêtres qui ont sacrifié leur jeunesse, leur vie pour notre patrie. Certes cette inauguration vient tard, très tard plus d'un siècle après l'armistice de 1918. Nous en ignorons la raison. Oui nous nous devons de réparer cet oubli que nous ne nous expliquons pas. »

Cela dit ; en lançant un coup d'œil du côté de Marcou et Bastien. Coup d'œil qui ne leur échappe pas ; le premier hausse les épaules, et le second bras croisés lève les yeux au ciel pour les baisser, les lever à nouveau pour se fixer amoureusement sur la naïade de la cascade qui assiste en spectatrice curieuse.

« Ce monument nous l'inaugurons en présence de monsieur le préfet, mesdames et messieurs du conseil départemental et régional que je remercie de leur présence ainsi que vous tous, mes concitoyens ; cela témoigne que le souvenir de leur sacrifice ne s'éteint pas, et que notre reconnaissance demeure. »

C'est alors que madame Sasque la grand-mère de Philippe a un malaise, on l'évente, on l'asperge, on la fait asseoir.

- Vous n'auriez pas dû venir, lui souffle Véro.

- « Sasque » ! Tu n'y penses pas mon père a été un grand blessé. Toute mon enfance je l'ai vu souffrir.

Son petit-fils poursuit :

« Je tiens à remercier monsieur Gobeil, historien spécialiste du conflit 14-18, qui a cherché patiemment dans les archives des services de l'armée. Merci aussi à tous ceux qui ont contribué à l'érection de ce monument, le conseil département, régional

et aussi aux généreux donateurs, la famille Bestford, dont William est ici le représentant, tous ont participé à son financement. Je tiens aussi à féliciter pour la qualité de l'œuvre que vous allez découvrir le sculpteur... »

William Bestford dans son costume de clergyman avec une chemise au col orange semble en extase, le moment attendu depuis si longtemps se réalise. Pour l'occasion, pour les journalistes présents et les photos, il a ôté ses lunettes à lourdes montures brunes.

Une femme enceinte à ce moment-là perd connaissance, on appelle un médecin. Et le maire oublie de donner le nom de l'artiste sculpteur.

La dame secourue, évacuée, le discours s'achève « et maintenant le moment attendu... »

Que va-t-il se passer quand le voile tombera ?

Philippe tire la ficelle, le voile tombe. Une pierre très sobre recouverte de noms. Le maire commence par lire les morts de la guerre de 40-45, une chance : pas de défunts à la guerre d'Algérie et commence la litanie des morts durant la guerre de 14- 18. Pas un seul Lecours inscrit. La Marseillaise retentit. Les gradés, les policiers municipaux, tous au garde-à-vous. La gerbe de fleurs en main, le maire fait quelques pas pour la déposer sur le socle, il est bousculé par l'américain qui lui aussi s'approche de l'édifice dans la précipitation pour mieux lire les inscriptions sur le monument. A-t-il bien entendu ? Le maire n'a pas omis de citer ses ancêtres ? Dans la bousculade la couronne tombe malencontreusement du mauvais côté. Il faut la remettre à l'endroit, quelques fleurs ont été abimées.

Sans s'excuser, William attrape le maire par l'épaule l'obligeant à le regarder :

- Qu'est-ce que ça signifie ?

- Ça signifie, qu'il n'y a pas eu de Lecours morts durant la première guerre mondiale.

William remet ses lunettes, s'approche au plus près du monument pour vérifier ; pas de Lecours !

Tout le monde se tourne vers les Lecours vivants :

Bastien, très grave déclare : - Je salue le courage de mon grand-oncle Aurélien, qui durant la seconde guerre mondiale a été résistant, a participé à la libération de Marseille, Lyon, Strasbourg ; Aurélien Lecours décoré de la légion d'honneur.

- Ça ne m'intéresse pas le deuxième conflit ! Pourquoi le nom de Jules Lecours n'y est pas ?

Bastien s'avance très grave.

- L'heure de la vérité est arrivée. Notre famille l'a cachée durant 104 ans, aujourd'hui j'en demande pardon à tous mes concitoyens en leur nom. Mais il y a si longtemps, il y a prescription...

Bastien laisse tomber ses bras, fataliste.

Son père, Marcou resté silencieux jusque-là, calmement, regarde les vénarguais, tournant le dos à William avec un ostensible désintérêt et déclare :

- La vérité c'est comme l'huile ça remonte toujours. Je n'y suis pour rien si mes ancêtres n'ont pas été vaillants, si leur père a caché la désertion de deux de ses fils et la mort de son aîné tué par les militaires français. Moi en ce jour je salue le courage de cet homme qui s'est rebellé contre cette boucherie et qui l'a payé de sa vie, fusillé pour cause de mutinerie en 1917. Et puis il y en a assez des cérémonies mémorielles, au lieu de s'occuper du passé, on ferait mieux de s'occuper du présent et s'attaquer à un grave problème : l'ancienne mine de Combeyre va finir par nous empoisonner tous. Oui avec le présent il y a assez à faire. Et qu'on ne fasse pas de reproche à ma famille d'antipatriotisme. Mes grands-parents comme beaucoup d'autres à Vénargues ont fait partie des justes qui ont caché et sauvé des juifs durant la seconde guerre mondiale.

Les gradés désertent la place dans le brouhaha de la population interloquée.

Marcou s'approche de l'américain au plus près ; jusqu'à avoir la nausée à cause de sa lotion d'après-rasage si prégnante. Sentant la tension monter, les policiers municipaux sont prêts à porter secours à leur maire si nécessaire.

- Si vous croyez qu'il y a erreur, c'est parce que dans votre famille on a menti de génération en génération et ce n'est pas notre faute.

William pousse si violemment Marcou, qu'il tombe sur le socle du monument, l'arcade sourcilière ouverte, il saigne abondamment. Malgré ce, il se relève furieux, le poing levé contre William, un coup de poing retenu par son fils. Le père écarté de la colère de l'américain, Bastien décroche un droit bien visé sur l'œil droit de l'étranger qui riposte aussitôt ; les lunettes de l'américain tombées, un verre cassé. Impossible de les arrêter. Marcou en voulant intervenir, trébuche. Le maire crie : messieurs un peu de dignité un peu de respect. Véro couvre sa voix, elle que Bastien a quitté pour une jeunette, s'époumone que ça ne l'étonne pas : tous des menteurs les Lecours. Les policiers municipaux entrent en action, séparent les belligérants, interrogent le maire du regard : faut-il verbaliser pour désordre à l'ordre public ? Philippe fait un signe

d'apaisement. L'e visage en sang, Véro essuie le visage de l'américain. Et sur son épaule dénudée on peut voir un nouveau tatouage au prénom de William.

Elle, l'étrangère au village est stupéfaite, elle s'approche de Bastien qui n'arrive pas à se calmer. Les nerfs à vif, d'un ton aigre, il lui lance : - Tu as de quoi écrire avec cette cérémonie !

Prise au dépourvu, elle répond sur le même ton :

- Je vais tout de suite rédiger quelques notes pour ne rien oublier...

Bastien part d'un rire nerveux, elle aussi ; leurs rires font retourner, avec un air indigné, les dernières personnes qui n'ont pas encore évacué la place.

Luce emmène Marcou pour le soigner. Ne restent qu'eux deux et le maire ; celui-ci soupire : je m'attendais à un esclandre mais pas à ce point !

- Et encore Philippe, on a été gentil, on ne lui a pas dit que son ancêtre était un batard qui n'appartenait pas à la famille Lecours.

- C'est-à-dire ?

- Une histoire de cocufiage sans plus.

- On ne va pas en rajouter, le cocufiage on se le gardera pour nous. Abstraction de cette histoire, cet américain il faut le ménager ; il peut nous apporter un plus économique ; son idée de construire un centre touristique me plaît. C'est bon d'ailleurs pour le commerce de ton père comme pour moi ; tous ces vacanciers fortunés feront marcher nos restaurants.

- Là on ne sera pas d'accord, on n'a pas besoin de devenir le Saint-Tropez des Cévennes, il y a déjà assez de travail comme ça pour tous les deux.

Le centre n'est pas encore construit, mais l'arrivée par vagues de touristes remplit les tables des deux restaurateurs comme tous les étés. Elle découvre l'effervescence joyeuse qui s'installe pour les deux mois de vacances. Un été paisible, Bastien vient le soir à la rivière ; Chloé et Théo heureux de se retrouver patagent ensemble. Elle n'écrit pas ou si peu. Elle sent à la fois une tristesse viscérale pour le sort de sa mère, et une force intérieure qui lui dit : vit pour ta mère, apprécie ces jours qui te sont donnés.

Elle garde parfois Théo la nuit quand Henri veut être tranquille avec son amie.

Pas toujours facile le petit bonhomme ! Il ne veut pas se laver les dents, il ne veut pas quitter Patou et quand elle insiste sur un ton plus haut, il met ses mains sur les oreilles et se plaint : tu me fais mal à force de crier trop fort.

Une fois au lit après l'histoire racontée, il la retient en la questionnant :

-Y a pas de tigre dans ta maison ?

- Non

- Y a pas de voleurs dans ta maison ?

- Non

- Ya pas de loups ?

- Non il n'y a pas de chasseurs ?

- Y a pas de moustiques ?

- Non il n'y a pas de moustiques.

- Bon tu peux dormir maintenant. Et puis Patou surveille...

Elle sourit mais comprend ce qu'elle a manqué... Cet enfant qu'ils désiraient et qu'ils étaient sur le point de concevoir...

A présent, elle accepte tout ce que l'été lui apporte, concerts, cinéma en plein air, fêtes de village. Bastien l'amène aux aurores sur les sommets cévenols, quand la chaleur est encore supportable. A la fraîche du soir, ils retournent souvent à l'auberge des Bastides, restée en l'état du dix-neuvième siècle avec des volets brinquebalants, des lits peu confortables et encore des matelas en laine, elle aime cette rusticité. Bastien lui fait connaître les lieux de baignades les plus reculés entre les blocs de granit avec des cascades glaciales génératrices d'énergie. Ici, pas de vagues mortelles. Une sensation de sécurité qu'il écarte aussitôt :

- Détrompe-toi, ces rivières avec les épisodes dit « cévenols » ont créé bien des drames. Tu n'as jamais vu les plaques indiquant les niveaux atteints par les Gardons ? Que ce soit à Anduze, Saint-Jean-du-Gard. Chaque fois que je les vois, je suis impressionné. Et plus bas aussi, à Collias, au pont Saint-Nicolas, alors que l'été c'est un véritable oued.

Elle ne veut pas savoir, il lui est impossible de se baigner dans la mer, elle ne va pas se priver en plus des rivières. Elle a besoin de la sensation de la peau glacée, peau ensoleillée, peau caressée, elle s'en étonne à chaque fois...

Et dire que les hommes ont rendu l'eau mortelle d'un cours d'eau à Combeyre ! Il la conduit au gré des balades de monts en monts de vallées en vallées, sur des plateaux désertiques des menhirs rappellent les croyances anciennes ; elle ose entourer les pierres sacrées de ses bras. Elle applique les conseils de Robert : capter l'énergie par les pieds, par la respiration et le soleil.

Seule ombre à l'auberge, en buvant un verre d'eau, ça sent le chlore !

- Comment se fait-il ? Il n'y a aucune pollution dans le coin, pourquoi ajouter du chlore ?

- Le Mont Lozère reçoit de plein fouet le vent du sud qui ramène la pollution des usines de Fos-sur-Mer. Le vent, les pluies n'ont pas de frontières !

- Alors le paradis n'existe plus...

Parfois ils enfreignent la loi en campant sous une petite tente dans « le bois du Commandeur » au sommet du mont Lozère ; une forêt aux hautes futées avec les bruits nocturnes : labourage de la terre par les sangliers, l'abolement des chevreuils, oiseaux aux aguets qui donnent des nuits peu propices au sommeil. Des nuits qui aiguisent les sens. Elle prend plaisir à explorer ces montagnes, elle lui en sait gré. Elle apprécie aussi ces nuits de plaisirs.

Un peu gêné, il confie :

- Tu es la première à accepter mes escapades dans la nature. Puis ajoute :

- Au moins à la fin de l'été, tu pourras dire que tu connais les Cévennes, même si tu me quittes.

Chapitre 12

A l'automne ni lui ni elle, ne veulent rompre leur relation, juste leurs obligations respectives les obligent à éloigner leurs rencontres. Ils décident de ne rien décider, juste laisser faire le temps. Pour lui vient le temps de la chasse, des champignons, ses enfants, le travail, pour elle la reprise des cours, Théo un week-end sur deux, pour qui il faut trouver des jeux les jours de pluie et l'écriture. Elle tient à terminer son roman mille fois interrompu. Depuis qu'elle a décidé d'écrire sur la famille Lecours et les imbrications actuelles avec l'américain, elle tient un sujet ; les phrases viennent facilement, plus d'états d'âme à mettre sur papier ou sur écran.

Inutile de questionner Marcou, fermé comme une huitre... Luce peut-être... Elle a un bon motif pour se rendre au bureau de l'association. Un de ses élèves, Lionel, souhaite faire un service civique, il lui a demandé conseil. Le jeudi après-midi elle ne travaille pas, Luce est de permanence, elle se rend avec le jeune homme dans la pièce exiguë et froide, où règne un amoncellement de meubles à tiroirs remplis de papiers, de dossiers, de formulaires de directives nationales.

Luce à son bureau, trop occupée, ne peut s'interrompre et leur fait signe de s'asseoir. Deux jeunes femmes marocaines font face à la mère de Bastien. L'une arrange son voile noir, une chevelure magnifique s'échappe par son geste. Mais pourquoi ! Pourquoi ! Ce noir intégral alors qu'elle semble pleine de vie ! Elle est venue pour aider son amie, elle accompagne ses paroles par des mouvements gracieux de ses longs doigts fins, un regard doux et profond qui manifestement ne laisse pas indifférent Lionel. L'amie, sans voile noir, enceinte, durant ce temps essaye de faire taire son petit garçon de deux ans. Elle n'a pas de titre de séjour et ne veut pas être expulsée ; son mari est saisonnier dans des terres à Saint Martin-de-Crau et elle vit à Alès.

L'attention et le débit de parole de Luce ne faiblissent pas : il faut des attestations. Elle bombarde les deux jeunes femmes d'une liste de papiers à se procurer ; parmi eux, il faudra l'attestation scolaire de l'enfant. Après réflexion, elle tourne son siège vers un tiroir pour en retirer un formulaire. Elle est interrompue ; les deux femmes parlent français, l'amie semble surtout une aide psychologique :

- Mais il n'est pas encore à l'école !

- Envoyez-le dès que possible.

Elle poursuit : attestation de cours d'alphabétisation...

A nouveau interrompue :

- Je ne peux pas : je garde mon enfant et je suis enceinte.

- Être enceinte n'est pas une maladie et deux heures par semaine de cours, ce n'est pas énorme. Laissez votre fils à une voisine. Vous n'avez pas le choix, vous n'aurez pas de titre de séjour sans cette attestation. Il vous faut aussi une déclaration de grossesse, un papier prouvant le domicile, le livret de famille, l'extrait de naissance.

- Des papiers au nom de mon mari ?

- Non, ce n'est pas lui le demandeur, mais vous ; tout doit être à votre nom.

La jeune femme semble submergée. Elle tente : - Vous m'aidez ?

- Ce n'est pas à moi d'amener tous ces papiers. Quand vous aurez constitué votre dossier alors on verra ce qu'on peut faire. Mais ne tardez pas, parfois le recours est de vingt-quatre heures seulement. Dépêchez-vous, il faut vous prendre en charge. Traduisez, si elle n'a pas bien compris.

Et de ces longs doigts fins l'amie explique.

Luce ajoute : - Vous prendrez deux chemises une pour les originaux et l'autre pour les photocopies, c'est plus sûr.

Encore quelques mots d'encouragement et elles s'en vont reconnaissantes, plus sereines ;

Luce les regarde, elle et son élève.

- Pourquoi tu es venue ?

- Vous me l'aviez proposé, mais je viens pour Lionel, il souhaite faire un service civique et comme il veut étudier le droit.

Lionel précise : je voudrais me spécialiser en droit humanitaire.

- Tu auras le temps de venir ici régulièrement ?

- Je m'arrangerai. On peut rester un moment ?

Luce acquiesce et reçoit deux nouveaux arrivants.

Mokhtar et Karim : deux jeunes hommes vulnérables, tous deux le regard vif, en attente, en quête d'aide, de solution. Ils disent ne plus en pouvoir à trainer leurs jours à ne rien faire. Leur dossier pour un stage de formation a été refusé, pour un problème d'informatique. Maçonnerie, électricité, plomberie peu leur importe, mais occuper leurs jours... Ils sont venus en France avec leur diplôme en poche, l'un en géologie, l'autre en sociologie.

Pourquoi ont-ils quitté leur pays ? Dans un murmure : à cause d'un problème de famille. Ils sont beaux, Mokhtar sanglé dans un blouson cintré, les yeux pétillants éclairent un visage noir aux traits réguliers, Karim une coiffure courte faite d'une multitude de petites tresses... Ils sont pleins de possibilités et se sclérosent dans l'inaction, ils n'ont pour s'occuper que tourner dans la ville, retrouver des compatriotes ou autres unis par un même destin d'exilés. Luce plus qu'une bénévole, qu'une militante compétente les aiguille, les aide ; une tendresse maternelle déborde malgré elle dans sa façon de les accompagner, même si elle les rabroue parfois, par nécessité s'excuse-t-elle.

- Tu as de l'argent ?

- Non plus d'aide.

-Tu manges comment ?

- Le matin au lieu d'hébergement, je me débrouille chez des amis pour le reste...

- Tu as eu un passage au CRA il y a deux mois et avant-hier je t'ai vu sur le boulevard Victor Hugo. Tu peux te faire repérer, ils te connaissent, tu es en situation irrégulière. Karim n'y est pas allé, c'est plus facile pour lui de circuler. Toi, Mokhtar sois prudent tant que tu n'as pas le stage de formation chez les compagnons. Tu entends ? Et évite d'aller du côté de la gare, c'est là où ils sont le plus vigilants.

Il sait, ne soupire même pas, mais attendre encore...

Sa ténacité Luce la veut contagieuse. Un fil les relie, elle l'a sauvé de l'expulsion une fois, elle ne veut pas que ça recommence.

- Refais la demande, retourne les voir, tiens-moi au courant, appelle s'il y a un problème.

Lionel reviendra, oui, il fera la demande pour travailler dans l'association. L'altruisme de Luce l'a impressionné. Avant de passer la porte, elle lui manifeste son admiration, que Luce chasse d'un revers de main.

L'idée la traverse qu'elle pourrait en venant régulièrement dans ce bureau s'inspirer des vies tortueuses et souvent torturées de ceux qui viennent demander de l'aide. Aussitôt cette idée l'envahit de honte. Elle chasse la pensée obscène de profiter de la misère des autres pour assouvir son désir d'écriture. Eux qui ne possèdent rien et leur voler la seule chose qui leur reste : le récit de leur vie !

Elle est désormais décidée, elle écrira sur l'absence de monument aux morts à Vénargues pendant plus de cent ans. Elle en informe Henri et Bastien.

Le premier la prévient : - Tu ne sais pas où tu t'engages, tu n'as pas d'autres sujets à exploiter ?

Le second philosophe : - Et bien si l'histoire de ma famille est publiée, tout le monde saura les magouilles de mes ancêtres, mais je m'en fous et elles ne sont pas pires que celles d'aujourd'hui.

- Pas d'inquiétude ; d'une part je change les patronymes, secundo ce manuscrit sera-t-il publié ? Tierço ce livre même publié aurait-il un lectorat important ?

Avouer son projet d'écriture à Bastien, c'était le dire à une bonne partie de Vénargues ; Véro l'interpelle dans la rue :

- Ça se passe bien pour vous ? Bastien m'a dit que vous écrivez sur sa famille, il y a de quoi raconter ! Le plus drôle c'est qu'il a l'air d'accepter, vous avez un pouvoir sur lui !

- Et vous ? On ne vous voit plus à la boulangerie ?

- J'accepte les changements qu'apporte la vie ...

Elle se rend compte de la vitesse à laquelle circule l'information, quelques jours plus tard au poste d'essence. En cette fin août, c'est l'épouse du lecteur de Chabrol qui la sert.

- Et votre mari n'est pas là ?

- Oh ! « Lui », il est là, mais il sert à rien ! Il préfère être à l'ombre derrière le bureau, il bouquine.

Elle va le saluer.

- Alors vous imitez Chabrol à ce qui paraît ? Vous écrivez sur l'histoire des Lecourt ? Je vous envie, j'aimerais moi aussi écrire.

Sa femme qui les a rejoints lance :

-Oh ! « Lui » c'est pas le travail qui l'empêchera d'écrire !

Ce « lui » l'interpelle. Pourquoi ne nomme-t-elle pas son mari face à elle par son prénom ? Elle n'a jamais supporté qu'on parle de quelqu'un en sa présence en le désignant par un « lui » ou un « elle » anonyme. Elle n'ose en déduire l'état de leurs relations, ça ne la regarde pas.

En un éclair il lui revient le souvenir de ses grands-parents parlant d'elle en disant « Oh ! « Celle-là, elle est pas facile, elle est bonne à rien. » Oui, la façon dont parlait l'épouse la renvoie à leur déni.

Une autre automobiliste à servir, elle reconnaît l'aide-ménagère d'Henri.

Nathalie toujours aussi dynamique d'un pas rapide l'aborde : - Et votre bouquin il avance ? J'ai su par Véro, et Henri m'a confirmé qu'on n'avait pas que Chabrol dans le coin à présent.

Elle enchaîne :

- Vous au moins avec ce que vous allez gagner avec votre livre, vous pourrez vous acheter une voiture convenable, pas comme ma bagnole toute pourrie !

En cet automne, elle retourne à sa solitude, à la préparation de ses cours. Elle part parfois promener sur un versant où elle a déniché une caverne ; un jour où elle a été surprise par une de ces brusques et courtes averses claires que la terre boit avec gourmandise, elle s'est abritée dans la roche creusée. Juste le bruit de l'eau, le rideau de la pluie, les odeurs multipliées, un état d'émerveillement et de vague tristesse. Elle y reste longtemps jusqu'aux dernières gouttes. Elle pense à ses rêves où le visage de Bertrand revient souvent, six mois au moins qu'ils ne se sont plus vus. Elle a osé demander à Maryse. Laconique sa voisine a répondu : une nouvelle phase dépressive sûrement. Il reviendra quand ça ira mieux.

- Veux -tu que je demande à mon pendule ?

- Non, et elle rit.

Chapitre 13

Quelques jours plus tard, Maryse la prévient ! Il a quitté Paris. Il est de retour dans les Cévennes.

Elle ose se rendre chez son propriétaire ; son fils lui ouvre. Elle pénètre dans un salon cossu ; on se dirait revenu au dix-neuvième siècle, meubles en chêne Louis-Philippe, secrétaire Napoléon III, fauteuils et canapé Charles X, tapis fanés, piano à bougeoirs, tableaux d'inspiration art pompier. Le sourire de Bertrand n'empêche pas une inquiétude. Il lui semble amaigri, encore plus dégingandé. Comment vit-il ? Pourquoi vient-il si rarement ? Elle imagine une vie de travail afin d'oublier tout le reste, elle passe sous silence la dépression possible évoquée par Maryse.

La pièce est vaste pourtant elle a la sensation d'étouffer ; les hautes fenêtres à petits carreaux avec les tentures en velours y contribuent. Il a remarqué son regard sur les objets :

- Oui il ne faut rien toucher, tous ces meubles suivent les générations, mon père n'a pas compris que ce ne sont pas les objets qui perpétuent le souvenir. Chacun se débrouille comme il peut avec les êtres disparus et avec le temps qui passe.

Puis : - Je suis heureux de te voir.

Un signe de la tête suffit pour montrer la réciprocité.

- Je vais rester assez longtemps à Vénargues, il m'a été impossible de me rendre libre plutôt. J'ai besoin de repos, j'ai été malade.

Elle pose dès les premiers mots une barrière protectrice.

- J'ai une relation avec Bastien.

- Tu es libre...

- La fidélité, lui comme moi...

- Toi ce n'est pas pareil. J'ai l'intuition que tu es un être en mutation.

Elle ne peut s'empêcher de rire :

- Tu as fait école auprès de Robert ? Il m'a dit à peu près la même chose lors d'une dernière séance de magnétisme. Ma mutation aurait progressé paraît-il ? Je n'en ai pas conscience pour le moment.

Elle s'efforce de supporter le lieu, raconte les transformations dues à William Bestford dans le village, que son centre de... ? En fait elle ne sait pas trop de quoi... ? Centre touristiques pour vacanciers ? Centre de loisir pour les gens d'ici ? Centre de conférences ? Bref « la chose » sera bientôt terminée, une inauguration en grande pompe est prévue.

Bertrand lui sert un porto, elle espère que cela l'aidera à pouvoir demeurer dans cette maison où elle se sent mal. Bertrand ne prend pas d'alcool, il ne le peut pas avec des tranquillisants.

- Qu'as-tu ?

- Une dépression. D'habitude elle est saisonnière, cette fois, elle est plus difficile.

Il enchaîne aussitôt :

- William Bestford se sert de ses origines pour s'implanter ici.

Elle ose révéler qu'elle a vu la tombe de Jules Lecours et que celui-ci n'est pas l'ancêtre de l'américain. Ce sera le sujet de son livre qu'elle a bien avancé. L'intrigue se déroulera pendant la première guerre mondiale mais aussi aujourd'hui avec l'arrivée des Bestford venus honorer leurs ancêtres.

- Je veux bien lire, ce que tu as déjà écrit.

- Je te le transférerai bientôt.

- Bestford est avant tout un évangélique venu faire du prosélytisme. Une forme de secte qui établit des centres évangéliques un peu partout en Europe ; les Cévennes, terres protestantes sont un choix astucieux, à cause de leur histoire. En France ils ont tissé une toile : deux cents églises, un peu selon la méthode MacDo, en moins ambiteux. J'ignore juste à quelle sorte d'église évangélique il appartient.

- On le saura vite, il a construit un temple à cent mètres de son centre. A présent il est pasteur, ses prêches nous en diront plus. Quitte à le poursuivre en justice s'il dérive en secte. -

- J'ai assez à m'occuper du dossier sur la mine ; qui n'a pas avancé...

- La décision du tribunal de Toulouse que Maryse attend tant, est-elle rendue ?

- Elle ne saurait tarder. Je n'ai pas attendu le verdict. Je suis trop épuisé, mon associé a pris la relève.

Malgré la conversation, et le plaisir de le retrouver, le porto n'est pas suffisant pour supporter l'ambiance de la pièce, elle étouffe, trop de tapis trop de tableaux sur les murs... Il lui faut sortir. C'est jour de marché, entre les étals où gisent courges, potimarrons, butternuts colorés, Bertrand évoque les requêtes rejetées par le Conseil d'Etat au sujet de la mine. Ils sortent du village, longe le Gardon alimenté par les dernières pluies. Le tumulte des eaux couvre leur voix, ils se comprennent à demi-mots sur des considérations météorologiques : - Il ne faudrait pas qu'il pleuve à nouveau. – Ça risque de déborder. Les caves seront à nouveau inondées. - Pourvu qu'il n'y ait pas morts comme à la dernière crue.

Des considérations qui leur permettent de parler de choses qui ne les concernent pas intimement. La grisaille du ciel, la pluie menaçante, l'humidité froide leur font rebrousser chemin. Chez elle, Patou, chat sauvage, se cache sous le bahut à leur arrivée.

Elle n'avait jamais remarqué autant de vulnérabilité dans son regard. Elle propose deux pâtes, une salade, une omelette. En fait, ni l'un ni l'autre n'ont faim. La pluie dehors, Patou rassuré s'installe sur le lit. Elle prend son poignet, ses doigts noués ? Pourquoi être si contracté ? Le chagrin s'est solidifié dans ses doigts, elle les dénoue et réclame ses lèvres. Passe ses mains sous sa chemise, parcourt son dos. Dégagé du lit, le chat se rebiffe dans un fier miaulement. Il s'en va à l'autre bout de la pièce.

Ce ne fut pas glorieux pour les extases, il en est désolé : trop d'antidépresseurs pour la libido, et une fatigue qui ne le quitte pas... Elle caresse sa nuque, puis niche sa tête dans le creux de l'épaule.

Elle sacrifie Théo certains week-ends pour s'octroyer avec Bertrand deux jours de cinéma-théâtre dans les villes les plus proches. Bastien, Bertrand, ce ne sont pas ce qu'elle nommait dans le temps des aventures mais un désir divisé par les facettes différentes de ses deux amants : leur intelligence différente, leur expérience différente, et un désir fondé sur une même tendresse. Ils acceptent tous deux ce passage compliqué de sa vie. Elle fait étudier « Don Juan » à ses élèves. Ce personnage proclame : « Je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable » ; non elle n'est pas un Don Juan féminin qui apprécie uniquement « les inclinations naissantes » « et le plaisir de l'amour dans le changement ». Elle se plait en leur compagnie ; elle compte sur le temps pour décanter les sentiments. La relation avec Bastien s'amenuise. Reste

Bertrand, ses efforts de séduction n'échappent pas à Théo. Il devine quand elle n'aura pas de temps à lui consacrer, à cause de son vernis à ongles.

- Tu as mis tes doigts de filles, alors je ne promènerai pas avec toi seulement avec Maryse...

- La prochaine fois que tu seras chez ton papa, je serai tout le week-end avec toi, promis.

Son roman prend forme, elle ne le lâche plus, elle tient un sujet qui la plonge dans des faits réels ; elle ignore comment finira l'intrigue. Ecrire cependant donne mauvaise conscience, elle éprouve une sorte de plaisir mêlé à la honte en songeant à Maryse qui se bat pour la dépollution, Luce pour les sans-papiers... N'est-ce pas pour se protéger du réel qu'elle est dans l'écriture depuis si longtemps... L'absence de sa mère, l'attitude de ses grands-parents, la mort de son amoureux... Seule l'écriture l'a jusqu'à présent tenue en vie. Impression d'une nouvelle ère, elle se sent bien à Vénargues, il lui a été facile de s'intégrer, comme si elle avait trouvé une famille d'amis prenant soin les uns des autres. Peut-être pourra-t-elle un jour se passer de l'écriture et se satisfaire de vivre uniquement. Le soir quand ses yeux lui font trop mal à cause de l'ordinateur, elle se promène le long du Gardon, même par temps maussade. Quand Théo est à Vénargues, il l'accompagne ; il s'amuse à regarder les ânes rebelles sur le sentier de Stevenson ; ceux-ci préfèrent l'herbe tendre des berges plutôt que trotter sagement jusqu'au gîte d'étape.

Théo lui demande pourquoi on appelle le bord du Gardon, le sentier de Stevenson : c'est un drôle de nom.

Elle explique : Stevenson est le nom d'un écrivain anglais, qui a traversé toutes les Cévennes avec son âne Modestine et il a fait de sa randonnée un livre.

- Et son âne, il voulait bien avancer ?

- Il faut croire.

- Ça veut dire que tous les gens qui passent ont lu son histoire ? Il doit gagner beaucoup d'argent.

- D'abord il est mort depuis longtemps, et tous les gens qui passent n'ont pas lu son livre.

A chaque balade, le petit bonhomme a plein de questions à poser.

- Et pourquoi le papi de Chloé il est fâché avec l'américain ?

- Et pourquoi son papi il veut pas d'une maison sur le pic rouge ?

- Et pourquoi Véro elle est plus à la boulangerie ?

Parfois c'est plus douloureux :

- Et pourquoi mon papa il est malade et pourquoi les papas des autres ils le sont pas ?

- Et pourquoi ma maman elle m'a pas voulu avec elle pour les vacances ?

Elle n'a pas réponse à tout. Elle préfère lui dire :

- Tu es comme l'enfant d'éléphant.

- Pourquoi ?

- Parce qu'il posait tout le temps des questions, il voulait surtout savoir pourquoi l'éléphant a une trompe.

Elle sait qu'il fait semblant de ne pas connaître l'histoire et une fois de plus, elle lui conte « L'enfant d'éléphant » de Kipling. Maryse a fait école au sujet des contes.

Elle est sauvée par les sonnailles, les brebis ne sont pas loin, elles sortent d'une combe,

- C'est le troupeau de Rémi, les brebis vont à la « jasse ».

Il veut voir les bêtes plus près. « Attention au patou ! », « Mais il est gentil ! Je l'ai déjà caressé avec Maryse... »

Et les questions reprennent et pourquoi tu as appelé ton chat comme le chien de Rémi ?

- Ce n'est pas son nom, on appelle patou tous les gros chiens de berger. Ils surveillent et protègent les brebis la nuit dans leurs enclos.

- Pour les protéger de quoi ? Du loup ?

- Peut-être, ou des voleurs...

Elle a conscience qu'elle assouvit avec Théo un désir de maternité. Maryse et elle, femmes sans enfant, auraient été qualifiées dans les temps anciens de « brehaigne », terme commun avec les juments infécondes. Son amie à cause d'un avortement qui a mal tourné et elle, affublée du joli mot de nullipare parce que la vie ne lui en a pas laissé le temps.

Chapitre 14

Depuis la décision de justice de la cour d'appel de Toulouse, Maryse ne décolère pas. Pour les juges, l'État n'est pas responsable de la gestion des dommages liés aux pollutions causées par l'ancienne mine de Combeyre, ni de son impact sur la santé des riverains ni sur l'environnement ; idem la Région, idem le Département, idem les services préfectoraux. Les juges estiment que seuls les maires et leurs équipes sont responsables d'une mauvaise gestion du site pollué.

Désemparée devant tant d'inconséquences, elle harcèle Philippe Jollière à son bureau de maire. Sur un mur une grande photo de châtaigneraie avec les couleurs de l'automne ; elle pense : la beauté affichée n'est pas toujours protégée quand il y a des enjeux financiers.

- Tous ces jeunes qui prennent le terril pour un terrain de jeux ! Moto cross, rave, ils soulèvent la poussière et la pollution va toujours un peu plus loin, dans l'eau, dans l'air, elle ne reste pas seulement dans la vallée de Combeyre. A la longue ça va nous empoisonner tous, elle se propage de plus en plus loin. Il faut dépolluer.

- On n'a pas les moyens, c'est trop vaste. Excaver à deux mètres de profondeur, transporter la terre contaminée dans des camions avec des containers étanches, trop cher. Et puis où déposer tout ça ? Tu crois que les centres spécialisés dans la dépollution vont prendre cette terre gratuitement ?

- Il faut obliger les industriels miniers à faire les travaux ; combien ont-ils gagné en extrayant des tonnes et des tonnes de métaux lourds pendant un siècle ? Je te demande de les attaquer en justice.

Limite, il la traite de folle !

- La multinationale a démonté ses installations, fermé le puits principal, elle a confiné quatre dépôts qu'elle a recouvert d'argile, et a construit une digue à stériles efficace... C'est déjà pas mal.

- Efficace ! Tu plaisantes ! Oui ils ont tout recouvert de terre végétalisée pour qu'on se croit dans un parc ou un jardin public, alors que dessous, il y a plus d'un million de tonnes de résidus !

- Pour agir, il faudrait que tous les maires concernés soient d'accord. Je ne m'y risquerai pas tout seul et même si on arrivait à s'entendre, crois-tu qu'on arriverait à lutter ? Nous, petits villages des Cévennes, contre un complexe international ? Tu me fournis l'argent pour le procès ?

Enfoncé dans son fauteuil avec les bras qui lui tombent de fatigue...

- L'Etat, il ne faut plus rien lui demander, il a déjà dépensé des millions en expertises.

- Qu'est-ce qu'il en fait des expertises ?

- Rien, on connaît mieux le danger ; c'est tout...

- Et aucun argent pour les gens qui sont obligés de partir sans pouvoir monnayer leur maison ? On n'a fait que payer des experts, pour aucun résultat positif !

- Je n'ai pas envie d'y passer tout le budget ; l'exemple de la commune de Boifeuille m'a servi. Ils n'ont rien obtenu de plus, et par la suite ils ont été obligés d'emprunter pour les frais courants. Rends-toi compte, on est près du Parc National des Cévennes et personne ne bouge ! Comment veux-tu que nous réussissions !

- L'entente, est l'unique solution pour attaquer l'exploitant minier. Tu veux les chiffres ?

- Inutile, je les ai : vingt-cinq pour cent des gens intoxiqués à l'arsenic au cadmium et au plomb. Un niveau élevé d'imprégnation des sols, des pluies toxiques ; et les enfants les premières victimes. Marcou a senti le vent tourner, il n'a rien fait durant trente ans et quand le scandale a commencé à sentir mauvais, il m'a refilé la mairie ! Les ennuis avec le monument aux morts ne sont rien par rapport à ceux de la pollution. Je n'imaginais pas autant de problèmes en prenant sa suite !

- Ne me fais pas croire que tu découvres le problème maintenant ! Ça fait quinze ans que saint Felix de Palhières Thoiras Aigrefeuille Gégérargue Tornac sont reconnus impactés par la mine fermée et tirent la sonnette d'alarme !

Un geste de la main d'impuissance ...

- Je ne pensais pas qu'un jour à Vénargues on puisse être touché.

- Tu croyais que le foehn s'arrêterait définitivement à Alès ? Tu n'as jamais pensé qu'il transporterait un jour les poussières fines jusque dans la vallée ? Quant au vin bio des vignes en aval, on pourra bientôt tirer un trait dessus. Que les vignes soient bio ou pas, ce sera pareil. Evidemment personne ne sera là pour indemniser les préjudices, surtout pas l'industriel.

Philippe soudain, se lève, s'approche de la fenêtre. Maryse intriguée aussi à l'extérieur. Véro distribue des prospectus aux passants et passe d'une boutique à l'autre.

- Qu'est ce qui lui arrive ? Elle milite pour quoi ?

- Dis plutôt pour qui ? Bestford m'a réservé la salle des fêtes pour une conférence.

- Oh ! Tu as vu ?

- Quoi ?

- Plus de cheveux bleus en pétard !

- Ça la regarde !

- Mais c'est étrange... Ce manteau long, ces bottines... Je ne l'ai jamais vu habillée de la sorte.

- Elle a gardé dessous sa mini-jupe et puis il fait froid. Tu me fatigues avec tes remarques ; va lui demander pourquoi elle a changé de coiffure, si ça t'intéresse ; moi j'ai du boulot.

- C'est ce que je vais faire.

Maryse traverse la place. Un vent violent fait échapper des mains de Véro quelques prospectus qui se mêlent aux feuilles des arbres. Elle explique à Maryse qu'elle fait la tournée du village, pour déposer des flyers dans les boîtes aux lettres, même si elle n'a pas oublié d'inonder par son smartphone, les réseaux sociaux : le centre Jules Lecours sera bientôt inauguré, en attendant William Bestford donne vendredi une conférence à la salle des fêtes.

- Alors c'est vrai ? L'américain est ton nouveau compagnon ?

- Oui, et je trouve qu'on l'a traité de façon humiliante à l'inauguration du monument aux morts. William en a été malade. Il ne peut supporter que le courage de ses ancêtres ne soit pas reconnu. La version de Marcou est une injure à leur mémoire.

Maryse la prend par les épaules :

- Véro, regarde-moi. La vérité tu la connais depuis longtemps... Je suis sûre que Bastien t'a amenée sur la tombe de ce Jules ! Il y a cinq personnes dans le village qui la détiennent, Marcou, Luce, Bastien toi et moi, alors pourquoi ce cinéma ? Ça ne te ressemble pas. On te connaît comme une fille franche et directe.

- Les histoires des Lecours sont-elles vraies ? Bastien comme Marcou aiment la galéjade.

- Mais ce William ! C'est pas ton style !

Elle ajoute, manière de plaisanter

- D'habitude tu as bon gout, il n'est même pas beau : enveloppé, pas très grand. Enfin, là n'est pas la question... Mais...

- C'est un homme respectable, il vient d'être nommé pasteur. Et le physique ne compte pas quand on aime, il est intelligent.

- Mais toi, athée, un peu libertine sur les bords, avec un clergyman !

- Les conversions ça existe !

- Un miracle quoi ! Mais dis-moi, pourquoi porte-t-il toujours un vêtement de la couleur orange ?

- L'orange est une couleur sacrée, charismatique qui attire les gens vers lui.

- Et toi papillon, tu vas le butiner et te bruler les ailes !

- Fous-moi la paix !

- Je t'ai connue plus sensée.

Maryse lâche la jeune femme, elle en a assez entendu. Elle la regarde poursuivre sa distribution, beaucoup haussent les épaules, lui tournent le dos. Elle les retient : l'américain va faire leur richesse. Ce centre accueillera des gens venus du monde entier. Il y aura du travail pour beaucoup. Grace à lui toutes les terres polluées par la mine de Combeyre seront nettoyées, oui il payera tout.

On l'entend à l'autre bout de la place lancer : - Avant de critiquer, venez l'écouter vendredi prochain à la salle des fêtes.

Maryse ne la lâche pas du regard, elle la voit se diriger vers la vieille madame Sasque, elles ont une longue conversation. Maryse s'assoit sur un banc et observe. Elle attend. Véro partie, la vieille dame vient s'asseoir à ses côtés. Elle paraît anéantie par cet échange.

- Amelie si vous avez des choses à me dire entrons chez vous. Vous êtes toute secouée, vous ne pouvez pas rester immobile sur ce banc avec ce vent froid.

Elle l'aide à se relever et elles gagnent la vieille maison à tourelle moyenâgeuse qui domine la place. Tout a été installé au rez de chaussée afin d'éviter les escaliers ; aussi le salon faisant office de chambre est encombré, et les tables remplies de médicaments. Une maison d'une vieille personne qui échappe à l'Ehpad, pense Maryse.

- Ma pauvre si tu savais... Elle m'a annoncé son prochain mariage avec William.

Véro, ses tatouages, ses mini jupes en cuir, ses cheveux de toutes les couleurs selon sa fantaisie... Tout ça envolé, parce que William est un homme de religion !

- Peut-être faudrait-il qu'il change de lunettes ! Il n'a pas bien vu tous ses tatouages amoureux !

- Tu sais pourquoi elle se marie ? Parce qu'il ne veut pas vivre dans le péché et elle ne veut pas qu'il s'angoisse pour son salut et le sien ! On croit rêver ! J'ai essayé de lui dire qu'un amant de plus ou de moins... elle n'est pas obligée de l'épouser... Tu n'imagines pas sa réponse : elle se sacrifie, si elle n'accepte pas le mariage, il repartira et installera son centre ailleurs, et adieu la prospérité pour le village.

- Cette pauvre Véro, on va lui ériger une statue !

Chapitre 15

A la sortie du lycée, elle est retournée au bureau de Luce. Sa façon de résoudre les tâches administratives des sans-papiers la fascine. La raison de sa visite : est-ce que Luce pourrait remonter Théo à Vénargues avec sa petite fille vendredi prochain après l'école, Maryse trop occupée ne pourra pas venir le chercher.

Il n'y a jamais eu de jalousie entre les deux femmes. Au fond Luce est satisfaite que Maryse soit une grand-mère de substitution, elle n'a pas eu l'âme maternelle avec Bastien, elle ne l'a pas plus en tant que grand-mère. Bien sûr, Luce prendra Théo chez sa mère et se félicite que les deux petits s'entendent bien.

Un nouvel arrivant les interrompt.

- Ibrahim !

Luce propose à la jeune femme :

- Si tu veux rester un moment, prend la chaise qui est sur le côté.

Surprise et inquiétude manifeste pour Luce qui répète « Ibrahim » !

- Mais tu es venu hier !

Le jeune homme au visage goguenard prend place face à Luce, il joue avec sa casquette, l'enfonce sur son crâne, la jambe qui tremble... Des signes de nervosité qui sont les facéties pitoyables et habituelles du jeune homme.

Il bafouille, il est dans un état lamentable. Jeans sale troué aux genoux, un visage à la peau noire qui serait poupin s'il n'était abimé par des cicatrices et les stigmates rouges sans doute dus à un foie en mauvais état.

Luce s'inquiète sur son taux d'alcoolémie. L'âge du garçon ? Surement pas plus de vingt-deux ou vingt-trois ans. Le garçon se dit à bout de fatigue. La tête affaissée, la voix brisée confirment son épuisement.

- Regarde-moi Ibrahim.

Il obéit ; une douceur émouvante entre eux ; il a confiance en Luce. Ils se connaissent depuis quelques années, elle l'a souvent aidé. La visiteuse sent Luce malheureuse de le voir dans cet état.

- Qu'est-ce que je t'ai dit hier ? Retourne à l'hôpital !

- Je ne veux pas.

- Tu as absolument besoin de soins, sinon tu ne t'en sortiras pas.

- Je sais, il me reste que la porte de la mort.

- Pourquoi tu es parti ?

Il s'anime : - Hé comprends ! Ils m'ont mis une percussion.

- Une perfusion, Ibrahim, c'est normal.

- Et non c'est pas normal ! Je pouvais pas bouger, j'avais froid.

- Comment tu avais froid ?

- Ils m'ont déshabillé ; mon jeans, mon blouson dans le placard, ils m'ont mis un machin de rien du tout, j'avais froid alors j'ai enlevé la perfusion et je suis parti.

- Tu ne vas pas me dire que tu as eu plus froid à l'hôpital que dans la rue !

- Mais dans la rue j'ai mes habits ! Là j'avais rien, même pas des sous pour aller chercher un café ou des cigarettes ! C'est pas possible !

- Tu te rends compte de tout ce qu'on a fait pour que tu puisses y être accepté et soigné ! Et pas que moi, ceux du foyer où tu logeais et d'autres encore, tous t'ont aidé.

- Je sais, mais ce n'est pas possible, j'ai besoin de faire ce que je veux, fumer tu sais quoi...

Sourire triste de Luce :

- Oui du shit, et tu as dormi où la nuit dernière ?

- À la gare, j'ai dormi dans la salle d'attente jusqu'à minuit. Après...

Geste vague...

- Quand tu te seras soigné, sevré de l'alcool, tu pourras faire un stage, tu en es capable.

Du ton le plus désolé : - Bac plus deux ; mais je suis foutu Luce.

Paroles et encore paroles, il promet, il va de ce pas à l'hôpital, il supportera « le froid », la perfusion, oui il acceptera de se faire soigner. Et il sort lentement tel un homme âgé.

Pourvu que ce soit vrai.

Luce se tourne vers l'observatrice :

- C'est dur, je ne peux m'empêcher de m'y attacher à ces jeunes. Enfin parfois il y a des bonnes nouvelles ; tu te souviens de Mokhtar et Karim qui s'ennuyaient ferme ? Je leur ai trouvé du boulot pour l'été prochain au camping de Vénargues, bien sûr non déclaré, car ils attendent toujours leur régularisation, pour le moment ils y font du travail d'entretien et sont logés dans un mobil home. Au moins ils sont à l'abri.

La curiosité, les promesses de Véro sur la dépollution, ont attiré les gens de Vénargues mais aussi ceux des villages plus lointains, là où William a essaimé la bonne parole à la sortie des messes et des cultes cévenols. Tous sont venus à la salle des fêtes lieu de conférence ce jour-là.

La pluie s'arrête par instants ; les dernières gouttes provenant des gouttières projetées par le vent la glacent. Elle retrouve devant la salle municipale Bastien, Maryse, Bertrand. Seuls Henri et Marcou ne sont pas venus, le premier est trop fatigué pour sortir.

Maryse demande si Marcou a préféré économiser ses nerfs ?

Bastien, tête baissée répond qu'il est trop mal, sa maladie progresse.

Nul ne commente. Robert les bras croisés assis sur un banc sous les platanes aux feuilles virevoltantes les avertit :

- Vous allez écouter un type qui est un chrétien sioniste.

- C'est-à-dire ?

- Entrez, vous comprendrez. On en discutera quand vous en aurez assez entendu.

William débute sa conférence par des considérations historiques. Il s'adresse à la mémoire séculaire des cévenols dont les ancêtres ont été obligés de s'exiler pour ne pas être tués ou envoyés aux galères. Le visage couperosé, encore plus rouge par l'émotion à l'évocation du passé lointain, il explique qu'en cette première prise de parole à Vénargues, il est fier d'annoncer l'obtention d'un diplôme de théologie qui fait de lui un pasteur à part entière. En ce jour exceptionnel, il peut désormais prôner la bonne parole.

Sous l'émotion, il gesticule tant qu'il en transpire et est obligé d'essuyer ses lunettes trop embuées.

- Oui c'est un jour béni. Admirons la ténacité de vos ancêtres et des miens pour pratiquer leur religion. Comme vous, de génération en génération ma famille a gardé le souvenir de la souffrance de nos ancêtres : les malheureux emmurés à saint-julien d'Arpaon, les femmes venues baptiser leurs nouveaux nés en pleine montagne, tous massacrés à la croix de Vertèlh ! Ma mère m'a transmis à son tour le récit de ces horreurs. Alors les réformés ont fui en Suisse, en Hollande, en Prusse, et nombreux sont ceux qui ont choisi plus tard les USA comme les miens. Qui étaient-ils ces hommes persécutés ? Des êtres visités par la grâce, dont la ligne de conduite était le respect de la parole de Dieu dictée par la Bible. Ainsi à partir des protestants de votre pays, des huguenots, des réformés, sont nées de multiples églises : les évangéliques, les baptistes, les méthodistes, les luthériens, les pentecôtistes, les darbystes, les pratiquants charismatiques et les néo-charismatiques.... Je respecte ces branches issues de ce socle commun. Tous ces hommes de bonne volonté sont des chrétiens qui ont souhaité et souhaitent toujours le retour du Messie sur terre. Pourtant je n'appartiens à aucune de ces églises, car la mienne va à l'essentiel. Mais il n'est pas temps de vous l'expliquer.

Bientôt, nous nous reverrons, car dans six mois, le centre « Jules Lecours » sera terminé. Oui vous avez bien entendu. Jules Lecours, mon ancêtre dont l'héroïsme n'a pas été reconnu mais qui le sera enfin par ce centre qui portera son nom.

Philippe Jollière se lève et proteste :

- La légalité...

William le coupe,

- Non, Monsieur le maire, je vois dans votre action néfaste, un vrai complot anti-américain, voilà la raison de cet affront envers mes ancêtres. Jules mort au front, son frère héros blessé de guerre émigré aux USA, vous n'en tenez pas compte. Ma religion m'a appris le pardon, et pour vous le prouver, le centre Jules Lecours sera un lieu béni par toute la population. Vous pourrez vous y divertir avec piscine, tennis, sauna, cela

pour le bien-être des corps ; et pour vos esprits, des conférences y seront données. Ce centre sera une source de revenu pour vous tous, oui il vous offrira du travail. Mes compatriotes y viendront afin de découvrir les merveilleuses Cévennes.

Bertrand se lève.

- Ils viendront avec la combe de Combeyre à côté ?!

- Nous dépolluerons le site que votre État incompetent n'a pas su restaurer. Les touristes qui séjourneront au centre Jules Lecours sont riches. Eux compatiront et vous aideront financièrement. Vous n'aurez besoin de personne d'autres, ni du département, ni du conseil régional, ni de la préfecture. Mon église palliera le manque d'argent et votre commune et des communes avoisinantes.

Bertrand et ses amis se regardent ; l'américain s'est bien renseigné.

Maryse l'interpelle :

- Vous ferez un procès à l'industriel minier ?

- Non, ça ne servirait à rien, nous payerons des entrepreneurs spécialisés dans la dépollution. Venez aux prochaines réunions, vous comprendrez à quelle puissante église j'appartiens.

A la sortie. Robert toujours sur son banc fume une cigarette au parfum caractéristique.

- Il vous a dit à quelle obédience il appartient ?

Bastien résume :

- La suite au prochain numéro, il nous fait du teasing...

- Je la connais son église : elle est minoritaire parmi toutes les églises évangéliques protestantes des USA, ils sont à peine vingt pour cent, mais vingt pour cent qui comptabilisent de nombreux riches. Elle se situe à l'extrême droite ; ils condamnent les relations sexuelles avant le mariage, les relations extra conjugales, les relations homosexuelles, bien sur les mariages d'homosexuels, ils condamnent le choix de mourir dans la dignité, et vous vous en doutez, aussi l'avortement. Leur influence est forte auprès des députés et des sénateurs républicains. Ce sont les seuls parmi les Evangéliques à soutenir Trump, celui-là a compris qu'il pouvait les utiliser. William Bestford fait partie des intégristes, de ceux qui sont persuadés que le Messie, c'est-à-dire le Christ, reviendra sur terre quand toute la Palestine appartiendra aux juifs, pour cela ils se basent sur les écrits de la Bible. Ces militants messianiques n'ont aucune notion des enjeux politiques, aucune idée de ce que leur comportement implique. Ils n'ont pas conscience

des conséquences que cela peut avoir pour la paix dans le monde. Pour eux seule importe leur version biblique qu'ils interprètent à la lettre. Ils sont prêts à tout pour que leur rêve se réalise, pour cela ils apportent leur soutien aux positions israéliennes les plus extrémistes. En Amérique, ils sont proches des riches conservateurs et influencent sénateurs et députés républicains. Ces chrétiens sionistes organisent des pèlerinages touristiques en Israël pour gens fortunés et conservateurs. Les israéliens intégristes les reçoivent comme des rois : ils savent qu'ils recueilleront des finances.

Tous s'étonnent et Bastien pose la question clef : - En quoi cela concerne Vénargues ?

- Une étape dans les Cévennes, l'un des berceaux du protestantisme est un atout pour attirer ces riches intégristes. Le but des chrétiens sionistes est d'avoir des relais partout en Europe. Pour eux la création de l'état d'Israël en 48 et la conquête de Jérusalem en 1967, tout était écrit dans la Bible. Les prophètes l'ont dit ; en particulier dans les versets d'Esau où il est dit qu'au retour du Messie sur terre, mille ans de paix commenceront. William est un chrétien-sioniste ; c'est un boute-feu de guerre mondiale. Ma famille paternelle d'origine juive vit encore en Israël, ils appartiennent à la gauche malheureuse de voir la paix malmenée. J'y ai passé assez d'années pour savoir à quel point ils souhaitent la paix avec les palestiniens. Et ils ne sont pas les seuls aujourd'hui. De nombreux jeunes refusent de faire le service militaire, et préfèrent la prison, quitte à ne pas trouver du travail par la suite plutôt que de contribuer à la guerre contre les palestiniens. Deux états qui vivent en paix ! Voilà ce qu'ils désirent comme sûrement les palestiniens qui ne sont pas des extrémistes.

Maryse la guerrière-pacifiste, installée sur le banc, le regarde avec étonnement.

- Tu ne m'avais jamais parlé de ta famille. Sont-ils des pratiquants juifs ?

- Je les ai toujours connus athées comme moi. Mais si tu veux tout savoir, je suis officiellement catholique. Mes grands-parents maternels, catholiques eux-mêmes ont tenu à ce que je sois baptisé au cas où « ça » reviendrait ! Ma mère athée, elle aussi, ne comprenait pas leur insistance.

- Et toi ?

- Si tu portes un nom juif tu es forcément anti-palestinien et pratiquant de la religion juive, si tu portes un nom arabe tu es forcément musulman et antisémite. On aime simplifier, le danger c'est la violence qui en résulte.

Bertrand appuyé contre un arbre se tient la tête : la proposition de l'américain, les propos de Robert... Un besoin de temps pour sortir d'une certaine confusion.

Pas de confusion chez Bastien, la colère est visible sur son visage. Il n'en faudrait pas beaucoup pour qu'il attende la sortie de William et lui mette un nouveau coup de boule ;

Elle s'interroge, comment les aider ? Elle ne sait faire qu'une chose, écrire ; elle bâtit son prochain livre non seulement sur l'histoire de la famille de Bastien mais aussi sur le chrétien-sioniste.

Maryse d'un bond se lève : n'attendons pas la fin de la réunion, poursuivons cette discussion chez Henri, ce sera plus discret.

Ils s'installent dans l'appartement bien rangé d'un homme minutieux qui interrompt son travail sur son établi. Était-il autant soigneux voire maniaque avant l'accident vasculaire ? Ou le handicap l'a-t-il obligé à déterminer une place pour chaque objet sans avoir à effectuer trop de déplacements ? Elle pense à l'étage au-dessus au désordre, artistique certes, mais désordre parce que trop encombré de tableaux et sculptures, quant au sien au troisième envahi par les livres, tout est étudié pour faire de ses trois pièces un cocon protecteur. Maryse qui connaît l'emplacement des choses chez Henri prépare l'apéro : glaçons dans des verres résolument avant-gardistes, pastis, porto dont elle se servira plusieurs fois. Tous autour de la table, Maryse oblige son ami à appuyer sur ces commandes électroniques afin que la lumière même faible du jour pénètre dans la pièce.

Lui aussi a fait des recherches sur internet. Il se doute du contenu de la réunion à laquelle il n'a pas assisté.

- Du prosélytisme ? c'est ça ?

- Il n'en est pas encore là, le rassure Robert ; ça viendra plus tard.

- À quelle église appartient-il exactement ?

- Aux évangéliques, exactement aux chrétiens-sionistes. Leur discours tient en un slogan : « La Palestine entièrement aux juifs ». Vous pensez bien que l'extrême droite israélienne en est ravie d'autant plus qu'ils leur apportent des finances.

Bastien, l'air maussade, bras croisés :

- En somme on a donc à choisir entre la peste et le choléra. Ou notre pays redevient vivable et on donne du pouvoir à des gens qui sont des va-t-en-guerre ou on les fout à la porte et on crève parce qu'on n'a pas possibilité de dépolluer notre pays par nos propres moyens.

Robert rectifie :

- Ce sera avant tout de la communication ; ils agiront mais que partiellement, le temps d'une pub et d'en convertir quelques-uns. Leur argent, ils préfèrent le placer ailleurs.

Maryse remarque l'air déprimé de Bastien et le lui fait remarquer.

- Je pense à Véro, on a assez vécu ensemble pour que je m'en préoccupe, on dirait qu'il l'a ensorcelée. Et ce qui me fait le plus mal, c'est que ce type nous soit tombé dessus à cause des magouilles de ma famille !

Bertrand lui met une main sur l'épaule :

- Ta famille n'est pas responsable de tous les malheurs du monde. On va se battre. On est dans un pays de droit, on n'a pas besoin de ces américains pour sauver notre terre et nos rivières.

Bertrand tire un paquet de cigarettes de sa poche, en offre ; tous machinalement tendent la main et se mettent à fumer, même Henry.

Maryse s'étonne : je ne fume jamais, mais aujourd'hui j'en ai besoin.

Elle ironise et sourit en regardant son ex-époux : une sorte de calumet de la paix.

- Et sa famille ? s'étonne Henri ; ce William à l'automne dernier est arrivé avec son père, son frère, sa belle-sœur ; ils ont séjourné durant deux mois à l'hôtel des Cévenols et depuis ils ne se manifestent plus.

- On n'a pas appris grand-chose sur eux quand ils étaient là, bien sûr je ne suis pas à l'affût des commérages.

Robert écrase sa cigarette avec une application nerveuse, pour en prendre une autre aussitôt après et continue :

- Nous aurions dû. Au début on ne se méfiait pas.

Tous s'accordent : ils étaient de simples touristes.

Tous, sauf Bastien :

- Parlez pour vous. Pour moi, des touristes qui se disent mes cousins !

Il pense à la scène qui l'avait tant amusée :

- Des touristes qui bénissaient les chips !

Il rit à ce souvenir.

- Et vous n'avez pas tout vu. Quand je suis allé dans leur chambre. Le vieux me tendait les bras m'appelant son fils, mon anglais primaire m'a permis de le comprendre. William a pris la relève, dans un français parfait, il m'a dit qu'il était heureux de retrouver un cousin éloigné. J'ai un peu hurlé. Puis il m'a parlé du monument aux morts et là j'ai explosé. Le poing sur une table, j'ai articulé haut et fort : il n'y aura pas de monument aux morts à Vénargues et je suis sorti.

Bertrand se demande si les membres de la famille Bestford n'auraient pas confié certaines choses à Philippe. Vu le comportement excessif de William et sa violence le jour de l'inauguration du monument. Ajouter à cela, ses diatribes aux sorties des cultes et messes... Cela ne cadre pas avec la retenue habituelle des pasteurs sans parler du choix de Véro comme compagne.

- Pourquoi ? Il faut être timbré pour vivre avec Véro ? Merci Bertrand...

- Ce n'est pas ce que je voulais dire ; juste je ne les trouve pas assortis.

Henri interrompt la discussion :

- Nathalie, vous le savez n'est pas avare en bavardages. Elle n'arrête pas de chanter les louanges de l'américain, elle apprécie ses discours à la sortie des temples et des églises. Elle est ravie, dès que le centre sera ouvert, elle y aura un emploi. Il lui propose un salaire comme elle n'en a jamais eu. Que le Messie revienne quand toute la terre sainte sera aux juifs, et que les juifs alors se convertissent, Nathalie y adhère sans problème pour de l'agent. Elle me parle du triomphe de Dieu sur les forces du mal ! Je ne sais si c'est par intérêt ou si elle est endoctrinée mais elle m'a parlé de son projet de faire baptiser ses jumeaux de huit ans lorsque l'église de Bestford sera construite.

Ils ne comprennent pas : ces enfants ont déjà été baptisés à leur naissance à l'église !

- Elle parle d'un vrai baptême, un qui protège du mal... Parfois, un tel discours me fatigue, l'envie me prend de me passer de ses services. D'un autre côté, au moins avec elle, on sait ce qui se passe. Tout ça ne me réjouit pas. Je pense que d'autres cèderont comme elle, car ils vont trouver dans ce centre une ressource financière. Elle m'a déjà informé que Louis au chômage depuis trois ans sera le jardinier du parc qui sera créé, Beatrice et Annie à la cuisine, Léonard pour servir, Elisabeth et Nicole pour les chambres, Julien à l'entretien de la piscine ; et j'en oublie. Bref ! Du pain béni ; l'arrivée de ce Bestford, une vraie manne tombée du ciel.

Maryse opine de la tête et selon son habitude ramène tout aux contes :

- On disait autrefois : les loups aux yeux phosphorescents dans la nuit paralysent les pauvres humains, ils les empêchent de réfléchir et de se sauver. Les gens d'ici vont être paralysés par l'argent. Ça a déjà commencé : la construction de ce centre donne du travail à tous les corps de métier. Philippe connaît les devis... Impressionnant.

- Nathalie m'a rapporté qu'un nommé Gunther est arrivé d'Allemagne, il assurera la gestion du centre, William ne s'occupe, lui, que de l'aspect pastoral.

- Ce serait intéressant de savoir qui est ce type.

Robert a une mémoire phénoménale, capable de reciter des poèmes durant des heures, il la possède aussi pour les événements politiques. Il se souvient que le rapprochement entre Menahem Begin et Arafat avait inquiété les chrétiens sionistes, l'assassinat de Begin les avait soulagés, et à savoir de quoi est mort exactement Arafat ! La prise des terres en 67 à la Palestine les a réjouis et en 2005 le retrait de la bande de Gaza par Sharon en revanche les a démoralisés :

Autrement dit résume Maryse : - Tout ce qui favorise la paix les effraie.

- Oui, parce que pour eux si la paix s'installe entre les deux communautés, le retour du Christ sur la Terre Sainte est reporté.

- En somme, des grands malades dangereux. Pour combattre les opinions de ce William, il faut en savoir plus.

- J'ai eu le temps de creuser plus précisément sur les Bestford. Le temps, un de mes rares privilèges ; soupire Henri. Et internet est une mine de connaissances. Le père de William en 1980 appartenait à un groupe d'évangéliques résidant à Jérusalem, il y faisait des conférences dans le cadre de « La National Christian Leadership », ils étaient heureux que Jérusalem soit une capitale « une et indivisible » et prêt à tout, surtout après les attentats du 11 septembre, pour écraser les palestiniens. Et en 2006 cet homme a participé à la création de la « Christian United for Israël », hostiles « à toute décision d'abandon de la terre promise par Dieu au peuple juif ». William Bestford est dans la mouvance de son père.

Maryse comme si elle se parlait à elle-même :

- De tout cela William n'en parle pas, et des pauvres vénézuéliens ne cherchent pas à en savoir plus, ils ne voient que les emplois créés. L'arrivée des « touristes » les poches pleines n'arrangeront rien.

Puis : - Celle qui connaît le mieux cet homme, c'est Véro. Il faut lui parler.

Bastien secoue la tête : - C'est trop tôt, je la connais, tout nouveau tout beau, elle est ou se croit amoureuse, ou du moins, elle a envie de profiter de sa richesse, la

voiture de sport et tout le reste. Il faut attendre quelques mois pour que « la passion » retombe et qu'elle réalise à qui elle à faire, alors elle nous aidera.

- A quoi ? dit l'occupante du dernier étage, restée muette jusque-là....

- Comment à quoi ? s'étonnent les autres.

- Oui, que voulez-vous faire ? Le tuer ? Le faire interner chez les fous ? Il sera là, le centre fonctionnera, et qu'y pourrez-vous ? Vous ne le ferez pas partir facilement.

Silence, un silence qui signifie : elle a raison.

Chapitre 16

Les mois suivants, l'agitation gagne Vénargues, sur la route qui monte au pic rouge c'est un défilé de camions qui livrent les matériaux, rendant la traversée du village difficile. Les désagréments ne manquent pas : bruits incessants par leur va et vient, bouchons. Même des randonneurs sur le Stevenson s'en plaignent car les déviations imposées par le maire passent par une partie du chemin. Bruits de tractopelles, marteaux-piqueurs. Quand ses concitoyens se plaignent, Philippe soupire : c'est pour la bonne cause, ça va nous amener du travail et plus tard des devises américaines.

Madame Sasque frôlée de trop par une benne a raté le trottoir, elle s'est cassée la clavicule. Le vieux palot ne peut plus faire la sieste sur la terrasse du bar-restaurant de Marcou. Patou, qui avait pris plaisir au silence, va se cacher sous le lit à chaque passage de camion. Le gros œuvre terminé, nombreux sont ceux qui montent sur le coteau en-dessous du pic rouge pour observer l'étendue des dégâts : une bâtisse énorme, des hectares déboisés, sur ce qu'ils nomment en dérision la « sainte colline ». Les commentaires vont bon train. Dans les deux commerces à l'heure de l'apéro, on en oublie la finale de foot, les grands écrans télé sont délaissés, tant il y a à polémiquer.

L'inauguration du centre Jules Lecours fait couler de l'encre. Ne serait-ce que par l'entrée où l'on ne peut éviter la plaque commémorative citant : Jules Lecours, Aurélien Lecours, morts pour la France et Maxime Lecours héroïque blessé de guerre. On rit sous cape et on se tait quand on voit : les cours de tennis, le parc d'agrément, la piscine au toit amovible permettant de nager en toutes saisons dont les amateurs sont satisfaits ; ils ne feront plus des kilomètres pour la natation.

Véro fait office d'hôtesse, on l'écoute mais aussi on observe ses cheveux sans mèches bleus, ses ongles sans vernis, son pantalon au pli impeccable... On leur a changé leur Véro...

- La piscine, le jacuzzi et le tennis : tout gratuit...

Rapidement, la réputation du centre va jusqu'au lycée d'Alès : ses élèves lui en chantent les mérites.

- Allez madame, venez, c'est chouette...

- Vous ne faites pas du tennis ? Et le jacuzzi ? C'est super.

Elle se décide pour un plongeon durant l'hiver. Elle découvre tout le long d'un grand couloir plusieurs salles de réunion de dimensions différentes, une salle de spectacles pour cinéma et théâtre, un salon bibliothèque aux étagères riches en livres religieux en anglais et français. Partout des affiches axées sur la Bible, elle cherche le mot chrétien-sioniste, elle ne le trouve pas. Elle lit :

« Je bénirai ceux qui te bénissent, qui te bafouera je le maudirai »

« Nous obéissons à l'ordre du Christ de faire de toutes les nations des disciples ».

« Depuis plus d'un siècle la parole de Dieu se réalise. » « Lisez le premier verset d'Esaïe 66 7 8 et vous saurez ».

Certaines affiches publicitaires sont tournées vers un seul et unique tourisme :

« Visitez Jérusalem, la Terre Sainte »

Elle demande à ses élèves qui vont nager si ça ne les gêne pas ces écrits : « On en s'en fout, nous on profite des installations ».

L'intégration de l'américain secondé par Gunther Smith semble parfaite. Premier écueil dénoncé par Luce : Karim et Mokhtar qui travaillent au camping grâce à Luce espéraient profiter de leurs jours de congé pour le tennis et la piscine aux dimensions supérieures à celles du camping ; ils ont été refoulés. Pas question que des maghrébins utilisent les équipements du centre. Luce essaie de contenir leur colère, leur dossier est en bonne voie, qu'ils ne gâchent pas la possibilité de vivre comme ils l'entendent en France. Bien sûr ils auraient pu porter plainte pour racisme, mais trop dangereux à cause de leur régularisation, attendre demande de faire profil bas. Luce leur fait part de ses craintes, que les « nervis » de Bestford les dénoncent à la police, s'ils apprennent au sujet de leur travail illégal au camping.

Quand elle se rend au restau de Marcou, elle sent une colère sous-jacente toujours sur le point de jaillir chez Bastien. Marcou, fait du même bois que son fils, ne réplique pas autant que par le passé ; les clients friands en sont frustrés, même si par le passé la verve acerbe du patron ne les avait pas les épargnés. A la moindre réflexion de leur part, Marcou leur conseillait d'aller en face chez Philippe s'ils n'étaient pas contents. Venue pour acheter des cigarettes, elle s'est assise le temps de l'entendre apostropher les clients. Heureusement Bastien, quand il est là, prend le relais :

- Mais pourquoi vous allez écouter cet huluberlu qui vous embrouille le cerveau. Même toi Palot, tu prends ta mobylette pour monter à ce centre maudit !

- Eh bé moi, ça me fait passer un moment, les décorations sont pas mal, il a fait un joli parc et puis il y a de la jeunesse à la piscine.

- Ouais ! Tu lorgnes les petites qui s'y baignent, vieux cochon.

- Et toi Maurice pourquoi tu y vas ?

- Je fais une étude sociologique. Je n'avais jamais vu autant d'américains de ma vie, et puis des hollandais, des allemands.

- Parce que tu n'avais jamais vu des hollandais, des allemands et des anglais en Cévennes ! Avec toutes les fermes qu'ils nous achètent !

- Oui mais les filles sont en maillots de bain, je peux comparer les anatomies selon les nationalités.

- Tous les mêmes ! Soupire Luce venue aider Marcou bien fatigué depuis quelque temps.

- Oh ! Il n'y a pas que moi qui lorgne les filles. Le Bestford, il ne s'en prive pas ! Je ne sais pas ce qu'il leur raconte mais ça a l'air de marcher...

Picou, pas rancunier de ne pas avoir eu l'appartement de la grande Motte pour ses vacances, d'un air dégouté :

- Y a que l'argent qui compte, et les américains ils en ont.

Et se console avec une gorgée de pastis.

Bastien, laisse son torchon pour essuyer les verres :

- Américains ou pas, on s'en fout de leur nationalité ! Français, hollandais ou autres, ils sont tous de la même nationalité, celle du portefeuille.

Palot, obligé de se tenir au comptoir tant il tremble, précise :

- Oui, mais en les fréquentant de plus près, je fais connaissance avec leur whisky et leur bière que le William fait venir !

- Et bien va te pourrir le foie, déjà que je ne sais pas comment tu tiens sur ta mobylette. Pas un qui ait un peu de jugeotte !

Son père assis dans un grand fauteuil en osier intervient :

- Tu vas te taire, tu veux que nos clients aillent en face.

Picou, la rancune tenace, à cause de l'appartement à la Grande-Motte dont il ne peut plus profiter :

- A force de ne pas être aimable avec la clientèle, même si on ne va chez Philippe, on pourrait aller chez votre cousin.

- Picou, tu as le don de me faire monter les « arcanettes » !

Comprendre : Bastien est arrivé à un degré élevé d'énervement.

Marcou d'un ton las :

- Arrêtez tous de dire des bêtises, de toutes les façons bientôt vous serez obligés d'aller boire le pastis ailleurs.

Tous se tournent vers Marcou.

- Tu vas pas nous faire ça Marcou ! Boire le pastis ailleurs !

- Allez va, tu vas te requinquer...

- C'est pas si grave si Bastien nous malmène, on a l'habitude.

Une trainée de tristesse s'insinue. Bastien essuie avec force application le dessus du comptoir.

Son père malade, Véro disparu du village, l'emprise de l'américain...

Marcou d'une voix faible :

Tout change, même pour boire le pastis, ça peut changer. Le village aussi change, vous allez bientôt voir une horde de touristes qui n'auront plus rien à voir avec les montpelliérains et les nîmois. Ces malheureux qu'on surnomme depuis des lustres « les doryphores », qui nous chipent les myrtilles l'été et les cèpes à l'automne, on les trouvera sympathiques. Parce que ceux qui vont venir, ce seront des super-doryphores qui imposeront leur façon de vivre, hamburger, coca, et qui ne se gêneront pas de traverser en quad ou en moto les prés non fauchés. Vous verrez ce que je vous dis !

Tous étonnés et plombés par la prédiction !

Et Bastien comme se parlant à lui-même : cette construction telle une verrue dominant le village ; une position pleine de morgue pour nous, cévenols. Quelle que soit la route par où on arrive, l'imposante bâtisse nous nargue !

- Et vous, vous n'avez pas signé la pétition de mon père ! Vous ne voyez qu'un lieu de loisir, où vous pouvez lorgner les filles !

Certains baissent la tête. Bastien finit sa diatribe :

- Et vous ne vous imaginez même pas que derrière tout ça, il y a la guerre à Gaza !

Cri du cœur : Ma parole tu deviens fou ! qu'est-ce que tu racontes !

Chapitre 17

Les commentaires s'arrêtent un temps à cause de la mort de Marcou. Hospitalisé en urgence, il n'en est pas sorti vivant. Les habitués du bar sont désorientés. Palot ne s'habitue pas à faire la sieste en face chez Philippe. L'enterrement rassemble tout Vénargues. Luce et Maryse ont tenu à être à côté lors de la cérémonie, elles entourent Bastien et ses enfants, seule Chloé est restée à Alès chez sa maman. Elles se poussent du coude : les ex-maitresses de Marcou sont toutes dans l'assistance. Luce confie qu'Adèle et Nicole ont déjà payé des messes pour le repos de l'âme du défunt ! Maryse n'a pas le temps de réagir car un grand brouhaha s'élève, un homme inconnu porte une immense gerbe de fleurs. Le nom du donateur est écrit assez gros pour que l'assemblée puisse lire : « La famille Bestford-Lecours à notre cousin Marcou ». L'homme n'a pas le temps de la déposer, la gerbe jetée par Bastien à la figure du porteur... La confusion règne ; le prêtre est obligé de rétablir le silence.

Curieuse, elle part explorer le domaine du pic rouge. Intriguée par ce qui pointe au fond de la châtaigneraie multiséculaire, elle découvre un bâtiment imposant. Cela s'apparente à un lieu de culte, des vitraux de couleurs flamboyantes entourent la porte ; cinq œils-de-bœuf et trois fenêtres en ogive aux dessins abstraits. La porte est fermée, elle se promet de profiter de la première occasion pour voir l'intérieur. Elle est prise en flagrant délit de curiosité en ouvrant une petite porte sur le côté. Un homme a l'accent rugueux lui met la main sur l'épaule et lui intime l'ordre de partir. Elle ne doute pas qu'il s'agisse de Gunther. Une sorte de frère jumeau tant il ressemble à son patron.

Quelques jours plus tard, elle a l'occasion de connaître l'intérieur de ce temple lors de la conférence d'un historien venu de l'université de Baltimore... L'austérité de la salle austère par les murs en béton est adoucie grâce au kaléidoscope de la lumière des vitraux projeté sur le sol. La voix de l'orateur résonne sous les hautes voutes de l'édifice.

Les rangées de bancs ne sont pas pleines, mais déjà c'est une belle réussite pour la région.

« Au dix-neuvième siècle déjà, l'église évangélique-sioniste avait l'écoute et le soutien de nombreux présidents américains. »

Pour la première fois, l'appellation « église évangélique-sioniste » est prononcée, Robert avait raison, Bestford se dévoile.

« Tous ont désiré la restitution de la Palestine aux juifs, Benjamin Harrison en 1891, Harry Truman, en Angleterre aussi avec Lloyd George premier ministre durant la guerre de 14-18, sans oublier Henry Dunant fondateur de la Croix-Rouge qui avait désiré la fondation de l'état d'Israël. Dès le XVIII et XIX siècle des personnes importantes ont pris conscience de la nécessité d'aider au retour des douze tribus en terre sainte. Les premiers juifs sont venus d'Egypte en 1841 fuyant le régime ottoman. La terre sainte fut toujours une terre d'accueil. A la fin du dix-neuvième siècle, l'assassinat de l'empereur Alexandre II a provoqué l'immigration des juifs de Russie, de Roumanie et du Yémen. »

L'historien insiste : « -Ce sont par des accords commerciaux honnêtes que les palestiniens, simples métayers, ont vendu leurs terres aux nouveaux arrivants, grâce à l'argent de dons récoltés en Occident et en Amérique et plus tard dans le monde entier ; ashkénazes, sépharades, mizrahi ont ainsi pu créer des kibboutz. Une noble mission que de continuer cette œuvre. »

Six mois plus tard, William, comme l'avait prédit Bertrand, trône devant une salle de conférence pleine : touristes américains en grand nombre, cévenols, curieux se pressent pour l'entendre. Une fois de plus, il essuie ses lunettes avec une pochette couleur orange sortie de son veston, cet homme transpire facilement.

Il commente, bible à la main, les textes d'Ezéchiel, de Daniel et l'apocalypse de Saint Jean. « Les prophètes avaient prédit la création de l'état d'Israël en 48 et la conquête de Jérusalem par les juifs en 67. Ils nous montrent la voie afin que la terre sainte soit entièrement aux juifs. Car ce jour advenu, Jésus reviendra sur terre et sera enfin reconnu par toutes les nations comme le Messie même par les juifs qui se convertiront au christianisme. Oui, je vous le dis, nous sommes en accord avec les prophéties bibliques. Le retour du Christ en gloire de l'Apocalypse viendra, peut-être plus proche que nous ne le pensons et la bête reconnaissable à son chiffre 666 sera vaincue, le bien gagnera. Lisez les textes d'Ezéchiel, les ennemis du peuple juif seront vaincus. Dieu a fait la promesse à Abraham de rassembler les douze tribus d'Israël et leurs ennemis seront défaits. Observez la situation présente tous ces peuples qui veulent la perte d'Israël ; le livre de Daniel prédisait cela mais il est dit aussi qu'ils seront vaincus par Dieu.

Vous aussi, faites un voyage jusqu'à Jérusalem pour vivre une expérience spirituelle. Participer à ce qui sauvera l'humanité, du moins en aidant financièrement selon vos moyens.

Aimer le peuple juif est un commandement de Dieu et cet amour justifie le souhait de sa conversion. La vocation irrévocable des chrétiens doit être de les convertir. Aider Israël n'est pas un choix c'est un ordre divin.

« Consolez mon peuple », a dit notre Dieu selon Esaï et Jésus l'affirme : le salut vient par les juifs.

Relisez l'apocalypse de saint Jean verset 20 : Jésus viendra au début ou à la fin du millenium, mille ans de paix et de prospérité commenceront. Seul le retour de Jésus peut apporter la justice aux hommes car ils sont incapables de la créer eux-mêmes. Il faut donc le retour du Christ sur terre pour qu'advienne le règne millénaire mais pour hâter ce retour, aidons celui des juifs dans la terre qui leur a été donnée par Dieu.

Les catholiques, les orthodoxes, les évêques, l'église évangélique luthérienne ; tous rejettent l'ordre divin du retour des douze tribus. Seule l'église évangélique-sioniste a ce souci.

Si je tiens ce discours devant vous, c'est parce que la terre des Cévennes est particulièrement bénie. Vos ancêtres ont résisté face aux dragons du roi, face à l'institution catholique. Aussi je lance une plateforme de financement participatif pour la dépollution de vos montagnes. De nombreux donateurs y ont déjà souscrit ; bientôt votre terre en bénéficiera. »

Suit une cérémonie entraînant le public à chanter et danser.

Chapitre 18

Elle avait cru à son arrivée que Vénargues était protégé du bruit du monde ; et le bruit du monde est parvenu jusqu'à ce petit village. Elle s'y était installée parce qu'il n'y avait pas de monument aux morts, parce que des gens avenants l'avaient accueillie. Ce pays paisible lui avait permis peu à peu de sortir de son deuil. Au fil des saisons, elle n'a pas vu le temps passer, pas uniquement à cause de son métier, mais à cause de Bertrand et Bastien. Se sentir utile aussi à Henri et à Théo lui importe ; grâce au petit garçon une maternité de substitution lui est permise. Parfois c'est elle qui raccompagne le petit à Alès ainsi que Chloé. Leurs conversations à l'arrière de la voiture la ravissent, ne serait-ce que pour cela, elle ne quitterait Vénargues pour rien au monde. Les jours précédents l'anniversaire de Chloé, Théo fait un cours d'économie ; il économise cent euros puis il « déconomise », comme cela il pourra acheter à sa copine un cadeau d'anniversaire. Chloé, qui a un grand avenir dans le théâtre, à l'évocation d'un cadeau pousse un grand soupir :

- Oui j'aurai beaucoup de cadeaux, parce qu'il y en a beaucoup qui m'aiment. Tellement de gens m'aiment, que des fois ça me fatigue, c'est pour ça que j'ai besoin de faire la sieste. Mais te fais pas de souci, c'est toi que j'aime le plus.

Elle sourit et pense : - Ils sont incroyables ces deux-là. Que la vie ne les abime pas...

Bastien, énervé, perturbé, à cause de la mort de son père et des derniers événements, n'a plus une minute à lui. La succession du bar, que va-t-il décider ? Les habitués le harcèlent pour qu'il reprenne le commerce. Il a besoin de calme, elle aussi ; ils préfèrent tous deux n'avoir que des rapports amicaux. Non pas pour une question de morale, si la morale existe en ce domaine, mais matériellement trop compliqué.

Maryse a changé, elle fait moins de yoga, s'occupe moins de Théo, peut-être la mort de Marcou mais surtout le jugement de Toulouse dont elle ne se remet pas.

Elle prend en charge les balades avec Théo, Chloé souvent les accompagne. Le garçonnet aime observer les animaux, pour cela, il emporte des jumelles. Il s'amuse à dire à la petite qu'il voit des bêtes affreuses et méchantes et quand il lui a fait très peur, il daigne les lui prêter... Il a demandé à fêter ses sept ans chez son papa. Maryse

indisponible, c'est elle qui jouera à l'animatrice. Elle prévoit des jeux de société et une partie de ballon sur la place pour les défouler un moment ; en croisant les doigts qu'il ne pleuve pas. Un soir, assis face au troupeau de Rémi, ils attendent que le soleil disparaisse derrière la plus haute colline, dans le silence et les sonnailles, Chloé n'a pas pu faire la balade, ça a contrarié Théo. Elle lui répète qu'il y aura plein d'autres occasions pour qu'ils soient ensemble. Et le petit philosophe secoue la tête, oui mais on aura manqué ce soir, se reprend aussitôt si c'est bien avec toi. Puis, « comment on sait quand on est amoureux. » On prend la main de l'autre, on aime lui faire un câlin, on lui offre des petits cadeaux... dit-elle avec un soupir retenu :

- Je crois alors que je suis amoureux de Chloé, je lui dirai le jour de mon anniversaire.

Le lendemain il est fier d'un dessin où il a dessiné un cœur, à l'intérieur est écrit : « Chloé est la plus belle », œuvre qu'il lui offrira jour prévu. L'invitation passe par Luce, la grand-mère de la petite. Mais les enfants de divorcés, c'est compliqué ; sa maman veut la garder avec elle ce week-end là ; Chloé ne viendra pas à Vénargues. Déception, Théo déchire son dessin, pleure un bon moment puis décide : « Il y a un moment où il faut s'arrêter de pleurer ; j'inviterai à sa place la Luna de mon école. »

La sagesse de l'enfant la fait sourire, depuis son arrivée à Vénargues, elle fait de même, elle a arrêté de pleurer.

Robert ne décolère pas contre Véro et son prosélytisme en faveur des évangéliques-sionistes. Ils apprennent par les habitués désespérés de chez Marcou, par Nathalie, par la postière et bien d'autres qu'ils sont inondés de messages provenant de Véro, mails, textos, et même par courrier, elle se sert de tous les moyens de communication et elle connaît beaucoup de monde. Mais jamais plus de Véro au village, disparue, envolée, elle ne revient plus dans son appartement... Juste les messages d'un fantôme qui vit désormais tout là-haut sur le pic rouge.

Robert se décide à employer les mêmes armes :

- Enquêtons sur William Bestford et publions ce que nous apprendrons.

Henri demande un délai pour effectuer ces recherches, car il est trop occupé par son fils, délai qui agace Robert dont la patience n'est pas la qualité première.

Enfin, l'attente est récompensée, à nouveau réunis dans le salon-atelier autour d'un apéro, tous, sauf Bertrand seulement en visio car obligé à un aller-retour à Paris.

Ils n'en espéraient pas autant pour discréditer l'américain, mais ils sont d'autant plus inquiets pour Véro qui est dans les griffes du nouveau pasteur.

La famille de William vit à Billings, la plus grande ville de l'état du Montana ; un pays où il ferait bon vivre sans les opioïdes et où les amérindiens vivent dans la misère. Les évangéliques-sionistes tiennent une place importante dans cet état. Le père de William y est pasteur. Une jeune fille appartenant à la tribu des arapahos qui fréquentait son église a été retrouvée étranglée. Après enquête, William a été mis en accusation. On a retrouvé du fentanyl dans le sang de la victime. L'enquête s'est avérée sans suite pour le fils du pasteur. Un homme bien connu pour être sous méthamphétamines a fini par avouer le meurtre. Un fait presque banal car la prise d'opioïdes est si courante qu'elle entraîne des violences. Une deuxième plainte, cette fois pour viol, la victime a finalement retiré sa plainte. William encore suspecté et innocenté cette fois par la victime elle-même un mois plus tard. A partir de cette date William a disparu du Montana : il part faire des études théologiques en Allemagne afin d'être pasteur.

- Je le savais... je le savais... répète un nombre incalculable de fois Robert à la lecture de l'enquête. Maryse s'exclame :

- On est en plein dans « La nuit de chasseur ». Le pasteur qui n'arrête pas de prêcher la pudibonderie le jour et qui la nuit assassine, viole...

Robert s'emporte : - Celui qui a avoué le meurtre, j'aimerais bien le rencontrer ; quoi de plus facile de faire avouer n'importe quoi à quelqu'un qui n'a plus sa conscience ! Et la nouvelle proie est Véro ! Dieu du ciel !

- Je croyais que tu étais athée ?

Un haussement d'épaules pour toute réponse... Puis :

- On fonce ; on explique tout.

- Tout quoi ? Qu'il a peut-être assassiné une femme dans le Montana ? Qu'il a peut-être violé une autre ? Tout ça sans aucune preuve !

- On garde nos doutes sur le personnage pour l'instant. Mais rien ne nous empêche d'expliquer qui sont les chrétiens-sionistes, soutien de Trump, de l'extrême droite israélienne, des boute-feux de guerre.

- Et Véro ? Qu'est-ce qu'on fait ? Nathalie t'en a parlé ? La voit-elle quand elle y monte travailler ?

- Elle m'assure qu'elle va bien, qu'elle apprend des cantiques, elle en écrit aussi...

- Véro ! Composer des cantiques ! Je rêve ! Son style c'est plutôt David Bowie, Taylor Swift, Beyonce, Clara Luciani !

Bastien s'en étrangle.

Mais elle ne la trouve pas déprimée ?

- Nathalie apprécie sa nouvelle réserve, elle la trouve enfin calme, et sage !

- Il l'a mise sous « prozac », ma parole ! En cinq ans de vie commune je ne l'ai jamais vue calme !

- Tu parles d'une sagesse ! Explode Maryse. La soumission parfaite de la femme ! Tu as raison, Bastien, il doit lui faire prendre des psychotropes, impossible autrement. Le problème, elle est majeure, aucun de nous ne peut l'empêcher de vivre là-haut.

- Il faut en parler à Philippe, décide Robert.

Bertrand qui ne s'est pas exprimé jusque-là de son bureau parisien approuve la décision. Le maire peut ordonner une enquête afin de protéger Véro.

Bastien de plus en plus soucieux a perdu sa bonne humeur, ça le ronge de savoir Véro telle la vestale des temples romains, prisonnière. Ça fait combien de temps qu'on ne l'a plus vue au village ? Deux mois ? Trois ? Les dernières fois, elle avait déjà perdu sa faconde, ses cheveux bleus et ses mini-jupes, mais elle faisait des courses, discutait un moment à la boulangerie, ou avec madame Sasque sur le pas de sa porte. Maryse ne la voyant plus s'est rendue sur le pic rouge, dès que Véro est apparue, deux animateurs aux bras musclés, l'ont faite rentrer. Maryse les a apostrophés. Véro n'était pas en état de sortir à cause d'un covid contagieux. Possible, mais qui sont ces deux malabars ? Une brève enquête auprès des jeunes du village, la renseigne. L'un est maitre-nageur, l'autre animateur s'occupe de la musculation. Les deux cerbères leur parlent de la bible, de Jésus...

- Mais nous on s'en fout, on a accès aux appareils pour le sport en salle et à la piscine.

Bref du prosélytisme.

Bastien, athée convaincu, fait l'effort d'assister à des conférences ou des cérémonies, il y voit Véro placée bien sagement non loin de William. Il ne la reconnaît plus, une femme éteinte qui n'a plus rien à voir avec celle qu'il a connue, une femme pleine de joie de vivre. Plus de Véro au village, son logement abandonné. Un jour de culte,

quand elle se dirige vers une porte au fond de l'édifice, il quitte son banc pour la suivre aussitôt deux hommes lui barrent le passage. Que se passe-t-il ?

Déposer une lettre à son domicile ? Le facteur assure qu'elle fait suivre son courrier. Mais le lui remet-on ?

Madame « Sasque » se rend péniblement au bar de Philippe, de sa fenêtre elle a vu Robert et Bastien installés à la terrasse.

Elle ne leur souhaite pas le bonjour, essoufflée, se tenant à la table, ils lui demandent si elle a besoin d'aide.

- Pas moi, mais quelqu'un qu'on aime bien. Venez chez moi, je vous en prie.

Ils la soutiennent chacun à un bras, en route elle se plaint de ses jambes gonflées qui lui font mal. Elle s'écrase dans le fauteuil, les invite à s'asseoir pour l'écouter.

- Qu'est ce qui se passe Amelie ?

- Ah ! Mes petits je suis bien ennuyée et inquiète, Véro ne va pas bien.

- Vous l'avez vue ?

Elle opine de la tête.

- Et alors ?

- Ça faisait longtemps que je ne l'avais pas vue. J'ai profité que le plus jeune de mes petits-fils monte au centre pour jouer au tennis. Je me suis installée sur un banc face à la façade, en pensant que d'une fenêtre, elle finirait bien par me voir, c'est ce qui s'est passé, elle est sortie pour s'approcher de moi. Ça ne m'a pas rassurée. Elle a maigri, mauvaise mine, c'est plus la même.

- Que vous a-t-elle dit ?

- Je ne m'en souviens pas bien.

- Essayez de retrouver ; je vous en prie.

- Mes petits ma mémoire n'est pas aussi bonne qu'avant. Une histoire d'exhumation, des analyses de je ne sais pas quoi, quelque chose qui a rendu fou de rage l'américain.

- Ensuite.

- Ensuite, quelqu'un l'a vue me parler, on l'a appelée, pour qu'elle rentre... elle est partie aussitôt... et m'a dit : ah ! je ne me souviens pas bien, c'est compliqué...

- Que vous a-t-elle dit ?

- En gros on veut l'obliger à se marier, elle est sous surveillance. Bastien, tu l'aimes bien, fais quelque chose, ça ne peut pas continuer comme ça. Pourquoi elle est avec ce William ? Un drôle de pasteur celui-là !

Bastien est tout pâle ; sept ans de vie commune ! Bien sûr il l'avait trompée, s'estimant trahie, elle l'avait quitté pour un autre. Véro, elle va de l'un à l'autre ; toujours en train de s'illusionner, à chaque fois, folle amoureuse et chaque fois la déception. Il marmonne :

- Il l'a hypnotisé avec son fric !

Robert veut savoir s'il y avait des signes de drogue dans son comportement.

- Elle n'était pas comme d'habitude mais je ne sais pas trop quoi te dire, si elle est droguée ou pas. C'est difficile à dire.

- C'est un malade ce mec ! J'aurais bien l'envie de faire un tour aux USA et d'étudier les deux affaires qui le concernent. Maryse a raison, il fait penser au personnage joué par Mitchum dans « La nuit du chasseur ». Prêchant le jour, tuant la nuit.

- Robert, n'exagère pas. Tout au plus c'est un fou en religion, peut-être qu'il l'a rendue droguée simplement avec la religion.

Bastien se tient la tête : - Droguée à la religion... ça m'étonnerait ! Non, je ne comprends pas.

La vieille dame hoche la tête :

- Vous savez moi j'écoute ce que disent les gens. Dans sa sorte de temple, il donne des offices religieux, plusieurs par curiosité y ont assisté, dimanche dernier, paraît-il, il leur a fait un sermon sur la tache originelle.

Bastien relève la tête : - C'est quoi, la tache originelle ?

- Celle qu'on porte à la naissance par le fait qu'on a été conçu, même dans les liens du mariage, on la porte quand on naît. Je n'en avais plus entendu parler depuis ma communion solennelle ; imaginez depuis combien d'années ça fait !

- Amélie, concentrez-vous, elle a bien dû vous dire autre chose ? Essayez de vous souvenir.

- Oui elle a parlé, mais vite, j'ai pas bien compris, il faut dire que ce type est venu et l'a tirée par le bras, je crois avoir entendu : « Je lui ai dit le secret des Lecours ».

- Madame Amélie, vous êtes âgée, un peu sourde ; êtes-vous sûre ?

- J'ai des mauvaises jambes, une mémoire un peu faible mais j'ai encore une bonne ouïe, Bastien !

- Putain !

Et Bastien donne un coup de poing sur la table qui renverse les verres. Puis s'excuse auprès d'Amélie.

- Elle lui a tout dit !

- Tout dit quoi ? S'énervé Robert.

- Que Jules Lecours est enterré en pleine montagne, qu'il n'est pas l'ancêtre de William, que Jules n'a pas été un héros. Que son grand-père Christopher est né d'Adèle secrétaire de la mairie du temps de mon aïeul, qu'elle est partie en Amérique portant l'enfant d'un certain Maurice du Verger.

- Et alors ?

- Et alors ! Voilà pourquoi Amélie a parlé d'exhumation, il a obligé Véro à le conduire sur la tombe de Jules Lecours. A tous les coups, il veut faire un test ADN.

Bastien tape sur son smartphone : Bertrand.

L'avocat dans sa carrière a dû avoir l'occasion de demander des tests. Aussitôt la réponse arrive :

- Une inhumation illégale ça peut coûter cher, pour un test illégal d'ADN l'amende est de 3550 euros si on se fait prendre. C'est interdit en France, seule la police scientifique en a le droit. Mais on peut en pratiquer dans d'autres pays européens.

Bastien commence une recherche et il lit :

- « Un test ADN généalogique teste environ 700 000 PSN (points spécifiques du génome). Les polymorphismes mononucléotidiques ou PSN) hérités d'un ancêtre spécifique diminuent d'environ la moitié à chaque génération ; c'est-à-dire qu'un individu reçoit la moitié de ses marqueurs de chaque parent, environ un quart de ses marqueurs

de chaque grand-parent ; environ un huitième de leurs marqueurs de chaque arrière-grand-parent, etc. L'héritage est plus aléatoire et inégal avec les ancêtres les plus lointains.

Robert conclue :

- Je vais te donner le résultat, de sa recherche, pas besoin d'un test. Ce crétin n'a aucune chance d'avoir des marqueurs identiques avec le cadavre déterré. L'imbécile a dû prélever un os long croyant que ça suffirait et qu'il serait fixé.

- Pourquoi un os long ?

- Parce qu'ils ont préservés des bactéries, là n'est pas le problème, long ou pas long, c'est une question de probabilité, à chaque génération tu perds 16 pour cent de marqueurs, alors pour William, Jules aurait été son trisaïeul. Même s'il avait été le descendant de cet homme enterré au début du xx siècle il n'a aucune chance de prouver qu'il est son ancêtre.

- Mais comment tu sais cela sur l'os long ou pas long ?

- Mon grand-père en Israël a été assassiné, on a découvert son cadavre et on a opéré comme cela en prélevant un tibia. Bastien tu pourrais nous conduire sur le lieu de la tombe de ce Jules, on verra bien si la terre a été retournée.

- Pas le plus urgent, le plus urgent c'est Véro. Elle est en danger. Vas-y avec ma mère ou avec toi Maryse, mon père a amené toutes ses femmes sur la tombe de Jules Lecours. C'est un secret de famille, bien partagé !

Madame « Sasque » n'a peut-être pas tout suivi mais elle ne comprend qu'une chose, il faut sortir Véro de là-haut : - J'appelle mon petit-fils.

Bastien prend le combiné, et au plus vite lui donne l'information : Véro est séquestrée il faut agir.

- Qu'est-ce que c'est cette histoire, je la connais bien Véro, elle est assez grande pour se défendre...

- Ta grand-mère est montée au centre avec ton frère, elle l'a vue, lui a parlé.

- Preuve qu'elle n'est pas séquestrée, c'est quoi ces grands mots ! Ma grand-mère... Tu la connais, elle aime raconter des histoires.

Madame « Sasque » arrache le portable de la main de Bastien.

- Dis-le que je suis gâteuse ! J'aimerais bien me tromper, mais je te le répète Véro est en danger, il faut faire quelque chose.

Bastien reprend son téléphone.

- Philippe, elle a raison....

- Calmez-vous, avant d'appeler la police, j'y monte, on verra bien.

Bastien n'y tient plus :

- Et bien moi je ne vais pas attendre plus longtemps ; je vais voir les flics.

Barthélemy, le sourire ironique, lui qui connaît tout au village, demande :

- Tu es de sa famille ? Non. Je le sais. Et d'autre part pour une disparition, il faut attendre au moins deux jours.

- Ce n'est pas une disparition, mais une séquestration.

- Mais vous me dites que la grand-mère du maire l'a vue ? Elle n'est donc pas séquestrée, elle peut sortir.

- On l'a obligée à retourner à l'intérieur du bâtiment.

- Ça ne prouve rien.

Deux semaines plus tard, ils l'apprennent de la bouche des gendarmes, Véro va bien, elle a voyagé une quinzaine de jours avec monsieur Bestford en Allemagne et elle en est revenue.

Ils ne sont pas plus rassurés.

Rendez-vous pris, ils vont en délégation dans le bureau du maire, ils ont attendu pour cela le retour de Bertrand.

- C'est bien la première fois que vous prenez rendez-vous quand vous avez quelque chose à me dire.

- On est inquiet pour Véro.

- Je le sais, les gendarmes m'ont dit que vous les avez envoyés enquêter là-haut. Bon sang elle est majeure que je sache !

- Il n'y a pas que ça

Et Robert vide son sac :

- Henri en tapotant sur le web a découvert un passé trouble à William Bestford. On a pensé : toi qui l'as hébergé pendant deux mois avec sa famille, tu as dû en apprendre un peu plus que nous.

Philippe s'enfonce dans son fauteuil, ils sont face à lui, il se mord les lèvres, tourne et retourne son stylo entre les doigts.

Maryse, le visage congestionné au bord de l'apoplexie : - Tu sais... tu sais des choses... Je le devine à ta figure et des choses que tu nous caches depuis le début !

- Je sais surtout que vous avez inondé le village de flyers expliquant qui sont les chrétiens-sionistes, vous voudriez mettre la merde dans le village, vous ne vous y prendriez pas mieux. William Bestford veut porter plainte.

- Ça serait une bonne chose. Au moins les choses seraient claires...

- Même que tu sois un bon avocat tu ne ferais pas le poids contre les siens... Savez-vous combien d'entreprises ont travaillé et travaillent encore pour la construction du centre ? Combien de personnes ont du boulot grâce à l'entretien : piscine, jardin, ménage, cuisine, tennis, maitres-nageurs, prof de tennis et tout ça pour que les gens d'ici en profitent gratuitement !

- Tu cherches à nous « enganer⁵ », nous, on veut juste savoir ce que tu as appris quand toute la famille Bestford logeait chez toi.

Le visage halé en temps habituel de Philippe a pris un teint plus pâle ; les yeux plissés fixant les feuilles posées sur son bureau comme si la solution à son embarras résidait là.

- Ça vous servira à quoi ce que j'ai appris, il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

- Fouettons le chat, si tu veux bien ; s'énervé Bertrand. Parce que son histoire de dépolluer Combeyre, on voudrait bien savoir s'il t'en a sérieusement parlé, ou s'il cherche à enfumer les gens d'ici.

- Le père, le vieux pasteur m'a raconté qu'il avait eu du souci à la mort de sa femme avec son plus jeune fils William ; cela a été difficile de le sortir du traumatisme

⁵ Tromper

causé par cette disparition. Il a eu un comportement étrange, couvrant les murs d'une chapelle de photos de sa mère, il y restait en prière des jours entiers. Sa mère aimant la couleur orange, il a recouvert le sol de tapis orange. C'est pour cette raison qu'ils sont venus dans les Cévennes. Sa mère lui parlait tout le temps de ses ancêtres de leur héroïsme durant la première guerre mondiale. Le père a pensé qu'un changement de lieu lui ferait du bien. Avant de se retrouver tous à Vénargues, il l'a envoyé en Allemagne pour qu'il termine ses études en théologie et devienne pasteur, et il l'est à présent à ce que je sache.

En commerçant rancunier, Bastien remarque :

- Le père se débarrasse d'un fada en quelque sorte, quoique si je me souviens bien, le vieux n'était pas très clair pour bénir des chips achetées à l'épicerie à côté du restaurant.

- En quelle année la mère est-elle décédée ; demande Robert.

- En 2015.

Regard de Robert qui en dit long de Robert les autres. Puis reprend :

- C'est tout ?

- Son frère aîné m'a donné son numéro de téléphone, il a insisté : au moindre problème, ou évènement insolite, je dois le contacter.

- Qu'est-ce qu'il appelle « problème » ?

- Je l'ignore, il m'a juste confié que sa famille avait eu des soucis avec William et qu'il préférerait être au courant quoi qu'il arrive.

- C'est rassurant ! Maryse s'en met les mains sur la tête ; on peut l'avoir ce numéro ?

Philippe ouvre un tiroir, sort une carte, la pose sur le bureau.

Aaron Bestford, 12 avenue Robert Kennedy Billings Montana ; suivi des codes et du numéro d téléphone.

A peine sortis, ils se rendent chez Henri et téléphonent en Amérique. Ils possèdent tous assez l'anglais pour converser ; par prudence, Henri enregistre la communication.

Maryse la première explique que William crée quelques problèmes dans leur village. Aaron : la nature des problèmes ? Ils sentent une pointe d'inquiétude dans la question.

Henri essaye d'expliquer ce qu'il a trouvé sur le web : les mises en accusation de William. Mais son élocution n'est pas parfaite malgré les séances d'orthophonie. Bastien prend la parole :

- Votre frère a-t-il eu par le passé des comportements violents ?

Un silence, puis, soupir : - C'est-à-dire ?

Bertrand n'hésite pas :

- Avez-vous fait en sorte qu'il soit innocenté d'un crime en corrompant des policiers ? Avez-vous payé grassement la victime d'un viol commis par votre frère pour qu'elle retire sa plainte. Car manifestement, l'argent n'est pas un problème dans votre famille. Dites-nous exactement ce qu'il en est.

Silence, puis : - Ces choses ne se disent pas par téléphone.

- Il y a urgence, nous craignons pour la vie d'une amie, on a des raisons de penser qu'il la séquestre.

- Vous n'avez aucun moyen d'entrer en contact avec elle ?

- Votre frère s'est entouré de vigiles peu sympathiques, principalement des allemands, et je mettrai ma main au feu qu'ils sont armés.

D'une voix blanche : - Faites intervenir votre police.

- Merci du conseil, s'énervé Bastien, malheureusement, notre amie a assuré aux gendarmes qu'elle désire vivre dans le centre de votre frère ; elle est majeure, nous n'avons pas de lien de parenté avec elle ; on est impuissant.

- Débrouillez-vous pour la sortir de là, s'il vous faut de l'argent, donnez-moi un numéro de compte, je vous le verse immédiatement.

Bertrand réplique que William installe un air malsain à Vénargues, l'argent n'est pas le plus urgent.

Henri fait signe, il veut reprendre la parole, il articule le mieux possible son excellent anglais.

- On sent bien que vous étiez prêts à tout dans votre famille pour éloigner votre frère.

- Nous avons fait en sorte qu'il soit innocenté parce que nous l'avons toujours pensé innocent. On lui a conseillé de s'éloigner car même si on est innocent quand il y a plusieurs affaires, le doute demeure dans l'esprit des gens et pour la réputation de notre église ce n'était pas bon.

- Mais pour un viol on pratique des tests ADN ? La preuve peut être faite...

- La jeune femme a trop attendu pour faire un examen gynécologique, donc aucune preuve.

- Et pour le meurtre aucune empreinte ?

- Aucune. Je vous le répète, mon frère est innocent.

- Alors pourquoi êtes-vous inquiet ?

- Non, je veux vous rassurer, c'est tout.

- Soyons sérieux. Vous paraissez bien au fait de ce qui s'est passé. Vous avez eu donc accès aux dossiers. Pourriez-vous nous dire quel est le profil de ces deux femmes ? Physique, statut social, tout ce que vous avez pu apprendre sur elles.

- Les deux victimes avaient une allure physique et un profil moral semblable. Des jeunes femmes très libres dans leur vie, aimant les tenues excentriques. Des célibataires, ayant une profession. Mon frère ne supporte pas ce qu'il nomme l'indécence, je l'ai vu en sortir quelques-unes durant les offices. A notre église de Billing, chaque fois qu'il voyait une jeune fille ou femme de ce style, il s'appliquait à leur rappeler les bonnes mœurs. « Je suis leur bon berger », disait-il...

D'une voix blanche, Maryse demande l'envoi des dossiers sur ces affaires.

- Impossible, je ne peux y avoir accès. Mais tenez-moi au courant, quoi qu'il se passe, essayez de faire entendre raison à William, que votre amie rejoigne le village.

Robert avant de raccrocher pose une dernière question.

- Je voudrais savoir si financièrement, il est important pour vous que tout reste secret.

Silence gêné.

- Plus que vous ne le croyez, nous organisons des voyages touristiques à but religieux et politiques en Israël et nous comptons créer des étapes en Europe, comme dans les Cévennes, un haut lieu de la religion réformée. Les touristes que nous vous envoyons sont des gens puissants, ce sont pour la plupart des ultra-conservateurs,

évidemment très fortunés. S'il y avait quoi que ce soit, ce serait nous priver de leurs moyens financiers.

Chapitre 19

Depuis la réception d'un mail expliquant qui sont les chrétiens sionistes, le village s'est scindé en deux, les pros et les antis.

Nathalie a tranché tout de suite, elle est pro-Bestford et les flyers distribués expliquant qui sont les chrétiens-sionistes l'irritent.

- Mais qu'est-ce que c'est ces histoires ! Que William Bestford soutiendrait les extrémistes israéliens ! Autrement dit, parce que je fais le ménage chez lui je soutiens la guerre à Gaza ! Mais où on va ! Moi d'abord je ne fais pas de politique. D'ailleurs je ne regarde plus les informations. Pour se rendre malade ce n'est pas la peine. Et que je te parle de la guerre en Ukraine et de la guerre en Israël et que je montre les inondations et les cyclones et les tornades... Et toujours plein de morts... Qu'est-ce qu'on y peut ! Mieux vaut ne rien savoir. Henri, je ne sais pas comme vous faites avec tous vos journaux, émissions politiques, comme si vous n'aviez pas assez de soucis.

- Mais Nathalie ce n'est pas en faisant l'autruche que ça n'existe pas. Les journaux, la radio, la télé ça nous permet non seulement de savoir mais de comprendre.

- Comprendre quoi ? Pour les guerres, que les hommes sont bêtes, et après ? Quant aux catastrophes naturelles, je ne vois pas ce qu'on peut y faire.

- on peut comprendre que la planète se rebelle avec le réchauffement climatique, que les humains ont exploité les ressources de la terre sans discernement. Nous n'avons vu que le profit sans réfléchir aux conséquences.

- J'y suis pour quelque chose moi ?

- Un peu, comme moi, comme nous tous, et surtout à cause des multinationales.

- Si c'était vraiment à cause des humains, pourquoi on aurait agi de la sorte, on a quand même une intelligence ?

- Là est la grande question ; on a peut-être tous une part de mal en nous ; et des siècles et des siècles de mal accumulé en cherchant le profit, ça ne donne rien de bon.

- Oh ! Vous m'énervez avec vos raisonnements, je ne sais pas pourquoi je vous écoute. Revenons à la base qu'est-ce que vous voulez manger aujourd'hui, que je parte faire vos courses ?

Les discussions vont bon train dans le village. Les pro-Bestford et les anti-Bestford ne cachent pas leurs opinions. Taline la jeune arménienne, une des protégés de Luce, a définitivement remplacé Véro à la boulangerie, et elle refuse désormais de servir les gens « du haut » qu'ils soient américains ou gens du pays travaillant pour le centre. Raymond le vieux boulanger essaye de lui faire entendre raison : « Le commerce c'est le commerce ; on ne se mêle ni de politique ni de religion ; on vend à qui veut du pain, c'est tout. » Elle menace de laisser son tablier ; il n'a pas le choix, il accepte. Mais bien des clients ne tolèrent pas qu'une étrangère prenne ce genre d'initiative. L'ambiance s'envenime au cours des semaines et des mois. Tandis que le groupe d'amis réfléchit à comment sortir Véro des griffes de William.

Taline s'est confiée à Luce ; elle a été victime d'une agression. La jeune fille loge au camping, solution de dépannage. Les touristes sont nombreux, elle a dû se contenter d'une tente, et attendre que la saison finisse pour obtenir un mobil-home. A trois heures du matin quelqu'un s'est introduit dans sa tente. Une tentative de viol, d'une main elle a pu actionner son portable sur un numéro, celui de Mokhtar. Karim et lui ont accouru à son secours. Ils ont extirpé l'homme de la tente ; mais aussitôt une voiture a foncé à l'intérieur du camping vers eux. Un homme armé est sorti du véhicule ; ils ont été obligés de relâcher l'individu, et n'ont pas eu le temps de lui ôter son masque.

Luce comprend qu'elle ne porte pas plainte. Cela impliquerait Mokhtar et Karim, leur situation à tous est trop précaire pour s'y risquer. Les hypothèses sont multiples, acte d'un détraqué sexuel mais il ne serait pas accompagné d'un garde du corps armé... Une vengeance pour avoir refusé de vendre du pain à certains qui travaillent au centre Jules Lecours ?

Le maire ne décolère pas, il se rend chez Bastien :

- L'américain veut porter plainte : les touristes du centre ne peuvent rien acheter dans les commerces. Il a raison, c'est hors la loi, on ne peut refuser de vendre de la nourriture. Tu crois qu'on n'a pas assez de problèmes sans ça. Les disputes à la

boulangerie, chez André à l'épicerie, chez Emilie à la boucherie. Ce n'est plus les Cévennes ! C'est une zone frontalière entre deux peuples ennemis ; où va-t-on !

- N'exagère pas, d'abord il est assez riche pour faire venir son pain et ses patates de l'autre bout du monde, sans avoir besoin des commerces d'ici. Tous, on veut juste la sécurité pour Véro, et tu ne nous aides pas. Qu'est-ce que ça te coûte d'obliger les gardes municipaux, les gendarmes à agir pour sortir cette fille de là-haut !

- Véro ! Véro !

Bastien sort comme un diable de l'arrière-boutique :

- Dis que tu t'en moques et pourtant elle a un certain tatouage avec ton prénom ! Je sais même exactement où : sur sa fesse droite, je l'ai assez fréquentée pour le savoir ! Et du côté de l'américain, tu lui as laissé distribuer des prospectus ; tu n'es pas intervenu quand il s'est servi du répertoire de Véro pour des mail prêchant pour sa paroisse. Et sois content qu'on n'ait pas fait paraître les coupures de journaux où il est dit qu'il était en 2015 et 2016 en état d'arrestation pour meurtre et viol.

- Il a été relaxé les deux fois !

Rien à attendre du côté du maire et des forces de l'ordre. Ils sont donc prêts à entrer en action avec l'argent envoyé par Aaron, ils veulent corrompre un garde, Maryse s'est proposée pour la tâche. On se méfie moins d'une femme.

Chapitre 20

Six Juin : anniversaire de Théo, les petits copains de l'école ont fait le déplacement ; gâteaux, cadeaux, jeux, et parties de ballon sur la place en zone piétonne les samedis. La mère de Théo n'a pas voulu rester, Maryse a des occupations plus dangereuses : elle a proposé de s'introduire dans le centre en prétextant le désir d'y organiser un stage de yoga. La voisine prof s'occupera donc des enfants.

Et la voisine prof les surveille, joue avec eux sur la place au ballon. Une chance, un temps idéal, pas de besoin d'imaginer des activités à l'intérieur, et puis six enfants de sept ans, Henri en aurait eu pour plusieurs jours à s'en remettre.

C'est l'heure où les randonneurs sacs au dos arrivent exténués par une journée de marche sous un soleil agressif. Ils cherchent le gîte communal, les enfants leur servent de guide jusqu'à la rue voisine. Au bout d'un moment, cela ne les amuse plus, ils commencent une partie de ballon-prisonnier. Soudain le jeu s'arrête, le ballon roule sur l'asphalte d'une rue tandis qu'une voiture de pompiers lance sa sirène et fonce malgré l'interdiction de circuler sur les rues encerclant la place, puis pareil : une ambulance.

La nouvelle se propage : la vieille Peugeot de Véro a perdu le contrôle dans la descente du pic rouge et a dévalé sur cinq cents mètres.

Bastien aussitôt se rend sur les lieux regrettant d'avoir tardé à agir ; le rejoignent Bertrand, Maryse, Robert. La voisine-prof assise les jambes tremblantes sur un banc ne peut lâcher les enfants ; elle attend angoissée.

L'église est pleine ; leur Véro n'est plus, recueillement et murmures pour l'évoquer. Elle les a tant étonnés par ses plaisanteries, son manque de conformisme, elle les étonne encore : une drôle de façon à mourir si jeune ! Bastien a de la peine à le croire : William Bestford se joint au cortège ! Vêtu d'un noir intégral avec la mine d'un veuf éploré, seule la pochette orange à sa poche de veston nie son deuil ; il attend pour pénétrer dans l'église. Bastien le fait reculer du porche et lui assène un coup de poing en plein visage et un coup de pied dans les parties. Le maire intervient : qu'est-ce qui te prend ? Un jour pareil ! William clame que lui, il ne rend pas les coups, il tend l'autre

joue selon l'évangile et qu'il va prier pour son agresseur. Bastien lui fait un crochet à la jambe, Bestford tombe. Les gens reculent et forment une sorte de ring autour d'eux, mais il manque un boxeur puisque William ne répond toujours pas à l'attaque. Les gendarmes venus eux aussi honorer la mémoire de Véro s'interposent, ils signifient à Bastien que dès la fin de la cérémonie, il aura à répondre de son acte à la gendarmerie. Il y a trois ans, ils avaient passé l'éponge lors de l'inauguration du monument aux morts, impossible cette fois. La tension visible dans l'assistance se mêle au chagrin. La sœur de Véro qui vit en Alsace est là avec sa famille. Madame « sasque » n'a plus de larmes tant sa peine est grande, elle jette des coups d'œil vers Bastien encadré par deux gendarmes, ils avaient tous eu raison d'être inquiets. Est-ce bien un accident ? De toute façon l'enquête le dira ; il faut qu'elle parle à Philippe. Le curé fait une allocution comme il en fait pour tous les morts de la commune. Une homélie sur Véro méritait mieux ; le prêtre ignore sa place de choix dans le cœur des villageois. Certains murmurent des reproches contre l'ecclésiastique, quelques piliers d'église retournent que le pauvre curé a trop de paroisses à s'occuper, il n'a pas le temps de connaître toutes ses ouailles. A bout de patience, Bastien l'interrompt et demande la parole, à l'ébahissement du prêtre, tous les mécontents qui avaient gardé leur amertume, applaudissent, laissent exploser leurs colères ; les gendarmes acceptent à condition de l'encadrer près de l'autel. Un photographe saisit la scène étrange.

- Véro, mourir si jeune, ton amour de la vie, tes sourires que tu nous donnais, ta gentillesse. Oui on t'aimait dans le village, et les années passées avec toi m'ont appris quel être sensible tu étais. A quoi est dû ton accident ? Est-ce un accident ?

Un silence, des murmures... Il continue :

- S'il s'avérait que ce n'était pas un accident...

Silence, tous attendent la suite.

- Nous demanderons justice pour notre amie et que les criminels soient punis.

Applaudissement, exclamations, brouhahas ; certains quittent les bancs s'approchent de l'orateur toujours entouré des gendarmes, certains lui serrent la main, tandis que d'autres crient leur indignation de se conduire ainsi dans une église. Le prêtre les bras en l'air en signe d'apaisement rappelle qu'on ne peut faire justice soi-même, d'ailleurs pourquoi nier l'accident ? « Et s'il s'agissait d'un meurtre, n'oublions pas les valeurs chrétiennes du pardon. Quelles que soient les fautes commises ; il faut pardonner même à son pire ennemi. Mes bien chers frères, un peu de respect pour la mémoire de Véronique. » Les gendarmes resserrés autour de Bastien le ramènent à sa place. Un bon rock comme elle les aimait résonne sous les voûtes et calme tout le monde. Aux condoléances, Virginie la sœur de la défunte, pleure et exprime ses regrets ; elle aurait dû revenir bien avant. Sans nouvelles depuis au moins six mois, elle

aurait dû s'inquiéter ; et le téléphone, à chaque fois, la communication coupée... Elle pleure : « Vous comprenez ; il y a les enfants le travail et l'Alsace ce n'est pas à côté ... »

Larmes et commentaires pendant marche vers le cimetière ; pas de tombe prévue, si ce n'est une fosse creusée la veille par l'employé municipal faisant office de fossoyeur du village. Le cercueil est porté par Bastien et trois autres de ses anciens amants dont Philippe. Madame Sasque l'avait suggéré à son petit-fils : « Ça lui plaira, de là-haut, elle sera contente. »

Jamais une tombe n'a été aussi fleurie dans le petit cimetière, chacun veut y aller d'un petit mot. Une inhumation qui n'en finit pas. La cérémonie n'est pas encore finie que les gendarmes tirent Bastien vers la sortie. Bertrand s'interpose. « Hé ! Les gars attendez, il ne va pas s'envoler, venez avec nous au bar de Philippe, vous boirez un coup par la même occasion ». Les gendarmes temporisent.

Bastien s'en est tiré avec une amende, pas de poursuites contre lui.

L'expert n'a pas rendu les conclusions de l'enquête. Les hypothèses vont bon train, l'arbre de direction aurait lâché, elle n'avait pas fait vérifier ses freins, ou elle avait fumé un joint et elle a loupé le virage en épingle à cheveux. Mais cette voiture mal garée ? N'est-ce pas bizarre ? Rien ne serait arrivé sans ça ! Elle avait été obligée de se déporter sur la gauche ! Un quatre-quatre en panne à cause d'une crevaison... Son propriétaire : un gars qui travaille au centre. Il a expliqué qu'il s'était garé du mieux possible. Et ajoute : la galère avec ces bagnoles qui n'ont plus de roue de secours dans le coffre ! Il a téléphoné à Medhi le garagiste pour se faire remorquer, mais le temps qu'il arrive, l'accident a eu lieu. Il avait pourtant mis son triangle pour signaler son véhicule en panne. C'est la faute à pas de chance.

Comment s'appelle le conducteur ? Un nommé Gunther. Un américain, un ami de William Bestford. Il a tout vu et n'a rien pu empêcher, la vieille bagnole de Véro a dévalé sur cinq cents mètres. Le gars est descendu dans les « bartas » ; impossible de la sortir de l'amas de ferraille. Medhi l'a rejoint ; à eux deux ils l'ont extirpée du véhicule ; il n'y avait plus rien à faire. L'ambulance, les gendarmes... Tous n'ont pu que constater le décès. Pauvre Véro, pleurs et litanie dans tout le village et les interrogations. Mais qu'est-ce qu'elle est allée foutre dans ce centre ! Elle allait se marier avec ce William ? Non ce n'était pas le genre de Véro, le mariage n'était pas fait pour elle.

Bastien et Robert s'informent auprès de Medhi. Le premier questionne :

- Tu comprends la cause de l'accident ?

Medhi, garagiste à la bonne réputation, ne comprend pas, les freins étaient quasi neufs, c'est lui qui les avait changés quatre mois auparavant.

Robert ancien baroudeur habitué à se débrouiller quelles que soient les conditions, même dans le désert, parle du vérin.

Medhi éloigne la supposition : - Quand c'est le cas, il y a des alertes permettant d'anticiper la panne, elle se serait arrêtée bien avant. Je ne vois comme possibilité qu'une prise d'air dans le système hydraulique. Seulement moi, quand je fais le montage, et c'est toujours nickel, je n'ai pas l'intention de tuer des gens qui sont mes clients !

- Une question. C'est possible de perforer le tuyau hydraulique ?

- Si c'était le cas, il est évident qu'elle ne pouvait pas négocier ce virage en épingle à cheveux. Elle ne pouvait que basculer dans le vide.

- Ça peut se vérifier une perforation dans le système hydraulique ?

- Dans l'état de la voiture ! À mon avis expert ou pas expert, on ne pourra rien déceler.

Bastien serre les poings : un sacré concours de circonstances ! L'absence de frein juste au passage de ce virage maudit avec comme par hasard un véhicule qui crève juste avant.

- Et l'analyse de sang ? Ça pourrait quand même être à cause d'une prise de drogue...

Bastien d'un revers de la main éloigne l'hypothèse du garagiste.

- J'ai demandé les résultats à la gendarmerie, juste un antidépresseur mais l'un de ceux qui n'agissent pas sur les réflexes. Et ça encore ! Véro prenant un antidépresseur !

- Ne vous faites pas d'illusion ; j'ai l'habitude des experts quand ils ne savent pas, ils concluent : usure de plusieurs pièces mécaniques ayant entraîné l'accident.

Bastien à cran attrape le bras de Robert :

Il faut qu'on voie ce Gunther. Quant à William, il vaut mieux que ce soit toi qui l'interroges. Mes poings me démangent trop et j'ai déjà pris une amende.

Chapitre 21

Quatre ans passés, elle était venue se perdre à Vénargues, peu à peu il l'a réconciliée avec la vie, mais à présent la paix s'est envolée. Des successions de touristes fortunés imposent aux divers commerces leur façon de vivre par leurs reproches. Les bouquets de fleurs chez la fleuriste pas assez volumineux, les chambres de l'hôtel pas assez confortables à leur gré. Des agences de location de voitures se sont créées, et les grosses berlines se garent n'importe comment. Plus question de la « ragouniasse » comme Marcou la proposait. Ils réclament des hamburgers, des saucisses à toutes les sauces. Philippe s'est adapté à leur goût, par la force des choses car des petits malins venus d'Alès et de Nîmes lui font concurrence sur les berges du Gardon, où les touristes se baignent tout en mangeant des hamburgers. Autant dire, finie la tranquillité des pêcheurs. Ce qui console le maire, c'est la générosité de certains américains : ils offrent des oboles conséquentes pour la dépollution de Combeyre en cela, William tient ses promesses. Peut-être que la commune pourra enfin commencer à s'occuper du site de l'ancienne mine. Les opposants à la colonisation du pays par les évangéliques-sionistes soulignent les dégâts créés dans les esprits des jeunes, et ce n'est pas la mendicité des américains qui réglera le problème de Combeyre. Ambiance délétère. Un an de chagrin depuis la mort de Véro ; Théo fait des cauchemars, malgré les efforts d'Henri, de Maryse et d'elle-même, la mère estime qu'il n'est pas dans un environnement favorable. Chloé, il la verra à Alès ; elle a obtenu du juge qu'il ne vienne plus à Vénargues. Henri déprime ; il n'est pas le seul. Elle n'a plus l'esprit à écrire. Quelle importance de faire un livre ou pas. Les derniers chapitres de son manuscrit semblent la narguer, elle ne sait comment finir. Elle ne l'achèvera pas, mais envoie en un dernier regret par mail les deux cents pages réalisées qu'elle livre à chacun de ses amis.

Autour d'un plat de printemps confectionné sous les conseils de Maryse, elle a cuisiné petit pois, mange tout, oignons, cœur d'artichauts, persil, thym, fèves, et petit salé. Cuisiner l'apaise. Tout est devenu compliqué, l'absence de Théo, sa séparation avec Bastien. Un Bastien qu'elle estime trop imprévisible et volage. A-t-elle une préférence pour Bertrand ? Elle ne sait plus où elle en est. Ils arrivent ; l'odeur et la vue du plat met tout le monde de bonne humeur. Ils se réunissent pour rendre leur verdict sur le roman inachevé. Tous étonnés de s'être retrouvés dans les pages qu'elle leur a confiées.

Bastien peu enchanté de prime abord qu'on livre l'histoire de sa famille mais puisque tout avait déjà été dévoilé le jour de l'inauguration du monument, peu importait. Il a bien aimé la façon dont elle a parlé de leur relation. Henri ému par les pages où elle parle de Théo, il la remercie de l'attention qu'elle lui porte.

Maryse aurait souhaité plus de virulence contre la multinationale minière. Bertrand lui répond :

- Quelle importance ! Même si le manuscrit était pris par un éditeur important, le livre n'aurait pas d'impact. Les médias ont fait ce qu'ils pouvaient pour dénoncer le scandale, « le Monde » entre autres et ça n'a pas plus bougé. Alors quelques pages de plus sur la pollution n'aurait rien changé.

Le plus intéressant : le cheminement de l'héroïne, et il lui sourit avec tendresse.

Bastien se tient la tête entre les mains :

- Mais on n'est pas dans un roman ! J'aurais aimé que la réalité devance la fiction qu'on trouve une preuve de l'assassinat de Véro. Que William soit inculpé. Ce saligaud innocenté ! Absent durant la semaine précédant le drame, et personne n'avait touché la voiture jusqu'à ce que Véro veuille s'enfuir ! Trop beau pour être vrai ! Et on n'a rien pu faire !

- Mon roman est comme l'enquête, il est en panne ; depuis la mort de Véro je n'arrive pas à le poursuivre roman mais peu importe. Je ne suis pas arrivée à le poursuivre après la mort de Véro. Quand j'ai commencé à écrire sur le village, mon propos n'était pas de parler de Combeyre, ou des évangéliques, je voulais juste découvrir pourquoi il n'y avait pas de monument aux morts.

- Et bien tu as réussi ! Ce que ma famille avait caché pendant plus d'un siècle, si tu publies ces pages, le nom des Lecours sera entaché de honte.

- Tu m'en veux tant que ça ?

- Non, je m'en moque, change juste les noms et prénoms en cas de parution.

- A ce propos, pourquoi ton héroïne n'a pas de nom ? Il lui en faut un, insiste Henri. On n'a pas compris pourquoi tu la nomme par le pronom personnel « elle ». Pourquoi ne pas lui donner un nom dès le début ?

- Vous êtes comme l'enfant d'éléphant, vous posez sans cesse des questions.

- Et alors ?

- Alors, ce personnage est comme moi, elle ne sait pas quelle est son identité. Elle me ressemble, elle arrive à Vénargues perdue, comme moi. Elle ne sait pas qui elle est vraiment et grâce à des rencontres dans ce village, elle sort de ses blessures, elle reprend confiance en la vie. Moi, pareil, parce que je me sens entourée, je vous dois beaucoup. A présent je peux lui donner une identité : Audrey Massiaux existe enfin.

Maryse pour couper l'émotion reprend :

- Tu aurais pu lui inventer un nom !

- Non, je veux être au plus près du réel.

- Comment vas-tu procéder, tu as fait plus de cent pages sans qu'on sache qui elle est et tout d'un coup tu lui donnes un nom... Le tien en plus ! S'inquiète Henri.

Elle lui prend la main :

- Je l'ignore encore. Je ne sais pas si je retrouverai l'envie et la force de le terminer. De toutes façons, pour qu'un manuscrit ou tapuscrit soit fini, il faut l'améliorer. Des corrections, il y en a toujours : coquilles, fautes d'orthographe, redites, incohérences. Je me donne le temps.

Robert muet jusqu'alors, conclue : finalement l'écrivain protecteur que j'avais vu sur ton épaule il t'a bien aidée... Victor Hugo ? Chabrol ?

Enfin un sourire sur tous les visages...

- Je tente pour Jean-Pierre Chabrol...

Chapitre 22

Il n'y a pas eu de dénouement. Du moins, un dénouement créé par Audrey. Nous avons rassemblé nos souvenirs sur la suite des événements depuis l'agression qu'elle a subie. Moi, Robert Cohen j'écris la fin de son roman ; une fin à laquelle Audrey n'aurait pas pensé, tant la réalité a dépassé la fiction.

Elle est restée durant six mois à l'hôpital dans un coma profond ; au bout desquels on nous a réunis. « Il n'y a plus rien à faire, on l'a débranchée, nous pensions que le décès surviendrait rapidement. Mais, non, à notre surprise, les centres vitaux fonctionnent toujours, on ne sait pour combien de temps. Nous ne lui faisons plus aucun soin, si ce n'est la nourrir.

Depuis son arrivée à l'hôpital nous n'avons vu que vous, ses amis, savez-vous si elle a une famille ? »

- Sa famille, c'est nous. Peut-on la ramener chez elle ?

- Vous vous sentez capable d'assumer cette charge ?

- On se relayera.

- Cela peut durer longtemps avant qu'elle ne meure, on ne peut pas savoir dans ce genre de situation.

Le miracle a eu lieu chez elle au bout de neuf mois. Elle est sortie du coma, mais n'a plus aucun souvenir.

Qui était-elle ?

- Audrey Massiaux.

- Ah bon ! Ce nom ou un autre... Va pour Audrey Massiaux.

Le plus étrange, Audrey qui avait remplacé son patronyme et son prénom par « elle » dans ses écrits, acceptait son identité. Elle ne se souvenait plus de rien, ni de

l'enfance, ni de la mort par noyade de son compagnon, ni de ses relations avec Bastien et Bertrand. Il lui a fallu faire à nouveau connaissance avec nous tous. Elle ne se souvenait pas de son roman inachevé.

Allait-elle le reprendre ?

- Que je finisse ce livre ! Je ne sais pas qui je suis, je ne me souviens pas d'avoir écrit...

Nous avons insisté :

- Dommage, il manque la fin.

- Et bien faites-la vous-même si vous y tenez !

L'autorisation donnée grâce à nos divers points de vue, j'ai pu en élaborer la fin.

Audrey a refusé de lire cette fin ; ça ne l'intéresse pas.

Restait à nous tous de trouver un titre, Bastien a proposé « H2O plus et les Cévennes »,

- C'est poétique !

- Pourquoi pas ! Elle parle souvent de l'eau, la mer, la cascade, la pollution des rivières.

- Non, mais on pourrait mettre « La fille à la cascade cévenole »

- Pas fameux, ça fait régionaliste, donc pas pris au sérieux.

- « Le monde fou, et les Cévennes » ?

- Si on n'a pas mieux....

Nous avons conclu, que trouver le titre ne pressait pas. Il fut entendu que Robert finirait le roman.

J'ai donc commencé la rédaction des événements successifs à partir de la tentative d'assassinat d'Audrey en donnant la parole à chacun de nous. J'espérais que Chabrol changerait d'épaule et viendrait sur la mienne pour réunir tous les témoignages.

La parole fut donnée à Bastien en premier, puisqu'il avait empêché la mort d'Audrey :

Quelques jours après le repas qui nous avait réunis, j'étais parti comme à tous les automnes vers un coin qui ne m'a jamais déçu pour la cueillette des cèpes ; non loin de la cascade bien aimée d'Audrey. J'ai entendu des cris, de la terreur ; j'ai appelé d'une voix forte, je ne me souviens pas de mes mots exacts. Ces cris m'effrayaient, ce ne pouvait être que de la détresse ; quelqu'un était en danger. Il m'a semblé que c'était une voix féminine, mais j'étais encore trop loin pour en être sûr. Je marchais, courais, dégringolais la pente vers la rivière le plus vite qu'il me fut possible. Mon cœur s'emballait, mais ce n'était pas le moment d'y prendre garde. Tout en faisant de grandes enjambées, je hurlais, je m'époumonais, comme si ma voix suffisait à éloigner le danger. Ce fut le cas. J'ai eu juste le temps de voir une silhouette s'enfuir, sans possibilité de l'identifier. Mon cri a sauvé Audrey de la mort. Son corps nu gisait sous la cascade, comme la première fois où je l'avais vue. Cette fois, elle n'était pas contre la paroi rocheuse pour recevoir l'eau avec le plus de force possible, les flots déversés rebondissaient sur son ventre éclaboussant tout son corps. Des marques de strangulation visibles au cou m'ont paniqué, était-elle encore vivante ? Le pouls faible, inconsciente, mais en vie, je l'ai portée, je n'ai pu m'empêcher de penser combien elle était belle, et j'ai compris combien je l'aimais. L'hélicoptère ne trouvant pas un lieu d'atterrissage, il a été nécessaire de l'hélicoptéruillée. Les secouristes m'ont assuré que son cœur battait ils lui ont prodigué les premiers soins avant l'envol vers l'hôpital le plus proche. Et l'attente a commencé. Et les questions ont commencé. Pourquoi ?

Pourquoi ? Un détraqué ? Henri s'est souvenu d'agressions dans le passé sur des jeunes filles à Thoiras et à Saint-Jean du Gard, le quotidien Le Cévenol les avait relatées. Luce nous a confié que Taline, elle aussi avait été agressée une nuit dans sa tente. Une de plus ! Audrey n'était plus une toute jeune pouvant attirer un pervers, alors qui ? Et pourquoi ?

Henri fait part d'une coïncidence survenue quelque temps avant l'agression d'Audrey et qui l'a troublé :

J'avais comme vous tous un exemplaire du manuscrit chez moi. Je me suis aperçu une semaine plus tard que le mien placé dans le tiroir de mon bureau avait disparu. Je demandai à Nathalie si en rangeant elle ne l'avait pas vu ? Elle a balayé ma question : « Vous ne vous en souvenez plus où vous l'avez mis, ce n'est pas de ma faute, il va réapparaître. » Effectivement, le lendemain elle l'a retrouvé dans le tiroir de ma

table de nuit où il n'avait jamais été. J'insistais : vous l'avez déplacé ! Et toujours sa désinvolture : - Vous n'avez pas bonne mémoire, Henri.

- Non Nathalie, j'ai beaucoup de problèmes de santé, mais je ne perds pas la tête. Vous avez pris mon manuscrit dans le tiroir de mon bureau, qu'en avez-vous fait ? Vous savez que je n'aime pas qu'on touche à mes affaires.

La même excuse : il y a toujours du bazar sur votre bureau, des papiers en veux-tu en voilà ! Vous me payez pour ranger...

- Nathalie, pas de mauvaise foi, je vous en prie, avouez et on n'en parle plus...

Elle s'en est tiré par un demi-mensonge : J'ai eu envie de le lire. Ça m'a plu.

Après tout c'était possible, je la savais lectrice assidue de romans. J'insistais :

- Vous l'avez passé à quelqu'un d'autre ? A William par exemple ?

- Je vous jure que...

- Ne jurez pas, juste la vérité...

Trois jours plus tard, elle m'a informé que désormais elle travaillerait à plein temps au centre Jules Lecours, et qu'il me fallait lui trouver une remplaçante.

Quelques mois plus tard, elle a changé de voiture et la nouvelle loin d'être une occasion, ou d'un modèle basique. Une BMW !

Depuis la mort de Véro, la mère de Théo refuse que l'enfant vienne me voir et à plus forte raison depuis l'agression d'Audrey. J'ai mon petit bonhomme au téléphone, il a appris par Chloé l'agression d'Audrey. Théo qui répète pourquoi on lui a fait du mal...

Pourquoi ? Je ne peux m'empêcher de penser que William est le coupable et je ne sais que lui donner comme explication. Je m'en tiens à dire : « Prends patience, maman préfère te garder près d'elle en ce moment mais tu reviendras à Vénargues. » Un autre qui n'est pas satisfait de la situation : le chat Patou. Maryse le garde mais les câlins d'Audrey lui manquent.

.

Bien sûr il y a eu enquête. Nous avons fait part de nos soupçons. Peine perdue, la police ne nous a pas écoutés : trois alibis innocentent William Bestford. Des randonneurs qui avaient passé la nuit dans le gîte municipal, au matin en repartant sur le sentier de Stevenson l'ont vu au pic rouge à six heures et demie du matin. Mieux, l'un d'eux a conversé avec lui. L'agression a eu lieu une heure plus tard. Auparavant, Bestford a

préparé un sermon avec Gunther entre six heures et sept heures moins le quart. Puis il dit avoir jardiné, tout près du sentier où il a rencontré et conversé avec un randonneur. A l'arrivée de Nathalie qui commence le ménage à sept heures, ils ont parlé d'une invitation chez le frère de Nathalie. Elle s'en souvient bien, c'était au sujet du jour où on tuait le cochon.

Trois témoins innocentent donc l'américain.

Aucune possibilité pour qu'il ait eu le temps de faire le trajet d'une demi-heure en voiture du pic rouge jusqu'à la route, puis descendre vers la cascade, ni de revenir sans que son absence soit remarquée. Le randonneur ayant appris le drame et la suspicion pesant sur le propriétaire du domaine s'est mis en rapport avec les enquêteurs. Il se souvient parfaitement d'un homme en train de couper une haie qui l'a interpellé et lui a conseillé de remplir sa gourde à la fontaine des Escoutil située non loin, l'eau ayant des vertus curatives. La description qu'il a faite du pasteur est crédible : la chemise de sa couleur affectionnée, orange, les lunettes à monture large et épaisse, la corpulence, la barbe, tout correspond.

Nous avons insisté auprès des policiers. Bertrand, en bon avocat leur a opposé des arguments :

« Un randonneur en début de journée n'a qu'une hâte : commencer sa route avant la grosse chaleur ; peut-il être très attentif ? Quant à ses compagnons, ils ne s'étaient même pas arrêtés. Peut-on se fier à un seul témoignage ? Et vous êtes-vous interrogés pourquoi le pasteur a choisi une heure si matinale pour coupe sa haie, alors qu'il a quelqu'un pour entretenir le parc ? Avez-vous enquêté pour savoir s'il est dans ses habitudes de jardiner. A notre connaissance, non ; enquête faite auprès des employés du centre : cela ne l'intéresse pas. Pour obtenir un alibi, rien de plus facile que de se placer tôt le matin en bordure du sentier ; il était certain d'être vu par des randonneurs qui venaient de quitter le gîte de Vénargues. Porter un vêtement couleur orange, des lunettes à monture large et épaisse peuvent être portés par quelqu'un d'autre. Et sa barbe ? Vraie ? Fausse ? En tous cas une semblable à celle de Gunther. L'alibi donné par le randonneur ne tient pas pour nous... »

La confrontation avec des photos exclut pourtant selon les policiers l'erreur sur la personne. Nous avons insisté, et les agressions à Thoiras ? A Saint-Jean du Gard ? Ils n'ont aucune piste. Nous avons demandé les coordonnées des victimes. Ils nous les ont refusés pour ne pas réveiller leurs traumatismes. Peine perdue pour retrouver les hollandaises. Mais il fut facile de retrouver à Saint-Jean du Gard la jeune fille agressée à la sortie de la boîte de nuit et les deux jeunes hommes venus à sa rescousse qui n'ont pu que donner le nom et marque des voitures. Rester à faire intervenir Maryse au centre Jules Lecour.

- Je suis montée afin d'y trouver Nathalie, elle était en plein ménage.me voir à sept heure du matin l'a étonnée. Je ne pris pas de gants, mon but était de lui faire peur. Voulait-elle se trouver inculpée pour faux témoignage ? Complice d'assassinat ? Cette voiture luxueuse, contre quoi elle l'avait obtenue ? Il serait facile de contrôler son compte bancaire.

Bien sûr de dénégaration en dénégaration, je n'attendais pas des aveux rapides. Elle tint ferme sur son témoignage, elle avait vu William le jour de la tentative d'assassinat d'Audrey. Je changeais de tactique, je lui posais des questions sur son travail, dans quelle partie des bâtiments, elle travaillait le plus souvent. Elle se plaignit alors que ce n'était pas un boulot de tout repos, heureusement il y avait d'autres employés pour faire le ménage, c'était si grand ! Elle seule faisait le ménage dans le bureau du pasteur, elle devait aussi s'occuper d'un garage en sous-sol. Un garage en sous-sol ? Surtout ne pas l'effaroucher. Qu'est-ce qu'elle faisait comme ménage dans un garage ? Était-il grand ? Oui, pas mal grand et rempli de voitures. Elle hésita un moment : ça se salit aussi les autos... Oui, mais comment ? Et bien par exemple effacer les traces de boue... Ce sont des voitures de collection ? Oh non ! Mais ce sont toutes des voitures de luxe. Puis-je les voir. Encore hésitante, puis elle a accepté, le patron et Gunther Smith étaient absents... On est passé par un labyrinthe, une porte ordinaire, des escaliers, et un parc automobile digne d'un concessionnaire. Je me renseignais sur les marques, les noms, elle était plus calée que moi à ce sujet. Il y avait un modèle de voiture vu lors de chaque agression, celle commise à Saint-Jean du Gard et celle au camping de Vénargues sur Taline. J'essayais de retenir les numéros des plaques d'immatriculation, mais je savais que c'était inutile car ni les jeunes qui avaient sauvé la jeune fille à la sortie de la boîte de nuit, ni Mokhtar et Karim venus secourir Taline agressée dans sa tente n'avaient eu la possibilité avec l'obscurité de les lire ; cela aurait été trop beau. Mais la présence de ces modèles, la demande de les nettoyer, d'ôter toute trace de boue corroboraient nos soupçons.

Henri, s'est chargé d'échanger avec Aaron Bestford, à cause de ses problèmes d'élocution, il a choisi de communiquer par mails, d'autant qu'il maîtrise mieux l'anglais à l'écrit. Nous savions aussi combien cela lui faisait du bien de se sentir utile. Il ne pouvait pas enquêter au sujet de la voiture de Véro, ni chercher des traces près de la cascade ou crapahuter dans la montagne pour examiner la tombe de Jules Lecours et il avait du temps, surtout la nuit, vu ses insomnies, heures propices pour converser avec le Montana.

Lors de mon premier contact, je lui appris que moi Henri Bernard, ingénieur en informatique malheureusement ne travaillant plus à cause d'un AVC, je n'étais pas le seul à m'interroger sur les agissements de William Bestford. Il a accepté l'échange. Je n'ai pas louvoyé, je l'ai informé de la mort plus que suspecte de Véronique Vidal, la compagne de son frère, décédée officiellement d'un accident de voiture, accident peu

crédible à nos yeux, il s'agit pour nous tous d'un assassinat, et aussi d'agressions commises dans les mois précédents à Vénargues ainsi que dans la région. A cela s'ajoute la tentative d'assassinat à une cascade non loin du village de notre amie Audrey Massiaux. Au total : Un viol, deux tentatives de viol échouée, un meurtre, et une tentative de meurtre échouée.

Nous avons su par Philippe Jollière son inquiétude lors de son départ de Vénargues. Pouvait-il exclure la culpabilité de son frère ?

La réponse fut évasive, j'insistais, lui connaissait-il un gout immodéré pour les voitures de luxe ?

Oui, comme beaucoup d'américains fortunés... Pourquoi cette question ? Des témoins avaient-ils évoqués ce genre de véhicule ?

Je l'imaginais à la lecture de mon mail. J'imaginais un grand silence perturbé par une respiration oppressée.

Il me questionna et après un bon quart d'heure de déconnection :

Des témoins ont-ils pu reconnaître le ou les agresseurs ?

Non il était masqué, ainsi que son complice arrivé en voiture...

Les crimes ont-ils été commis de nuit ou de jour ?

La nuit...

A-t-on trouvé des traces d'ADN ?

Aucune : gants et préservatifs...

Excusez-moi je ne peux continuer cet échange, je vous téléphonerai demain même heure.

Bertrand m'a rejoint au milieu de la nuit suivante, il s'est présenté par téléphone Bertrand Bernier avocat au barreau de Paris. L'aspect officiel a contrarié notre interlocuteur.

- Si vous partez dans une procédure judiciaire, vous ne gagnerez pas. J'arrête notre contact tout de suite. Nous ne voulons aucune répercussion médiatique, notre église en serait impactée.

Nous avons pris soin d'enregistrer la conversation.

- Nous savons que votre frère a été mis en accusation puis hors de cause lors de deux affaires criminelles sans le Montana.

Bertrand : - Avez-vous eu des doutes sur son innocence ?

Aaron : - J'ai eu l'occasion lorsqu'il était enfant d'observer sa violence avec laquelle il avait tué un pauvre chat qui selon lui miaulait trop et l'empêchait de se concentrer sur son jeu vidéo. Il m'avait aussi fallu intervenir lors d'une kermesse, il avait alors quatorze ans, il a entraîné la fillette d'amis de mes parents à l'écart de la fête, sur le moment je n'y ai pas pris garde. Ne les voyant pas revenir, j'ai pris la même direction qu'eux. J'ai trouvé Jenny entièrement nue attachée à quatre pieux plantés en terre. La petite avait perdu connaissance. Imaginez ma douleur. La famille n'a pas demandé à ce qu'elle soit examinée par un médecin. A partir de ce jour, je l'ai toujours surveillé. Mon père répétait : l'église avant tout, pas de scandale.

- Comment votre frère a-t-il pu échapper à la justice ?

- Je vous l'ai déjà dit, faux témoignages, l'argent a permis de sélectionner un drogué, le séquestrer, l'approvisionner un temps, puis l'en priver, et la promesse de lui en fournir à nouveau s'il avouait le crime. Pour le viol, Gunther lui a fourni un alibi. Je crains hélas que son camarade de jeunesse ne lui ait souvent facilité les pires actes. Certes nous avons honte ma famille et moi d'agir de la sorte, mais nous n'avons pas trouvé d'autre solution.

- Que pouvez-vous dire sur Gunther Smith ?

- Un être dévoué corps et bien à William. Ils se sont rencontrés quand mon frère adolescent a décidé de sauver le monde. Pour cela il fréquentait les lieux les plus mal famés. Gunther a vite compris qu'il pouvait tirer profit de la situation. William était très fier de l'avoir converti et tous deux au service de notre église ont prêché la bonne parole par les rues de la ville. Deux jeunes garçons aussi investis dans la parole du Christ et de la Bible touchaient le cœur des gens. Nous ne nous sommes pas méfiés ; Je me rends compte que cette amitié infernale continue...

Ma mère avait un amour maladif pour William, et pour lui elle était une sainte. Toujours à écouter ses récits sur ses ancêtres cévenols. Après sa mort, ce fut terrible. Il a construit une chapelle dédiée à sa mémoire toute tapissée de tentures couleur orange. A cette époque, il piquait des crises, proche de la folie, une violence sans limite, contre lui-même, contre les animaux, c'est à ce moment-là qu'il a été soupçonné pour le viol de Péguy Jafeson et le crime de Maryline Sunset.

- Pourquoi a-t-il été inquiété lors de ces deux affaires ?

- Péguy était une prostituée, or il avait fait des déclarations en public qu'il fallait exterminer la prostitution, voire les prostituées. Maryline, elle, était une

indienne Kootenays, une tribu qu'il tenait en haine car il ne supportait pas qu'ils soient réfractaires à notre église. Les policiers l'ont longuement interrogé. Les frères et sœurs de notre église ont commencé à désertier les offices de mon père. La rumeur s'est amplifiée. Je vous l'ai dit : nous avons été obligés d'intervenir. Et à présent ? Que faire ?

- On se laisse le temps de la réflexion.

Le message suivant exprimait son désarroi. « Je n'ai plus aucun espoir. J'espérais qu'il changerait avec une nouvelle vie, que des études théologiques auraient un impact sur lui... Que l'organisation de son centre le détournerait de ses mauvais penchants... Je vous demande pardon pour lui ».

Bertrand, Robert, Maryse et Bastien, tous voulaient entendre ce qu'Aaron Bestford avait à proposer afin que son frère ne nuise plus.

Robert se présenta : Robert Cohen.

Le patronyme a tout de suite renvoyé le chrétien-sioniste à son obsession : sauver les juifs.

- Vous êtes Juif ?

- Non je suis athée.

- Votre nom pourtant...

- Non, je ne suis pas juif. Nous n'allons pas dialoguer sur la judaïté mais sur les crimes de votre frère. Demander pardon pour lui ne suffit pas Monsieur Bestford, même si l'on vous croit sincère mais vos actes pour l'innocenter dans le Montana sont ignobles.

- Bien sûr, mes excuses ont peu de poids. Je devine aisément que vous enregistrez nos communications. Si vous effacez toute trace de nos conversations et échanges par mails, je vous promets d'intervenir d'une façon définitive. Faites-moi confiance. Je ne vous demande qu'une chose, que le nom de mon frère ne soit pas évoqué. Ayez juste de la patience, le temps que j'organise un colloque à Annecy avec les principaux dirigeants de notre église, Gunther et lui seront obligés de s'y rendre. Vous aurez alors la place libre pour détruire le centre Jules Lecours qu'il a construit dans votre pays. Pardonnez-lui, mon frère est un malade, nous avons tout essayé pour le sauver de lui-même, mais pouvons-nous aller contre la volonté du Seigneur Dieu ? J'ai une dernière demande. Je voudrais communiquer avec Marcou Lecours, les explications au sujet du monument aux morts par mon frère ont été obscures.

- Vous ne pourrez pas parler à Marcou Lecours, il vient de décéder, je suis son fils Bastien.

- Pourquoi le nom des Lecours n'a-t-il pas été inscrit sur votre monument aux morts. Vous devez en être mortifié comme nous le sommes, nous les Bestford, puisque nous sommes des cousins éloignés. Cela a été un grand choc pour William.

- Je n'ai aucun lien de parenté avec vous Monsieur Bestford. Et l'absence du nom des Lecours sur le monument ne vous concerne pas.

- Comment, ma mère était une Lecours, sa grand-mère était venue en Amérique juste après la guerre !

- La filiation de votre ancêtre Christopher ne vient pas des Lecours. Les Bestford n'ont aucun lien du sang avec Jules Lecours. Votre aïeule, Adèle du nom de Vidal était la secrétaire de mairie durant la guerre de 14-18, elle avait compris que le cadet du maire dont elle était amoureuse n'était pas parti à la guerre, et que son père avait supprimé son nom de la liste de recensement envoyée à la préfecture. Adèle tenait un moyen de chantage sur les Lecours, elle s'en est servi. Jules, le troisième fils du maire ne voulait pas l'épouser, elle en était amoureuse. Elle a cru parvenir à ses fins en suscitant chez lui de la jalousie. Peine perdue ; et de la courte aventure avec un dénommé Maurice du Verger, votre ancêtre Christopher a été conçu. Quand est venu le moment où Jules dut partir au front, elle a utilisé le chantage : il l'épousait et elle acceptait de falsifier le registre d'état civil, le rajeunissant de deux ans, et Jules a rejoint son frère dans le maquis. Elle espérait une vie normale à l'armistice, mais manque de chance, Jules est mort de la grippe espagnole aussitôt. Maxime parti en Amérique pour ne pas se faire arrêter, à inciter Adèle, enceinte de 8 mois, à la rejoindre aux USA. La mère de Christopher a menti toute sa vie, en répétant à Christopher qu'il était le fils d'un héros de guerre. Son oncle Maxime ne l'a pas contredite et ils ont inventé une épopée transmise de génération en génération, que vous connaissez mieux que moi.

Aaron était à cette heure totalement sonné. Sa mère vénérée comme une sainte... Puis...

- En fait, ma mère est innocente, elle n'a fait que reprendre ce qu'on lui avait conté enfant. William a-t-il appris tout cela ?

- Il y a des chances, comme il a appris que Jules, le pseudo ancêtre, mort dans la cave de ses parents, a été enterré en pleine montagne pour ne pas dévoiler sa désertion. Véronique Pagès a vécu avec lui assez longtemps pour le lui confier. D'ailleurs Bastien s'est rendu sur la tombe de son aïeul, la terre avait été retournée. Votre frère a dû penser qu'avec un prélèvement d'os il aurait la preuve de son ascendance cévenole.

- A-t-il pu le faire ?

- On l'ignore, de toutes façons, il y a trop de générations d'écart pour qu'on puisse avoir une preuve quelconque de la filiation. Le laboratoire où il s'est adressé a dû l'en informer.

- Ça expliquerait ...

- Quoi ?

- Depuis plus d'un an, je n'ai plus une seule nouvelle de William. J'ai insisté mail, téléphone... Jamais de réponse.

- A quel moment n'a-t-il plus correspondu ?

- Peu de temps avant la mort de votre amie Véronique.

- Mais vous n'étiez pas en relation avec son ami Gunther Smith ?

- Il s'est contenté de répéter que tout allait bien. Bien sûr Gunther m'avait raconté combien William avait été secoué par les révélations, le jour de l'inauguration du moment aux morts, qui avait mis à mort l'héroïsme des Lecours. Croire si longtemps à une légende et la voir disparaître... Légende racontée par sa mère adorée qui ne pouvait dire que la vérité ! Comprenez que je sois perturbé, j'imagine le choc pour lui. Fragile comme il l'est, l'origine cévenole du côté maternel, les ancêtres : héros durant la première guerre mondiale ! Tout s'est écroulé.

- D'où le réveil de sa violence ?

- Je le crains...

Puis : - Faites ce que vous avez à faire pour effacer toute trace de mon frère dans votre village. Promettez-moi, ne jamais nommer son nom, de ne pas le compromettre dans des accusations de viols ou de meurtres. De mon côté je vous promets de vous en débarrasser.

Chapitre 23

La nuit agitée par la pluie, la fatigue... quatre heures du matin ; nous avons conversé avec Aaron Bestford durant 7 heures. Chacun de mes amis repartait vers son logis sous un parapluie, à part Maryse qui n'avait qu'un étage à franchir. L'autorisation donnée de supprimer le centre... qui se chargerait de la tâche ? Bien sûr, moi, le juif athée ferait exploser le bâtiment de ceux qui soutiennent les extrémistes et la guerre. Ce ne pouvait être ni Henri, ni Maryse, je ne voulais pas que ce soit Bertrand ou Bastien, trop jeunes pour gâcher leur vie en prison. L'échange avec Aaron Bestford me laissait les mains libres. Je l'informais : « Je m'occupe du nid de l'oiseau nuisible, signé Robert Cohen ».

Oui, trop, trop de crimes impunis. Il ne faut pas faire justice soi-même, je le sais. Je ne désirais la mort de qui que ce ne soit, même pas celle du coupable, mais ce centre évangélique au-dessus du village, et un prédateur à sa tête, ça suffisait. J'avais quelque expérience dans les explosifs. William et son âme damnée seraient loin, je m'y préparais et attendait le signal d'Aaron. Pour les employés du centre, ce fut la surprise. Trois semaines de fermeture, pour cause d'un congrès ! Des congés supplémentaires et payés qui pourtant les inquiétaient ; n'était-ce pas un pas vers une fermeture définitive ? William Bestford était si étrange ! Sa lubie pour les Cévennes serait-elle passée ?

Le jour venu, je me suis assuré que l'établissement était désert. Je n'ai voulu aucune aide, ni de Bastien ni de Bertrand. Si cela se passait mal, j'étais assez vieux pour me faire à l'idée d'être emprisonné. La nuit-dite, il y a eu au-dessus de Vénargues un bruit plus fort qu'un virulent tonnerre et la lumière d'un feu rougeoyant dans un ciel brumeux au cœur de l'hiver.

Le centre Jules Lecours s'est réduit cette nuit-là en cendres et décombres. Personne, depuis, ne parle de le reconstruire. Reste le court de tennis plus à l'écart, et le parc, vite tombé à l'abandon.

Quelques jours plus tard, j'ai reçu un texto d'Aaron :

« Merci. Si William était resté à Vénargues, il aurait fait beaucoup de tort à notre église. Je vous le promets, il ne nuira plus. La seule chose que je vous demande est qu'il ne soit impliqué dans aucune affaire. Sinon sa mise en cause ferait grand bruit et notre église décrédibilisée. »

Nous étions tous choqués par les mots d'Aaron, pour lui la mauvaise réputation de son église importait plus que la souffrance des victimes.

L'explosion du centre Jules Lecours a créé à Vénargues de la colère chez ceux qui avaient perdu leur travail ; il fallait des coupables. Evidemment ce ne pouvait être que ceux qui s'opposaient à des chrétiens apportant leur aide aux israéliens d'extrême-droite. Les rumeurs se sont répandues ; les terroristes ne pouvaient être que des gens alliés à la Palestine. Plus de réflexion aurait permis de comprendre que ce petit village des Cévennes n'avait aucun lien avec le conflit aux répercussions mondiales entre La Palestine et Israël. L'emballement faisant chemin, les suspects furent les deux jeunes magrébins travaillant au camping. Luce n'aurait pas dû les installer à Vénargues. Que Mokhtar et Karim ne soient pas palestiniens, ni d'un pays proche du Moyen Orient importaient peu ; ils étaient marocains donc de confession musulmane, donc alliés aux terroristes du Hamas. Un raccourci qui me hérissait, et les deux jeunes gens rapidement mis en garde à vue à notre grand effroi. Luce, Bastien et moi avons organisé des réunions au café de Marcou, fermé depuis son décès ; une salle de réunion idéale, cela dans l'espoir de calmer les esprits. Rien à faire, nous avons entendu :

- Mais Maryse pourquoi cherches-tu un coupable ailleurs, regarde les statistiques ce sont toujours eux...

Un « eux » qui faisait mal, et leur dire que leurs statistiques étaient fausses ne servait à rien. Mokhtar et Karim étaient abasourdis, alors qu'ils voyaient s'ouvrir un nouvel avenir, ils venaient juste de recevoir les papiers leur permettant de rester en France. Raymond, trop fatigué les employait à plein temps à la boulangerie. Non seulement on les accusait de la destruction du centre Jules Lecours mais on les suspectait pour la mort de Véro. On l'avait vue au camping leur rendre visite, cela avant qu'elle ne disparaisse du village pour se cloîtrer à l'appartement de William. Le piège s'est refermé sur eux, mis en garde à vue, en accusation ... Un piège qui s'est aussi refermé sur nous tous ; le pire Bertrand, devait les défendre à la barre.

Je me suis imposé en tant qu'avocat. Bertrand Bernier, assurant la défense de deux petits délinquants ! Je laissais mes confrères à leur surprise. Evidemment, ils n'auraient eu droit qu'à un avocat commis d'office sans moi. J'étais un avocat bien mal dans sa peau, assuré de l'innocence de mes clients, ne pouvant désigner le vrai coupable et moi-même complice dans la mise en place de la destruction du centre Jules Lecours. Mon but : les faire innocenter sans dévoiler la vérité. Le côté positif : l'enquête n'avait trouvé aucun indice permettant une culpabilité certaine. Robert avait pris toutes les précautions nécessaires. L'explosion restait un mystère.

Durant le procès, je questionnais : Est-ce qu'on connaît à Karim Zaroui, et Mohktar Bouvir des accointances avec les milieux politiques ? Est-ce qu'ils sont en relation avec des terroristes fichés S ? Bien sûr, rien de tout cela. Juste des présomptions. Peut-on maintenir en prison quelqu'un sur des présomptions ? !

Durant le procès Luce leur a rendu visite au parloir de la prison de Nîmes aussi souvent que possible, je l'accompagnais en tant qu'avocat ; paroles de réconfort précaires face à l'injustice. Luce, la seule qui ignorait tout ! Fort heureusement car j'imaginai ce qu'aurait été sa réaction si elle avait su la vérité ! ... Elle au moins n'avait pas à culpabiliser, ne sachant rien sur notre implication à tous. Elle portait le chagrin de la mort de Véro, qu'elle croyait dû à un accident. Elle portait le chagrin de l'emprisonnement de ses deux protégés ; convaincue de leur innocence. Un peu égarée : pourquoi les accusait-on ? Pourquoi Audrey la voisine d'Henri et Maryse avait été victime d'une tentative d'assassinat ? Ajouter à cela le décès de son ex-mari Marcou, le bar restaurant fermé. Elle se sentait vieille d'un seul coup, et fatiguée. Je l'enviais d'ignorer la vérité, je n'étais pas un avocat en plein forme, je prenais sur moi, prêt à tout pour les défendre. Le pire : voir mes deux clients peu confiants dans le jugement rendu. Luce et moi nous avions beau les soutenir moralement, avancer des arguments en vue du procès, ils étaient déprimés, surtout Karim, au point de craindre le pire : un suicide.

Les témoins à charge n'ont pas manqué : ils étaient coupables. Ce procès fut celui de la haine gratuite.

Certains se sont souvenu que les deux jeunes avaient été chassés du centre sur ordre de William Bestford qui ne voulait pas d'eux à la piscine. D'ailleurs pourquoi y venaient-ils puisqu'il y en avait une au camping où ils travaillaient ? J'attendais l'argument : certainement pour entretenir une relation avec Véronique Pagès. Véro volage, on l'avait vu discuter avec eux à la boulangerie du temps où elle y venait, elle passait des soirées au camping. Le fait qu'elle soit retenue au centre, aurait décidé les deux hommes à leur acte terroriste ! Véro approchait les quarante ans elle ne s'intéressait pas à des jeunes dans la vingtaine. La jalousie envers l'américain s'avérait évidente pour l'accusation, le mobile était trouvé et si on ajoutait les injures raciales proférées par Gunther Smith ; la vengeance s'avérait crédible...

Le problème résidait en leur absence d'alibi. Dire qu'ils dormaient à l'heure de l'explosion ne suffisait pas. Depuis deux ans, ils logeaient dans un mobil home, ils effectuaient chaque printemps des travaux au camping, puis ils en assuraient l'entretien durant l'été, et depuis l'automne ils gagnaient leur vie à la boulangerie. Ils avaient remplacé le vieil homme après son infarctus. Ils commençaient à faire le pain à trois heures du matin et l'explosion avait eu lieu à 2 h. Les faits étaient contre eux : ils avaient eu une heure pour monter au pic rouge. D'ailleurs un insomniaque habitant en bout du village avait reconnu leur voiture passer. J'étais pieds et poings liés, Robert ayant

promis à Aaron de mettre hors de cause son frère, et dire qu'il était un criminel n'aurait pas eu d'incidence sur l'explosion. Les deux affaires imbriquées ne me facilitaient pas la tâche. Je cherchais désespérément des arguments qui puissent les innocenter. Je sentais mes jeunes clients à bout de nerfs. On leur attribua même l'agression dont Audrey avait été victime, cela parce qu'elle avait amené Théo jouer sur les balançoires du camping ; on l'avait vu discuter avec Karim et Mokhtar ; n'auraient-ils pas eu une relation avec elle ? Ne serait-ce pas l'un d'eux qui aurait tenté de l'étrangler ? Avec l'absence d'empreintes digitales absentes, on pouvait tout imaginer. Comme pour Véronique Pagès, il fut noté dans l'enquête de nombreux faits sur la vie privée d'Audrey Massiaux, ses relations avec Bastien. J'entendais : « Et avec vous-même Maître Bernier, elle a eu des relations, c'est de notoriété publique » J'étais donc classé, moi avocat de la défense : juge et partie, situation illégale. La partie adverse ne faisait pas dans la dentelle. « Audrey Massiaux comme Véronique Pagès n'était-elle pas à un amant près ?

- Puisque vous y êtes Audrey Massiaux n'aurait pas pris pour amant certains de ses élèves du lycée d'Alès ! D'ailleurs ici il n'est ni question d'Audrey Massiaux ni de Véronique Pagès mais de la destruction du centre. Ne mélangez pas tout.

Mais l'avocat sur le même registre a poursuivi : « Que Véronique Pagès préfère rester près de son amant William Bestford a sans doute suscité la jalousie des deux inculpés quand elle a disparu du village ».

Je me levai ; sous l'effet de la colère, mes manches virevoltaient.

Bastien, n'entendit pas ma riposte ; d'un bond il se jeta sur l'avocat de l'accusation. Il y eut suspension de séance.

A la reprise de ma plaidoirie, je m'étonnais : « Selon l'accusation tous les anciens amants des victimes seraient suspects, moi compris. Je suis étonné qu'il y ait autant de personnes suspectes, Je n'ai jamais entendu autant d'hypothèses de la part d'un procureur, à croire qu'il mène l'enquête dans le prétoire ! Quant à mes deux clients ici présents, qui n'étaient amants ni de l'une ni de l'autre ; ils seraient uniquement suspects pour motif de jalousie ! »

Enfin vinrent à la barre les témoins de la défense, ils n'étaient pas nombreux. La vieille madame Sasque ainsi que deux autres personnes témoignèrent que les deux jeunes hommes étaient de la plus grande gentillesse, toujours prêts à rendre service, et l'un conclut :

- Sans eux, on n'aura plus de pain, personne ne voulait reprendre la boulangerie de Raymond.

Philippe Jollière lui aussi vint à la barre, pour témoigner en faveur des accusés. « En tant que maire, je suis ennuyé que la boulangerie soit fermée à cause de cette

affaire qui doit être tirée au clair. Certes, l'explosion de ce centre porte préjudice à la commune, beaucoup de touristes fortunés séjournaient chez nous grâce à Bestford, le gain obtenu était sans commune mesure avec celui apporté par les randonneurs du sentier de Stevenson. D'autre part William Bestford s'était engagé à payer une grande partie de la dépollution du site de Combeyre. Quel que soit le coupable, je demande justice au nom de la commune.

– Monsieur le Maire je comprends vos problèmes, mais vous avez demandé à comparaitre pour la défense, vos propos n'élucident rien !

- Je veux souligner que les deux jeunes inculpés ont toujours travaillé pour le bien collectif, ils ont remis à neuf le camping, ils en ont assuré l'entretien durant deux étés, ils ont porté main forte à notre boulanger avant de le remplacer complètement. Des jeunes qui s'investissent de la sorte ne vont pas tout mettre à terre en faisant exploser ce centre !

Luce bien sûr est venue à la barre. Elle les connaissait depuis 6 ans, dont quatre à galérer pour obtenir des papiers, alors que tous deux avaient fait des études dans leurs pays. Diplômes qu'ils ne pouvaient pas exploiter en France. Elle avait confiance en eux, ils ne resteraient pas toujours boulanger à Vénargues, ils poursuivraient leurs études. Ils ne méritaient pas qu'on sabote leur avenir.

J'avais fait une erreur, j'aurais dû programmer l'explosion plus tard pendant qu'ils étaient censés faire le pain, mais aurais-je pu prévoir que l'accusation tomberait dans une facilité outrancière et raciste ?!

A présent, j'ai le temps d'écrire car je suis en prison où les journées sont longues. J'ai soixante-six ans, la vie ne m'apportera plus grand chose. Je ne pouvais laisser Karim et Mokhtar perdre leur jeunesse derrière les barreaux. J'avais promis de ne rien révéler sur les agissements meurtriers de William Bestford. J'ai demandé à être témoin, et de témoin je suis passé au statut d'accusé après avoir avoué. Pourquoi avais-je commis ce délit ? La question m'a paru stupide, mais je ne pouvais y répondre. Que le crime sur Véro soit impuni à cause de faux alibis, qu'Audrey ait failli mourir, qu'elle ait été plongée pendant neuf mois dans le coma m'était intolérable : il ne pouvait y avoir d'autre coupable que l'américain ; impossible de le dire. Une colère en moi ne s'éteignait pas. Passe que la mort de Véro soit due à un concours de circonstances malheureuses. Mais avait-on trouvé la moindre explication pour les traces de strangulations sur le cou d'Audrey ? Faute d'enquête sérieuse, pas de procès pour l'agresseur de la jeune femme mais le mien pour avoir placé une bombe et fait exploser le centre. Je restais muet sur le mobile.

Le juge a décidé une suspension de séance.

J'en ai profité pour consulter Bertrand, entouré de Maryse, Bastien, Henri. Je ne savais plus que faire ni que dire. Quant à Luce, elle me jeta un regard furieux avant de quitter le tribunal. Bastien était décidé à tout dévoiler :

- Robert que nous importe qu'on accuse William Bestford et ses sbires !

- J'ai toujours tenu parole.

Bertrand, torturé, se prenait la tête entre les mains :

- Que puis-je donner comme explication à ton geste ?

Bastien répondit à la place du nouveau client de l'avocat :

- Celle dont ils accusaient Mokhtar et Karim, que tu ne supportes pas ce centre qui permet de recevoir des américains d'extrême-droite en lien avec l'extrême-droite d'Israël.

Le débat reprit, ils mentionnèrent que le propriétaire du centre invité à comparaître n'avait pas donné signe de vie depuis l'attentat. Et pour cause !

En milieu de séance, un message fit sensation.

L'annonce : William Bestford, propriétaire du centre, et Gunther Smith avaient été victimes d'un accident de voiture mortel en Bavière.

Nos regards avec Bertrand se sont croisés, cette famille si religieuse n'avait pas hésité à tuer leur fils et frère, comme il n'hésitait pas à ce que leur argent serve à la guerre et à tuer des gens. L'amour chrétien où était-il ? Tout cela pour imposer leur fantasme !

J'ai repris pied dans le réel en entendant une seconde annonce : les héritiers ne souhaitent pas porter plainte pour la destruction du centre.

Des oh, des ah, des murmures, des étonnements de toutes sortes, certes pour la disparition brutale des deux hommes, mais aussi à cause de l'absence de poursuites judiciaires pour un bien aussi important.

Encore une suspension de séance. Puis :

- Robert Cohen, vous ne pouvez pas être relaxé, même si les poursuites pénales sont arrêtées. Quelle que soit la motivation de votre acte, vous avez commis un délit.

L'avocat de la partie civile s'est levé :

- Un témoin a affirmé que vous étiez ami avec Audrey Massiaux victime d'une agression, étiez-vous son amant ?

Bertrand s'est levé et exclamé : - Encore ! Vous allez lui prêter combien d'amants ! Le sujet n'est-il pas la destruction du centre Jules Lecours ? Quel lien faites-vous avec l'affaire Audrey Massiaux ? Votre suspicion ne tient pas, Robert Cohen comme tous les matins, à l'heure de l'agression était le premier client à sept heures du matin au bar de Philippe Jollière, maire du village, où il prenait son petit déjeuner.

- Si monsieur Cohen daignait nous expliquer son mobile ! Ou alors il s'est levé en pleine nuit et a pensé « Tiens que puis-je faire durant cette insomnie pour passer le temps ? Une idée, faire exploser le centre au-dessus du village ! Grotesque !

Bastien a demandé la parole il va à la barre, s'indigne de l'affaire Massiaux bâclée :

- Je serais arrivé quelques instants plus tard, elle était morte. Et moi je n'ai pas peur de dire que le coupable ne peut être que William Bestford. Vous cherchez un mobile pour l'explosion, vous l'avez !

Il s'est tourné vers moi :

- Désolé Robert, il y en a assez de faux semblants, il faut dire la vérité.

La partie civile ne lâchait pas l'affaire :

- Les alibis de monsieur William Bestford ne peuvent être réfutés, nous possédons trois témoignages comme quoi il était impossible qu'il ait pu être à la cascade du Ray Pic.

Bastien a aussitôt riposté : - Parlons-en de ces alibis : un randonneur qui a vu ce matin-là un homme avec une chemise orange et des lunettes semblables aux siennes. Et pourquoi s'en souvient-il ? Parce qu'on l'a apostrophé sous prétexte de lui indiquer la fontaine, un moyen de fixer le souvenir du passant.

- Avez-vous fouillé le passé de Bestford ? Deux mises en accusation, l'une pour meurtre, l'autre pour viol dans le Montana. Innocenté grâce à un certain Gunther Smith, que l'on retrouve près de lui à Vénargues. Avez-vous enquêté pour savoir qui était réellement ce compagnon si fidèle ? Nous si, quand je dis « nous » il s'agit de ceux qui ont voulu réellement savoir la vérité. Gunther Smith âme damnée de Bestford, lui a servi d'alibi pour le meurtre d'une prostituée... Un jeune drogué a avoué. Vous êtes-vous renseigné pour savoir ce qu'est devenu ce jeune drogué ? Cinq ans de prison durant lesquelles, il a été assez approvisionné en drogue afin qu'il en meure. Avez-vous

enquête sur le viol dont Bestford a été accusé, bizarrement innocenté par la victime elle-même, deux mois après et le compte bancaire de celle-ci fortement approvisionné ?

- Voilà tout ce que mon ami Robert Cohen ne vous a pas dit parce qu'il est un homme d'honneur. Moi, je préfère la vérité à l'honneur.

Un autre procès a été instruit, ce fut une longue enquête sur mes antécédents, le fait d'avoir fait de la prison au Cameroun après une tentative d'attentat n'a pas joué en ma faveur. On s'est interrogé sur mes déplacements incessants durant vingt ans, d'un pays à l'autre, souvent en zone de belligérance. Etais-je marchand clandestin d'armes ? Non, je cherchais ce que l'Europe ne pouvait m'offrir, comme Rimbaud. Les sourires moqueurs ne m'ont pas offensé. Heureusement Bertrand a été brillant, certes il n'espérait pas ma libération ; mais il a donné une image de moi différente. Vingt ans de vagabondage, suivi aussi de vingt ans de stabilité dans le paisible village de Vénargues. Paisible jusqu'à ce que William Bestford y jette le trouble. Il a mis en lumière mon passé dans les Cévennes, j'avais été secrétaire de mairie ; un secrétaire dévoué et apprécié. Le maire Philippe Jollière a témoigné de mon honnêteté et efficacité. Il a regretté ma démission. « C'est un homme engagé qui ne renonce pas, la pollution de Combeyre a fait de lui un militant, Robert est un écologiste convaincu qui ne fait pas de compromis. »

Ces paroles surprenantes dans sa bouche nous firent croiser nos regards, de même pour Bertrand, Maryse, Henri, Bastien... Nous étions tous surpris. L'avait-on transformé, était-il à présent convaincu qu'il fallait passer à l'action ?

Il y eut d'autres témoignages. Pour la grand-mère de Philippe mes séances de magnétisme l'avaient bien soulagée de l'arthrose.

- Si je résume le parcours de Robert Cohen : on ignore de quoi cet homme vivait par le passé dans des pays en crise, il a fait de la prison au Cameroun pour acte terroriste, déjà grand manipulateur de bombe ! Aujourd'hui il en place une dans un village paisible des Cévennes, il faut croire que c'est une pratique qui ne s'oublie pas comme le vélo ! Ajoutons à tout cela, vous venez de l'entendre : il pratique la médecine illégale.

Heureusement des vénarguais soignés par le magnétiseur jurèrent qu'il n'avait jamais prescrit de médicament, juste il imposait les mains et ils étaient très contents du résultat.

Bertrand conclut : où est le délit ? Si imposer les mains ne fait pas du bien au moins cela ne fait pas de mal. Et ne changeons pas le chef d'accusation qui explique, je vous prie, le motif de la présence de mon client dans ce box !

Henri vient d'un pas hésitant témoigner à la barre que Robert Cohen lui était souvent venu en aide non seulement pour calmer ses douleurs, aussi pour des tâches qu'il ne pouvait plus effectuer, comme changer un meuble de place. Un homme dépourvu de cœur ne se serait pas intéressé à son sort.

Chapitre 24

Le procureur a requis sept ans de prison ferme. Le jugement a réduit la peine à quatre ans.

A la prison de Nîmes, Maryse vient souvent me voir.

Face à face dans le parloir, gênés autant l'un que l'autre.

- Je croyais te connaître. Je croyais que tu étais un homme de paix, un homme loin de toute vengeance.

J'ai haussé les épaules. Était-elle venue me faire la morale ?

- Toute ta recherche mystique... Je me souviens en Inde...

- Tu crois que cela n'a pas été un dilemme pour moi ? J'ai eu l'idée de cet attentat après la mort de Véro. J'ai reculé, hésité, et puis il y a eu le crime manqué sur Audrey ; j'ai pensé, si ce type reste ici combien de meurtres aura-t-on dans le pays ? Depuis les résultats de l'enquête sur Bestford aux USA, j'en suis convaincu : sa famille s'est débarrassé d'un sérial killer en nous l'envoyant. Maryse, j'avais pris les précautions nécessaires pour que le centre soit désert. Je n'ai tué personne.

Nous nous sommes tus, elle m'a pris les mains et j'ai entendu ce que j'attendais depuis si longtemps : - Si nous avons encore assez de temps sur terre, nous le passerons ensemble, peut-être à Vénargues, peut-être ailleurs ; pourquoi pas en Inde ?!

Je n'ai su que répondre, je m'étais brûlé l'âme à tant de souffrances, tant de conflits de par le monde. Oui, j'avais trop usé mon cœur pour qu'il serve à nouveau, mais je ne voulais pas lui faire peine, j'ai acquiescé. Avant de partir elle m'a laissé quelques pages où elle avait noté la succession des faits depuis l'agression d'Audrey.

Audrey n'est pas morte, mais les soins prodigués à l'hôpital n'ont servi à rien, elle est toujours dans le coma. Débranchée et pourtant encore en vie. Nous l'avons ramenée dans son appartement, elle est nourrie par perfusion. Le chat Patou a fait son quartier général sur son lit. Robert vint lui prodiguer des soins, mais le magnétisme peut-il faire revenir la conscience ? Ce serait trop beau ! On ne peut rester sans rien

faire, juste la regarder est trop frustrant. Je la masse pour que ses muscles fondent le moins possible, je lui passe des huiles essentielles. Je lui prodigue tous les soins que je peux. Elle est un peu la fille que je n'ai pas eue ; mon cœur de mère adoptive a mal. A tour de rôle, nous nous relayons pour lui parler. Je me doute qu'elle a reçu beaucoup de mots d'amour de nous tous. Bertrand a laissé son cabinet et son appartement parisien ; il s'est établi dans la maison de son père décédé, il se rend tous les jours à son chevet. Le procès des deux jeunes, puis celui de Robert occupent ses journées, le soir il la rejoint, espérons que ses mots d'amour la réveillent.

J'ai réussi à convaincre la mère de Théo pour que l'enfant revienne à Vénargues. Elle a cédé, fatiguée des sempiternelles questions de son petit garçon au sujet d'Audrey. Je suis allée le chercher à Alès. Durant dans le trajet il m'a confié ses inquiétudes : « Chloé m'a dit que son papi Marcou était parti dans les étoiles, je ne veux pas qu'Audrey s'en aille aussi dans les étoiles. »

Je l'accompagne auprès du lit.

- Elle est belle comme la belle au bois dormant, tu ne trouves pas Maryse ?

- Bien sûr qu'elle est belle.

- Je peux rester tout seul avec Patou ? Je lui raconterai des histoires qui lui feront ouvrir les yeux...

Les histoires devaient être très belles, si belles qu'elles lui ont donné envie de quitter le sommeil profond.

Le cri du petit garçon : Maryse ! Maryse ! Elle a bougé ! je l'ai vue bouger ses doigts !

Oui, elle bouge sa main, ses paupières se soulèvent. Théo est monté sur le lit, embrasse ses joues.

- Elle m'a écouté, je lui ai dit de sortir du sommeil

Audrey nous est revenue, mais elle a perdu la mémoire, qu'importe ! Elle est parmi nous. Il faut que nous lui apprenions qui nous sommes. Théo a l'autorisation à nouveau de passer les week-ends tous les quinze jours et des vacances chez son père.

Théo a une place importante dans sa guérison. Parfois il vient accompagné de Chloé, ils lui portent quelques fleurs et essaient de réveiller sa mémoire :

- Tu te rappelles que tu nous racontais des histoires... qu'on allait à la rivière et qu'on jouait à fabriquer une bijouterie avec les pierres qui brillaient, et quand on avait pêché des écrevisses et construit une cabane d'indien et pique-niquer dedans... et ... et tu te souviens ? Non elle ne se souvient pas, mais elle fait semblant tant les enfants la touchent.

Elle ne sait plus qui elle est, quel est son nom son prénom. Nous pensons à ce « elle » impersonnel utilisé dans ses écrits. Quand nous lui avons parlé de son roman...

- Quel roman, j'ai écrit un roman ?

Elle a lu son manuscrit comme s'il s'agissait du manuscrit de quelqu'un autre. Veut-elle écrire la fin ? Impossible.

- Si vous voulez, écrivez-la vous-même.

Ça ne l'intéresse pas.

Nous l'avons écrite, ou du moins Robert l'a écrite en prison.

Le plus délicat porte sur ses relations amoureuses. Elle ne se souvient pas d'avoir eu pour amant Bertrand et Bastien. Elle nous redécouvre tous. Chacun des deux hommes souhaitent la séduire à nouveau. Bastien a bien changé, on ne lui connaît plus d'aventures ; la mort de son père, celle de Véro, le procès, le coma d'Audrey ont fait de lui un autre homme. Il a repris le commerce de son père en gardant l'enseigne « chez Marcou » au plus grand plaisir des habitués. Depuis qu'elle a repris connaissance, il s'efforce de la séduire à nouveau ; selon son choix il s'effacera. Mais qui sait ! Peut-être choisira-t-elle un nouvel amant ou personne.

Un an plus tard, elle a repris le travail à mi-temps, on lui a dit et répété qu'elle s'appelait Audrey Massiaux, elle accepte cette identité, elle accepte ces amis qui l'entourent de tant d'amour et d'affection. Elle peut à nouveau enseigner car étrangement elle n'a pas oublié le nom des figures de style, l'étude des points de vue, les champs sémantiques... Bref tous les outils nécessaires pour étudier le français au lycée. Le cerveau est une machine bizarre.

Qu'elle ait perdu la mémoire de son passé, du destin tragique de sa mère, de la noyade de son amoureux et de l'agression subie est en soi une bonne chose.

En prison, on a le temps, moi qui aime la poésie on a le temps, les mots, les phrases, j'ai rassemblé nos notes, nos divers points de vue et j'ai rédigé la fin du roman d'Audrey, en respectant le vécu de chacun. Nous sommes, hélas ! Loin de la fiction. Quand elle a pu accompagner Maryse pour me rendre visite à la prison, nous avons hésité à lui lire ces pages qu'elle n'avait pas écrites. Nous avons peur de nos lacunes en écriture, mais aussi parce qu'elle contenait trop de douleur. Cependant il fallait l'en informer. Voulait-elle en prendre connaissance ? Nous acceptons par avance ses critiques. Elle a opiné, et a écouté ma lecture.

Cela lui convenait-il ? Désirait-elle changer quelque chose ?

Elle a dit : puisque je ne me souviens pas de l'avoir écrit... Peu importe comment est la fin et qui l'a écrite....

A une dernière question : Veut-elle essayer de publier ? Comme vous voulez.

Elle qui a tout oublié ; lui sont restés, le plaisir des senteurs, des saisons, des bains à l'aube dans les rivières cévenoles ; elle y écoute le grondement et le clapotis de l'eau. Que ce soit la mer, ruisseaux, rivières, cascades, elle a gardé la mémoire du bien-être offert par l'eau. Quand la pollution à Combeyre lui a été pour la seconde fois dévoilée, elle en a été indignée. Depuis elle milite autant qu'elle le peut pour que la dépollution s'opère. Quant à son livre il n'a pas reçu un franc succès mais cela lui est égal. Nous sommes les plus pénalisés par cet échec, si elle-même en avait écrit la fin, cela aurait pu être différent.

Bastien l'a ramenée à la cascade, espérant un choc salutaire en revoyant le lieu de l'agression. Non, rien...

Tous la trouvent différente, elle ne s'enferme plus pour écrire. Moi qui suis en prison, je comprends son besoin d'air, un besoin me fait réfléchir sur le mot « enfermer », il commence par enfer et finit par un « me » proche du « moi » ... L'enferment est fait du fer des grilles dont je fais l'expérience, pour elle l'enfer en elle-même est fini. Quand elle ne travaille pas pour ses élèves, elle est dehors ; mes amis m'ont rapporté qu'ils la surprennent sur un banc de la place à regarder les enfants jouer, suivre les mouvements d'un moineau, mettre la tête en arrière pour apprécier la chaleur du soleil. Le matin, au lever du soleil, ils disent qu'elle marche jusqu'à la « jasse », là elle s'arrête un moment pour écouter les sonnaillies des brebis, puis prend le chemin de la colline, le berger la voit passer. Retrouvera-t-elle la mémoire ? Après tout, qu'importe ; l'oubli lui a ôté les angoisses ; peut-être est-ce une nouvelle vie pour « elle ».

1 octobre 2024

Quelques précisions et remerciements

Ma fille Sophie depuis des années m'incitait à écrire sur un village sans monument aux morts, bien sûr je cherchais un sujet mais celui qu'elle me proposait ne me tentait pas. Je la remercie de son insistance. Tout s'est déclenché quand dans un snack j'ai vu un clergyman entouré de sa famille bénir des chips.

Je remercie aussi Christian Armand pour ses explications en mécanique

Et Pierre Vivies qui m'a donné des indications sur la recherche de l'ADN sur des ossements.

Merci aussi à Amrane, mon gendre et à Nael, mon petit-fils, tous deux ont permis la réalisation de la vidéo

A Wikipédia pour l'historique des chrétiens sionistes, et au sujet de la pollution des rivières dans les Cévennes.

Merci aussi à mon amie Evelyne Lucaïn qui m'a permis durant de nombreuses années d'apprécier les paysages cévenols.

Et à Pierre qui avec patience a permis la mise en ligne.

Table des matières

Avis au lecteur	2
Chapitre 1	3
Chapitre 2	13
Chapitre 3	21
Chapitre 4	39
Chapitre 5	53
Chapitre 6	59
Chapitre 7	69
Chapitre 8	75
Chapitre 9	83
Chapitre 10	89
Chapitre 11	92
Chapitre 12	98
Chapitre 13	103
Chapitre 14	108
Chapitre 15	113
Chapitre 16	124
Chapitre 17	129
Chapitre 18	132
Chapitre 19	146
Chapitre 20	149
Chapitre 21	153
Chapitre 22	156
Chapitre 23	167
Chapitre 24	176
Quelques précisions et remerciements	180